

L'audacieuse décision

par Marthe Fiel



PRIX :

1^{fr.} 50



Éditions du
"Petit Écho
de la Mode"
1, Rue Gazan
PARIS (XIV)

Publications périodiques de la Société Anonyme du "Petit Écho de la Mode"
1, rue Gazan, PARIS (XIV^e).

Le PETIT ÉCHO de la MODE

paraît tous les mercredis.

32 pages, 16 grand format (dont 4 en couleurs) par numéro

Deux grands romans paraissant en même temps. Articles de mode.
:: Chroniques variées. Contes et nouvelles. Monologues, poésies. ::
Causeries et recettes pratiques. Courriers très bien organisés.

RUSTICA

Revue universelle illustrée de la campagne

paraît tous les samedis.

32 pages illustrées en noir et en couleurs.

Questions rurales, Cours des denrées, Elevage, Basse-cour, Cuisine,
Art vétérinaire, Jardinage, Chasse, Pêche, Bricolage, T. S. F., etc.

LA MODE FRANÇAISE

paraît tous les mercredis.

C'est le magazine de l'élégance féminine et de l'intérieur moderne.

16 pages, dont 6 en couleurs, plus 4 pages
de roman en supplément, sur papier de luxe.

Un roman, des nouvelles, des chroniques, des recettes.

LISSETTE, Journal des Petites Filles

paraît tous les mercredis.

16 pages dont 4 en couleurs.

PIERROT, Journal des Garçons

paraît tous les jeudis.

16 pages dont 4 en couleurs.

GUIGNOL, Cinéma de la Jeunesse

Magazine bimensuel pour fillettes et garçons.

MON OUVRAGE

Journal d'Ouvrages de Dames paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois.

La COLLECTION PRINTEMPS

Romans d'aventures pour la jeunesse.

Paraît le 2^e et le 4^e dimanche de chaque mois.

Le petit volume de 64 pages sous couverture en couleurs : 0 fr. 50.

LISTE PAR NOMS D'AUTEURS
DES PRINCIPAUX VOLUMES
PARUS DANS LA COLLECTION

"STELLA"

- Paul ACKER : 174. *Les Deux Cahiers*.
Mathilde ALANIC : 4. *Les Espérances*. — 28. *Le Devoir du Gl.* — 56. *Monette*. — 76. *Tante Babilole*.
Henri ARDEL : 41. *Deux Amours*.
M. des ARNEAUX : 82. *Le Mariage de Gratienne*.
Jean d'ARVERS : 156. *Madeline*.
G. d'ARVOR : 174. *Le Mariage de Rose Duprey*.
Lucy AUGÉ : 112. *L'Heure du bonheur*. — 154. *La Maison dans le bois*.
Salva du BEAL : 18. *Trop petite*. — 160. *Auteur d'Yolette*.
Lya BERGER : 157. *C'est l'Amour qui gagne!*
BRADA : 91. *La Branche de ramarin*.
Jean de la BRÈTE : 3. *Rêver et vivre*. — 25. *Illusion masculine*. — 34. *Un Réveil*.
André BRUYÈRE : 161. *Le Prince d'Ombre*. — 179. *Le Château des tem; des*.
Clara-Louise BURNHAM : 125. *Porte à porte*.
Rosa-Nouchette CAREY : 171. *Amour et Fierté*.
Mme E. CARO : 103. *Idylle nuptiale*.
A.-E. CASTLE : 93. *Cœur de princesse*.
Comtesse de CASTELLANA-ACQUAVIVA : 90. *Le Secret de Marousta*.
CHAMPOI : 67. *Naëlle*. — 113. *Ancellise*. — 180. *Le Crime de Mlle Bouillaud*.
Comtesse CLO : 137. *Le Cœur chemine*.
Jeanne de COULOMB : 60. *L'Algue d'or*. — 170. *La Maison sur le roc*.
Edmond COZ : 70. *Le Voile déchiré*.
Jean DEMAIS : 1. *L'Héroïque Amour*.
A. DUBARRY : 132. *La Mission de Marie-Ange*.
Victor FELI : 127. *Le Jardin du silence*.
Jean FID : 116. *L'Ennemie*. — 152. *Le Cœur de Ludoline*.
Zénaïde FLEURIOT : 111. *Marga*. — 136. *Petite Belle*. — 177. *Ca poudre Vieux*.
Mary FLORAN : 9. *Riche ou Aîmée?* — 32. *Lequel l'emporte?* — 54. *Romanesque*. — 63. *Carmencita*. — 83. *Meurtre par la voie* — 100. *Dernier Atout*. — 121. *Femme de lettres*. — 142. *Bonheur méconnu*. — 159. *Fidèle à son rêve*. — 173. *Orgueil vaincu*.
E. FRANCIS : 175. *La Rose bleue*.
Jacques des GACHONS : 148. *Comme une terre sans eau*.
Pierre GOURDON : 140. *Accusé!*
Jacques GRANDCHAMP : 41. *Pardanner*. — 58. *Le Cœur n'oublie pas*. — 110. *Les Trônes s'écroulent*. — 166. *Russe et Française*. — 176. *Maldonne*.
M. de HARCOET : 37. *Derniers Rameaux*.
L. de KERANY : 16. *Le Sentier du bonheur*. — 131. *Pignon sur rue*.
Jean de KERLECO : 139. *Le Secret de la forêt*.
M. LA BRUYÈRE : 165. *Le Rachat du Bonheur*.
René LA BRUYÈRE : 105. *L'Amour le plus fort*.
Mme LESCOT : 95. *Mariages d'aujourd'hui*.
Georges de LYS : 124. *L'Exilée d'amour*. — 141. *Le Logis*. — 162. *Les Raisons du Cœur*.
(Suite au verso.)

Principaux volumes parus dans la Collection (Sulte).

- William MAJNAY : 168. *Le Coup de foudre.*
 Philippe MAQUET : 147. *Le Bonheur-du-Jour.*
 Hélène MATHERS : 17. *A travers les seigles.*
 Raoul MALTRAVERS : 135. *Chimère et Vérité.*
 Eva PAUL-MARGUERITE : 172. *La Prison blanche.*
 Prosper MÉRIMÉE : 169. *Colomba.*
 Jean de MONTHEAS : 143. *Un Héritage.*
 Lionel de MOVEI : 164. *Le Collier de turquoises.*
 B. NEULLIÈS : 128. *La Voie de l'amour.*
 Claude NISSON : 52. *Les Deux Amours d'Agnès.* — 85. *L'Autre Route.* — 129. *Le Cadet.*
 Lady A. NOEL : 164. *Un Lâche.*
 Francisque PARN : 151. *En Silence.*
 Fr. M. PÉARD : 153. *Sans le savoir.* — 178. *L'Irrésoiue.*
 Pierre PERRAULT : 8. *Comme une épine.*
 Alfred du PRADÉIX : 99. *La Forêt d'argent.*
 Alice PUJC : 2. *Pour lui !* (Adapté de l'anglais.)
 Jean SAINT-ROMAIN : 115. *L'Embardée.*
 Isabelle SANDY : 49. *Maryla.*
 Pierre de SAXEL : 123. *Georges et Moi.*
 Yvonne SCHULTZ : 69. *La Mari de Violans.*
 Norbert SEVESTRE : 11. *Cyranelle.*
 Emmanuel SOY : 181. *L'Amour en deuil.*
 René STAR : 5. *La Conquête d'un cœur.* — 87. *L'Amour attend..*
 Guy de TÉRAMOND : 119. *L'Aventure de Jacqueline.*
 J. THIERY et H. MARTIAL : 183. *Une Heure sonn-rra.*
 Jean THIERY : 88. *Sous leurs pas.* — 108. *Tout à moi !* — 138. *A grande vitesse.* — 158. *L'Idée de Suzie.*
 Marie THIÉRY : 57. *Rêve et Réalité* — 133. *L'Ombre du passé.*
 Léon de TINSEAU : 117. *Le Finale de la symphonie.*
 T. TRIILBY : 21. *Rêve d'amour.* — 29. *Printemps perdu.* — 36. *La Pettote.* — 42. *Odette de Lymaille.* — 50. *Le Mauvais Amour.* — 61. *L'Inutile Sacrifice.* — 80. *La Transfuge.* — 97. *Arlette, jeune fille moderne.* — 122. *La Droit d'aimer.* — 144. *La Roue du Moulin.* — 163. *Le Retour.*
 André VERTIOL : 118. *Le Hibou des ruines.* — 150. *Mademoiselle Printemps.*
 Camille de VERZINE : 167. *Les Yeux clairs.*
 Jean VÉZÈRE : 155. *Nouveaux P'aures.*
 M. de WAILLY : 149. *Cœur d'or.*
 A.-M. et C.-N. WILLIAMSON : 182. *Le Chevalier de la Rose blanche.*

EXIGER PARTOUT la "Collection STELLA".

REFUSEZ les collections similaires qui peuvent vous être proposées et qui ne sont pour la plupart que des contrefaçons ne vous donnant pas les mêmes garanties.

DEMANDEZ bien "STELLA". C'est la seule collection éditée par la Société du "Petit Echo de la Mode".

== IL PARAÎT DEUX VOLUMES PAR MOIS. ==

Le volume : 1 fr. 50 ; franco : 1 fr. 75.

Cinq volumes au choix, franco : 8 francs.

Le catalogue complet de la collection est envoyé franco contre 0 fr. 25

MARTHE FIEL

L'audacieuse Décision



COLLECTION STELLA

Éditions du "Petit Echo de la Mode"
1, rue Gazan, Paris (XIV^e)

L'Audacieuse

Décision

I

Anne Sidoil laissa glisser le magazine qu'elle tenait entre ses mains.

Il tomba sur le tapis, sans qu'elle s'en aperçût, et elle resta rêveuse, contemplant vaguement la rue, de sa fenêtre entr'ouverte.

Un crépuscule d'automne enveloppait les choses de sa mélancolie. Le temps gris, les nuages lents, à travers lesquels ne perçait nul rayon, donnaient une impression d'heure tardive et de monotonie.

Son front s'inclina davantage et elle ne prêta plus aucune attention à ce qui se passait dehors. Sa pensée s'appesantissait sur la lecture qu'elle venait de terminer. Il s'agissait d'un conte lu dans un recueil anglais et qui s'intitulait : *Castles in Spain* (1).

Dans ces lignes, Anne Sidoil se reconnaissait une certaine analogie avec l'héroïne. C'était une institutrice ayant passé l'âge de la prime jeunesse,

(1) *Castles in Spain*, par Max Rittenberg.

I, L'AUDACIEUSE DÉCISION

et qui voit toutes ses compagnes se marier autour d'elle. Dans un excès d'amour-propre, elle voudrait vivre aussi les apparences d'une heure semblable, et elle annonce son mariage, mais il n'est que fictif.

Pour donner plus de poids à la réalité, elle quitte la pension où elle enseigne et part pour un voyage de noces simulé, qu'elle accomplit seule, naturellement. Elle séjourne en Espagne, d'où elle envoie des cartes à ses anciennes collègues.

Anne comprend merveilleusement l'état d'âme de cette isolée. Elle-même a vingt-neuf ans, et elle reste l'unique non-mariée de toutes ses amies. Cette exception blesse son orgueil.

Elle est orpheline et vit chez une parente, pour âgée de sa mère. L'existence qu'elle y mène est douce, confortable, mais elle manque de diversion et, surtout, menace de s'éterniser. Sa tante, M^{me} Tiphaine, n'aime ni le bruit, ni le mouvement, à cause de son âge, et elle suppose que tout le monde partage ses goûts.

De plus, ayant été malheureuse en ménage, elle traite de sottes les jeunes filles qui aspirent à l'hyménée et ne néglige aucune occasion de démontrer à sa nièce que la situation la plus agréable est le célibat.

Pour engager sa jeune parente à s'y ancrer sans regrets, elle l'a instituée son héritière à condition qu'elle ne se marierait jamais.

Cette clause désastreuse exaspère Anne et elle traverse de durs moments de colère, mais qui sont tout intérieurs. Elle ne veut pas contrarier la vieille tante qui l'a recueillie, elle, sans fortune, et qui lui assure, depuis quinze ans, une existence sinon gaie, tout au moins exempte de soucis.

Il aurait fallu un être absolument désintéressé et courageux qui eût pu braver les foudres de M^{me} Tiphaine et faire fi de cet argent dont l'importance n'était cependant pas à dédaigner.

Mais les jeunes gens se raréfiaient autour

d'Anne, à mesure que les exigences de la vie croissaient.

On se rendait compte du luxe sérieux qui l'encadrait et on supputait les charges d'un tel foyer.

L'originalité de la tante épouvantait. On trouvait monstrueux son ostracisme et la pauvre Anne subissait le contre-coup de cette bizarrerie.

Quelques dames, d'âge moyen, encore indulgentes, prenaient la jeune fille en pitié et essayaient bien, de temps à autre, de plaider sa cause. Elles cherchaient à convaincre M^{me} Tiphaine qu'elle risquait de faire fausse route, que bien des personnes pouvaient être heureuses en ménage, mais ni arguments, ni exemples ne prévalaient.

— Ta, ta, ta..., répondait l'entêtée, entourée de châles, une bonne chaufferette sous les pieds... Les hommes sont de beaux parleurs... Je donnerais une dot à Anne que chacun viendrait la courtoiser... Si je laissais seulement espérer qu'un futur aurait ma fortune... vous les verriez tous accourir... pour le malheur de cette petite. Je connais ces jolis prétendants... S'il en est un qui aime Anne... qu'il l'épouse.

Ces discours équivalaient à un scandale. Les bonnes âmes se retiraient désolées et demeuraient un certain temps sans reprendre l'offensive.

Elles s'y acharnaient de nouveau, sans plus de succès, quand Anne semblait périr d'ennui dans le vaste appartement, si peu retentissant maintenant de rires juvéniles.

M^{me} Tiphaine triomphait à chaque année qui passait et elle se frottait les mains en disant à sa nièce irritée :

— Vous verrez... ma chère douce... que je travaille pour votre bonheur... Le mariage n'est qu'une duperie. Vous serez vous-même de cet avis dans quelque temps... quand vous constaterez les divergences de vues qui naîtront dans les foyers de vos anciennes compagnes... Elles semblent enchantées aujourd'hui... mais demain !...

Anne murmurait timidement :

— L'amour doit cependant être un grand réconfort...

— Qu'est-ce à dire? Vous n'y entendez rien... ma chère... Les feux de la tendresse durent comme une flamme de paille... et le reste n'est que plaintes, querelles, et parfois séparation... Gardez-vous de ces troubles... Vous êtes bien ici... Je vous laisse toute indépendance... vous pouvez lire, travailler, aller à vos bonnes œuvres sans que je vous en empêche... Jouissez donc de cette tranquillité!... et vous me remercirez... avant qu'il soit longtemps...

Cette affirmation éloquente ne contentait nullement Anne. L'esprit de contradiction étant inné chez bien des femmes, il suffisait que sa tante lui prêchât le célibat pour qu'elle estimât que la félicité parfaite était dévolue aux époux bien assortis.

Sa liberté, tant vantée par sa parente, lui déplaisait fort et elle ne la goûtait plus. Elle s'imaginait, bien à tort, que ses amies en possession de maris la regardaient avec dédain. Même celles qui étaient plus jeunes qu'elle semblaient s'imposer et la pauvre Anne se sentait redevenir petite et insignifiante à mesure que les années s'accumulaient.

Elle était cependant jolie et intelligente.

On la remarquait quand elle entraît dans un salon, à cause de son allure harmonieuse et de ses traits réguliers. Elle possédait de splendides cheveux noirs qui s'alliaient à son teint nacré. Ses yeux gris, un peu clairs, étonnaient sous ce diadème foncé. Sa bouche, munie de jolies dents, devenait plus grave de jour en jour, mais elle savait encore rire avec esprit.

Le caractère d'Anne était doux, mais il commençait à devenir frondeur. Elle n'acceptait plus volontiers les idées de sa tante, et un peu d'indignation l'envahissait. Elle s'en voulait de se plier à des exigences qu'elle taxait d'inhumaines, et se

traitait d'hypocrite de se soumettre avec tant de facile apparence aux principes surannés de la vieille dame.

Elle sentait grandir et bouillonner son indépendance, mais ne possédait nul moyen pour s'affranchir complètement.

Elle prenait en horreur ces parties de whist, ces causeries tâtilloannes, ce cercle de vieillards à manies qui toussotaient et s'offraient des pastilles dans des drageoirs à l'ancienne mode. Elle évoluait dans ce milieu, élancée, sérieuse et pâle, en pensant aux jeunes mères qui entendaient le gazouillis joyeux de leurs bébés. Il lui semblait que la sénilité l'accablait et que ses membres roidissaient déjà sous l'influence des rhumatismes qui l'entouraient.

Elle s'efforçait de rappeler sa jeunesse qui s'envolait et cette pensée l'assombrissait.

Les vieux messieurs qui fréquentaient chez sa tante essayaient bien de la distraire, de converser avec elle, mais elle prenait en commisération leurs tentatives de paraître jeunes.

Elle aspirait à changer de milieu, à abandonner cette torpeur où elle s'enlisait, à vivre d'une autre existence où elle s'affirmerait et secouerait tous ces préjugés qui la ligotaient.

Cependant, il était difficile d'exprimer de telles tendances à sa vieille parente qui conservait intacts les sentiments de son temps passé et qui ne soupçonnait guère quelle évolution s'opérait dans l'esprit des nouvelles générations.

Qu'une jeune fille eût besoin d'être soi, voulût se montrer responsable, l'eût scandalisée, du moment que la tutelle étroite de ses vingt ans lui avait suffi. Quel plaisir devait-on avoir à posséder de l'indépendance?... A quoi pouvait-elle servir à une femme? Végéter en paix entre quatre murs, à recevoir de chères amies, lui paraissait le comble de la satisfaction.

Elle se repentait beaucoup d'avoir introduit le mariage dans son existence. Il ne lui avait donné nulle liberté, mais des soucis variés, et elle ne com-

prenait pas qu'on imitât l'erreur qu'elle avait commise.

Quand elle dévidait ses théories à la pauvre Anne, celle-ci se retenait de tout son respect pour ne pas objecter que le mariage est aussi une affaire de caractères et qu'il se trouvait d'excellents maris

Mais discuter sur une question où l'on sait que le partenaire sera irréductible est tout à fait inutile. Sa tante aurait eu, d'ailleurs, un argument péremptoire : « Je sais... et vous... vous ne savez rien... Je vous écarte d'un précipice dans lequel vous voulez vous jeter... et je vous en empêcherai de toutes mes forces. » Mais c'était cette science qu'Anne voulait acquérir, et cet abîme qu'elle désirait ne pas contourner. Le meilleur garde-fou, pour M^{me} Tiphaine, était certainement cette clause testamentaire que nul fou ne se risquait à enfreindre. Anne se sentait abreuvée de désespoir quand elle approfondissait son cas.

Elle n'osait pas dire à sa tante que les mœurs se transformaient, que les jeunes filles ne se laissaient plus marier et que, plus averties, elles savaient mieux choisir.

Tiraillée par son respect, arrêtée par son affection, la pauvre prisonnière rongait son frein.

Ce jour-là, elle jouissait de quelque répit, sa parente ayant une consultation avec sa massense.

Elle lisait dans sa chambre, heureuse de cette heure de solitude. Cultivant la langue anglaise, elle avait fureté dans le magazine qu'elle venait de recevoir et y avait découvert ce conte qu'elle trouvait des plus justifiés.

Cette institutrice lui plaisait, par ce qu'elle avait osé entreprendre et imposer à son entourage. Son plan était hardi, mais amusant.

Anne, ayant fini de rêver, se leva de son siège et alla vers un miroir, pour rajuster sa coiffure, M^{me} Tiphaine attendant des visites. Soudain, elle découvrit avec terreur un fil d'argent dans l'ébène de ses cheveux. Subitement, elle se crut vieille et

faillit pleurer. Vieille sans avoir vécu, pour être restée calfeutrée dans un appartement parisien à faire boire du tilleul à des dames fatiguées.

Elle eut presque la tentation de ne pas rejoindre M^{me} Tiphaine pour sa réception. Une à une, elle verrait défilier les « chères douces » qui viendraient, à petits pas, s'enfoncer dans des bergères pour somnoler un peu, et converser de temps à autre, réveillées brusquement par l'entrée d'un ancien beau qui s'écrierait d'une voix cassée :

— Belles dames... je dépose mes hommages à vos pieds...

Non... Anne ne voulait plus séjourner dans cette ambiance. Il fallait qu'elle avisât pour se soustraire à l'emprise de sa tante.

Dût-elle travailler pour gagner son pain, elle s'évaderait de ce salon désuet où languissaient des personnages qui déteignaient sur elle et la rendaient caduque avant l'âge.

Pleine de révolte, elle arracha le cheveu blanc qui la courrouçait et résolut de se farder légèrement pour se venger. Elle savait que c'était une peine inutile, puisque les yeux abîmés des visiteurs ne le remarqueraient même pas, mais cela contenterait sa rancune. C'était un plaisir, puéril peut-être, mais qui la distrairait.

De la poudre, un soupçon de rouge, les lèvres avivées, Anne fut subitement rajeunie de dix ans, et elle allait paraître plus jeune encore au milieu du cercle entourant la maîtresse de maison.

Elle se dirigea nonchalamment vers le salon.

M^{me} Tiphaine s'y installait :

— Ma mie... j'ai cru que vous seriez en retard... la pendule vient de sonner quatre heures... Mon oreille m'a-t-elle trompée ?

— Non, ma tante... il est bien seize heures...

— Je vous en prie... ne sacrifiez pas à cette mode ridicule... Seize heures ne signifie rien pour moi. On a la manie de changer...

— On appelle cela évoluer... ma tante...

— Les gens réfléchis n'évoluent pas... ma

chère... Une chose est bonne ou non. Quand elle l'est... on s'y tient...

— Mais pourtant...

Anne se tut. Pourquoi envenimer une discussion pour une telle futilité?

M^{me} Tiphaine reprit :

— Avez-vous surveillé la confection des infusions?... La dernière fois, le tilleul m'a semblé un peu fort... Nos amis ne tarderont pas. Heureusement ils restent dans les principes de jadis. Saviez-vous, ma bonne, que l'on arrive à cinq et six heures aux thés d'aujourd'hui?... A quelle heure dînent donc les Parisiens de ce temps?

Anne se garda de dire que les Parisiens jeunes de tous les temps dînaient tard, mais que les personnes âgées de toutes les époques avançaient le repas du soir afin d'avoir la digestion terminée avant de s'endormir.

Elle remit une bûche dans la haute cheminée pour détourner sa pensée. Un feu clair jaillit, et le salon, avec ses vieux meubles Louis XVI, se présenta tout hospitalier.

Un à un, les habitués entrèrent et M^{me} Tiphaine se dérangeait à chacun d'eux pour les accueillir avec des effusions.

Les voix cassées et chevrotantes se mêlèrent. Anne eut des compliments sur sa bonne mine, mais personne n'en soupçonna l'exagération factice. Elle restait grave, mais elle essayait de paraître attentionnée afin que nul ne s'aperçût combien le rôle qu'elle jouait lui coûtait.

Un vieux monsieur arriva et lui annonça avec une élocution difficile qu'il avait pour elle deux places de théâtre.

— Aller au théâtre!... s'écria M^{me} Tiphaine qui ne se souvenait plus d'en avoir été fanatique dans sa jeunesse... et avec qui?

— Avec une amie..., riposta l'aimable vieillard.

— Mais je serais mortellement inquiète... On dit que Paris n'est plus sûr la nuit. Je ne veux pas qu'Anne expose ses jours... Quelle drôle d'idée

vous avez eue là, cher ami !... D'ailleurs Anne ne tient pas du tout à sortir le soir... n'est-ce pas, mignonne ?

La « mignonne » versait une infusion de verveine et elle heurta des tasses pour s'austérioriser de répondre. Elle éprouvait des velléités de tout casser. Comment avouer à sa tante qu'elle désirait, au contraire, courir le monde avec le besoin de connaître d'autres visages ? Dans dix mois, elle aurait trente ans, et une sorte de terreur la soulevait, comme si elle se rendait compte soudainement de tout un passé perdu.

La conversation se poursuivit sur des sujets divers jusqu'au moment où la porte se rouvrit devant un jeune homme : Henri Jolin.

— Henri !... s'écria M^{me} Tiphaine... Vous voici donc de retour, mon ami ?

— Mais oui, chère Madame... Je suis revenu depuis trois jours et me voici...

Une lueur de joie s'était répandue sur le visage d'Anne.

Henri Jolin était un ami d'enfance qui rendait visite de temps à autre à sa tante et elle éprouvait pour lui une vive sympathie. Elle avait cru un moment qu'elle était réciproque, mais le silence d'Henri la persuadait qu'elle s'était méprise.

Elle se remémorait les jeudis qu'ils passaient ensemble à des jeux tranquilles dans ce même salon, durant leur adolescence.

Henri, pensionnaire dans un lycée de Paris, sortait parfois chez M^{me} Tiphaine, vieille amie de sa famille habitant la province. Il était heureux d'y rencontrer Anne, seule fillette qu'il connût dans son exil. Pour elle, il adoucissait sa voix et surveillait la brusquerie de ses gestes.

Puis, la vie avait espacé les relations. Henri avait pris la direction de l'usine de son père, mais il était question pour lui d'assumer une nouvelle charge dans une succursale qu'il créait dans les environs immédiats de la capitale.

Il n'ignorait pas la teneur du testament de

M^{me} Tiphaine, mais pensait à part soi qu'Anne y était consentante. Il trouvait fort extraordinaires ces sentiments survenus tout à coup chez la jeune fille, ayant compris qu'elle était affectueuse et sociable et toute disposée à rendre un mari heureux.

Il l'aimait, mais il lui était fort délicat de s'avancer et de lui enlever ainsi une fortune importante. La sienne était nulle. Il possédait des frères et des sœurs et, le patrimoine devant être partagé, la somme à revenir à chacun se trouvait amoindrie. Henri ne comptait donc que sur son travail.

Il hésitait à demander la main d'Anne de peur de l'appauvrir, car un homme dans les affaires n'est jamais sûr du lendemain. Il pouvait disparaître sans capital acquis et laisser sa femme dans une position difficile.

Il est probable que si la jeune fille lui eût fait entendre nettement qu'elle désirait se marier, il aurait vaincu ses scrupules, en accordant plus de latitude à l'optimisme. Mais, subjuguée par les théories de sa tante, Anne se serait jugée éhontée d'appeler sur soi l'attention d'un jeune homme.

Cependant c'était son droit. Il aurait fallu qu'elle montrât qu'elle tenait moins à l'argent qu'au mariage et que son ambition ne consistait pas à être riche, mais à devenir une bonne mère comme ses compagnes.

Elle ne voyait pas clairement le chemin à suivre. Et, dans l'esprit de ses prétendants possibles, du moment qu'elle ne rompait pas d'un mot net ce pacte intransigeant, on pouvait interpréter son silence comme un acquiescement.

Henri Jolin, de tous les jeunes gens que connaissait M^{me} Tiphaine, était resté fidèle. Il venait moins souvent peut-être, retenu par ses occupations, mais il tenait à ne pas s'éloigner, aimant la vieille dame et ne pouvant se détacher complètement du rêve entrevu. La présence d'Anne l'attirait. Sa tendresse, née doucement, avait fortifié

ses racines avec le temps et croissait en amour profond.

M^{me} Tiphaine semblait enchantée de le revoir.

Quelques dames prirent congé d'elle, maugréant contre le salon de leur contemporaine. Si la jeunesse s'y aventurait, que devenait le doux calme qui formait l'attrait de ces réunions ?

Henri ne se doutait pas du trouble qu'il apportait et sa voix grave et chaude résonnait comme une musique joyeuse malgré les tentures épaisses.

J'ai eu beaucoup à travailler pour parfaire l'installation de cette usine... et je vous ai négligée, chère Madame... mais je serai moins rare...

Anne, malheureusement, n'entendit pas cette phrase annonciatrice d'heures plus gaies. Elle reconduisait les deux dernières visiteuses et les enveloppait de leurs écharpes.

Quand elle rentra dans le salon, Henri exposait avec animation la formation de nouvelles branches de l'industrie de son père. Il semblait plein d'entrain et ses paroles vibraient. Le feu pétillait avec des flammes claires et le salon parut soudain plus lumineux. Anne voulut plus de clarté encore et remonta un abat-jour.

Elle s'assit près de la cheminée et Henri la regarda. Il la trouva jolie et fraîche, sans se rendre compte que le fard augmentait son charme.

Il resta silencieux durant quelques instants, puis secoua la tête comme s'il chassait un projet impossible.

— Que devenez-vous, Anne?... questionna-t-il.

La jeune fille tressaillit. Avant qu'elle ouvrît la bouche, sa tante répondit :

— Elle vit doucement près de moi... elle visite des pauvres... elle me conduit chez mes amis... Elle a pris ce qu'il y a de meilleur dans la vie... une voie unie, sans grands remous peut-être, mais qui convient à sa nature réfléchie...

— C'est très sage..., murmura Henri.

Un ironiste aurait pu percevoir un regret dans le ton désabusé et dans le silence qui suivit ces mots.

Anne baissa la tête. Elle se sentait devenir rouge de fureur. Se pouvait-il que ses aspirations fussent à ce point ignorées?... Cachait-elle donc avec autant d'art son aversion pour la vie monotone qu'elle menait, pour qu'on pût dire qu'elle agissait à son caractère?

Elle serra les lèvres pour ne pas laisser échapper toute son horreur pour les heures écoulées, mais la crainte de commettre quelque malheur irréparable la retint.

Elle se demandait à quoi aboutirait une manifestation aussi imprévue. Si elle avait pu lire dans l'âme d'Henri Jolin, elle eût constaté avec surprise que c'étaient les seules paroles qu'il attendait d'elle, pour formuler le souhait de son cœur.

Mais elle resta impénétrable, courbant le front sous la fatalité. Son éducation ne lui permettait pas de se révéler ainsi devant un jeune homme.

Ne voulant cependant pas accepter d'être par trop amoindrie, elle intervint avec un calme rempli d'une causticité que l'on ne comprit pas :

— Ma tante vous représente mieux que moi les grandes lignes de mon existence... Je vis sans heurts...

« C'est une âme immatérielle », pensa Henri qui s'oubliait à la contempler.

« Il me regarde », songeait Anne... C'est qu'il me trouve bien vieillie... Ah! ce cheveu blanc!

— Lisez-vous beaucoup... Anne?

— Elle lit trop, prononça M^{me} Tiphaine... Je trouve mauvais ce penchant pour la lecture... Que peut-on gagner à ce délassement?... de se perdre les yeux, de laisser la chimère vous séduire, de négliger ses devoirs de maison...

Un sourire glissa sur les lèvres d'Henri et il reprit :

— Que lisez-vous, Anne?

La jeune fille eut la pensée folle de parler du conte qui l'avait intéressée. Il lui semblait que ce serait poser une note un peu moins banale dans la conversation, mais une pudeur l'arrêta. Henri

pourrait croire qu'elle parlait pour soi. Puis, que's cris pousserait sa tante en écoutant cette extraordinaire comédie?... Elle stigmatiserait de tout son dédain cette extravagance, et il valait mieux ne pas exciter son indignation. Elle répondit :

— Je lis un peu d'anglais... cette langue m'ayant toujours passionnée.

— J'admets cela comme plus utile..., convint M^{me} Tiphaine... On s'instruit au moins un peu, bien que le mot « passionner » me semble une exagération fâcheuse de ces temps modernes... Il ne devrait pas être prononcé par une jeune fille bien élevée...

Anne se mordit les lèvres. Elle allait avoir trente ans et il lui paraissait absurde de ne pouvoir employer un terme sans qu'il fût contrôlé.

Henri eut un rire léger et il lança :

— Vous êtes sévère, chère Madame... le mal n'est pas grand...

— Hé... hé... les paroles engendrent les choses.

Anne se demanda si sa tante ne lisait pas dans ses pensées et elle la regarda un peu interloquée.

Henri voulut amener la conversation dans un autre sens et il proposa :

— Si vous aimez la langue anglaise, Anne... il faut aller dans le pays pour vous y perfectionner...

— Seigneur !... s'écria M^{me} Tiphaine.

— Mais certainement, chère Madame... Cela se fait... Les familles les plus distinguées envoient leurs filles en Angleterre durant quelques mois...

— Jamais Anne n'ira !

La jeune fille assistait, abasourdie, à ce colloque.

— Pourquoi pas ?... M^{me} de Rabes vient d'y conduire Edith...

— Comment... Edith est en Angleterre ?

— Mais oui... depuis quinze jours...

Or, M^{me} Tiphaine accusait une faiblesse : elle prenait souvent pour modèle la famille de Rabes dont elle était parente. Elle admirait tout ce qui

sortait de cette maison, étant restée frappée d'une impression de sa jeunesse. Un jour, elle avait entendu la grand'mère parler de bon ton et de bienséances avec une telle autorité que M^{me} Tiphaine, alors jeune fille, avait cru assister à un cours de protocole. L'intérieur tenu de façon impeccable avec un domestique nombreux aidait à cette sensation. Depuis lors, tout ce qui se disait ou s'accomplissait chez les de Rabes devenait des articles de foi.

Mais cette famille se laissait transformer par le temps, alors que M^{me} Tiphaine restait médusée par le passé.

La nouvelle qu'Henri lui apprenait la déconcertait. Il fallait vraiment que les manières modernes eussent changé radicalement pour que l'héritière des de Rabes se permit de séjourner dans un pays étranger. Décidément les mœurs variaient.

M^{me} Tiphaine tenait à sa réputation d'intelligence et ne voulait pas se montrer inférieure à cette lignée dont elle était issue, et elle dit

— Mon Dieu... si Anne a vraiment le goût de cette langue, il se peut que je lui laisse quelque jour le loisir de l'étudier plus à fond... Je sais qu'il faut habiter le pays pour s'assimiler vraiment un idiome, cependant je maintiens qu'il est superflu de savoir tant de choses...

— Mais, chère Madame... avec les chemins de fer, les bateaux, les avions, nous serons de plus en plus en contact avec les étrangers... et il faut connaître quelques langues, c'est de toute nécessité. Mes enfants... si j'en ai... apprendront les langages des pays qui nous entourent. A mon avis, s'il est utile de comprendre la langue de ses amis, il est indispensable de s'exprimer dans celle de ses ennemis...

— C'est un point de vue...

Anne ne retenait de cet entretien que la perspective de se déplacer, de contempler un autre horizon, d'être soi, sans une tutelle directe qui guet-

terait ses gestes et épierait ses mots. Quelle joie !...

Elle se promettait d'entretenir ce projet dans l'esprit de sa tante afin de parvenir à son exécution.

Elle trouvait que la visite d'Henri Jolin était bien opportune et son visage s'irradiait de plaisir en le regardant.

Henri ne pouvait que constater la transformation qui s'opérait dans les traits de son amie d'enfance. Il devina que ce voyage lui causerait le plus vif plaisir, et il abonda dans ce sens, démontrant tout le bien qu'une personne tirerait d'un déplacement bien conditionné.

M^{me} Tiphaine réfléchissait, songeant surtout aux de Rabes. Par moment, elle hochait la tête comme une personne qui a des doutes sur la justesse d'une démonstration, mais l'idée s'ancrait dans son cerveau.

Elle laissa les jeunes gens converser quelque temps, seuls, et Anne, sous l'influence de ce projet exposé, semblait moins inerte. Ses beaux yeux clairs brillaient pleins de lueurs douces et Henri pensa : « Quel dommage qu'elle soit née avec cette résolution de ne pas se marier... et quel ennui que cette clause testamentaire... »

Anne trouvait un prétexte de plus pour apprécier Henri. Elle le remerciait mentalement d'avoir suggéré cette perspective de voyager, mais elle n'osait formuler tout haut sa gratitude. Elle savait que sa joie déborderait et que sa tante en serait offusquée. Tout à l'heure, quand elle reconduirait le jeune homme, elle se réservait de lui manifester tout son contentement.

Elle le voyait avec de nouveaux yeux et il lui semblait bien. Ses épaules larges, sa taille bien prise dans un veston moderne, ses gestes souples dénotaient l'homme actif qui n'a pas négligé les sports.

Son visage reflétait la santé. Un teint bruni par le grand air, des yeux à l'expression franche, une bouche ferme avec des dents superbes en faisaient

une physionomie sympathique. Anne ne l'avait jamais si bien compris qu'en ce jour.

Elle eut un regret en pensant qu'il ne l'aimait pas assez pour l'arracher à la vie morne qu'elle passait près de sa parente tout imprégnée d'omnipotence.

Du moment qu'il l'expédiait si allegrement en Angleterre, c'est qu'il ne tenait pas sa présence. Cette conviction voila quelque peu la joie de la pauvre une. Le malentendu s'accroissait.

Henri Jolin s'en alla, mais sans qu'Anne le vît seul sa tante, prise soudain du désir de prendre un peu d'exercice, l'accompagna jusqu'à la porte.

Elle tenta de mettre dans son regard un peu de la reconnaissance qu'elle lui vouait, mais c'était insignifiant à côté des mots chaleureux qu'elle avait rassemblés.

Dès qu'elle fut seule avec sa tante, celle-ci lui commanda :

Il faudra vous informer dès demain, près de M^{me} de Rabes, au sujet de ce séjour en Angleterre que fait sa fille.. Je doute encore de la vérité..

Cependant, Henri nous l'a bien affirmé...

— Je suppose que cela vous plairait de l'imiter?

— Certainement...

— Vous êtes assez grande pour vous débrouiller, bien que vous me sembliez encore fameusement petite fille par certains côtés...

« Mon Dieu, songeait Anne, dire qu'il y en a de plus jeunes que moi qui sont déjà plusieurs fois mères... »

Elle serrait ses mains avec force l'une contre l'autre pour se dominer, mais elle ne voulait pas compromettre son voyage. Elle eût pu répondre que toute initiative lui était enlevée et qu'il ne lui était même pas permis de s'en aller sans chapeiron à l'autre extrémité de Paris.

Ah! comme elle jouirait de son indépendance!

— Je ne trouve pas que ce soit le moment, en octobre, de partir pour l'Angleterre..., reprit M^{me} Ti-

phine... Il faudra attendre quelques mois... Mai, par exemple...

Mai!... Anne faillit sauter en l'air de surprise. Patienter sept mois!... Elle ne s'en sentait pas le courage.

— Je pense qu'en trois mois, vous pourrez vous perfectionner...

— Mettons-en six..., riposta Anne qui éprouvait une rancune.

— Six!... s'exclama M^{me} Tiphaine... vous êtes folle, ma mie... vous n'avez pas besoin de baragouiner l'anglais comme un ambassadeur...

II

Anne, les jours suivants, se plongea dans des lectures anglaises, différentes de genre, mais elle relut la nouvelle qui l'avait captivée. Plus elle pensait à cette jeune fille et à son étrange comédie, plus elle se disait qu'elle avait eu raison de s'y livrer.

Une bizarre suggestion s'empara d'elle et elle imagina les péripéties qui découleraient d'une semblable hypothèse. Cependant, elle se traita de sotte de songer à ces futilités et elle blâma la « folle du logis » qui se laissait bercer par de telles sornettes. Mais elle avait beau repousser cette fantaisie, elle s'emparait de son esprit.

Bravement, un soir d'ennui, elle y fit face et elle s'amusa à évoquer ce qui en résulterait.

D'abord, il ne fallait pas songer à imiter ce subterfuge à Paris... Elle ne pouvait s'y cacher ni tromper sa tante... Non... pour que ce jeu eût quelque possibilité, il devait être élaboré au loin.

Que ce serait gai, alors!... On la féliciterait et on lui décernerait ce titre de Madame si enviable... Elle raconterait un beau voyage et parlerait de son mari.

L'automne battait son plein. La pluie tombait, noyant les maisons. La boue régnait en maîtresse et l'hiver préluait par des averses glaciales.

Anne n'éprouvait plus aucun plaisir aux occupations d'antan. Elle appelait le mois de mai comme une délivrance et le séjour en Angleterre comme une aurore qui répandrait de l'imprévu.

M^{me} Tiphaine changeait beaucoup d'avis à ce sujet. Certains jours, elle était consentante, et en d'autres, elle se lamentait sur l'abandon futur où la laisserait sa nièce. Mais Anne ne s'attendrissait pas, jugeant que quinze ans de servitude méritaient une récompense et elle s'y cramponnait.

Elle n'eût pas quitté sa tante malade, mais elle était gratifiée d'une santé de fer, et Anne se disait que ce serait elle qui périrait d'ennui, si elle n'effectuait pas ce déplacement qui miroitait maintenant devant son imagination.

Cette détermination avait donné lieu à de nombreux entretiens avec M^{me} de Rabes. Mais celle-ci était tout acquise à la jeune fille qu'elle aimait beaucoup, et elle comprit tout de suite le grand désir qu'elle nourrissait de ce voyage.

M^{me} Tiphaine accablait sa cousine de questions multiples et ses étonnements abondaient en variations sur cette mode nouvelle de laisser les jeunes filles courir le monde. Puis, la vieille dame craignait le mot « flirt »; elle savait qu'il était anglais et elle le trouvait menaçant.

M^{me} de Rabes riait beaucoup de ses appréhensions et Anne se sentait honteuse de ce débat.

Trente ans!... Sa tante la prenait-elle pour une éeervelée?... Où serait le mal si elle flirtait un peu?... ce serait bien son tour!...

Enfin la dame bienveillante l'avait emporté et Anne attendait le mois heureux où elle traverserait la Manche. Elle espérait bien avancer ce dé-

part de quelques semaines et pour patienter elle essayait de parler anglais avec qui elle pouvait de ses relations.

Noël arriva. Ce fut une fête glacée, neigeuse, et ceux seulement qui s'entouraient de famille la trouvèrent aimable. Ce fut pour Anne un soi mélancolique entre tous. Les isolés ont peu de ressort durant ces moments à moins qu'une belle idée ne les soutienne.

Si M^{me} Tiphaine se limitait au bonheur matériel et appréciait son confort, sa tranquillité et la paix acquise, Anne ne partageait point sa satisfaction. Elle eût voulu évoluer au milieu de têtes bouclées et causer de la joie à des tout petits.

Elle aurait désiré devenir un centre d'affection, compter dans la vie, user son cœur, transformer son intelligence et ne pas rester cet être neutre, qui, n'ayant pas de vocation définie, se laisse conduire par les circonstances et s'apeure de troubler l'ordinaire des heures par un éclat.

Le jour de l'an fut moins morose. Des visites affluèrent pour offrir des vœux à M^{me} Tiphaine. Des boîtes de bonbons s'échafaudèrent sur une table et, parmi elles, celle d'Henri Jolin.

Il vint, lui aussi :

— Bonjour, Henri... Vos chocolats sont exquis...

— Tant mieux... j'y joins des souhaits en masse... ma chère Anne... et l'espoir d'un bon séjour en Angleterre...

— Merci... je m'en réjouis... et j'en attends le moment avec grande impatience...

— Que racontez-vous?... questionna M^{me} Tiphaine.

La vieille dame craignait toujours quelque surprise de la part d'Henri, et elle préférait ne pas laisser les apartés se prolonger.

Qui sait ce qui peut naître de deux regards qui se croisent?... La prudence la plus élémentaire était de prévenir le mal.

— Nous échangeons nos vœux, ma tante, et je félicite Henri sur le choix de ses bonbons...

— C'est vrai... ils sont délicieux... aussi vais-je les conserver...

C'était une manie de sa part. Elle accumulait les boîtes pleines dans une armoire, au lieu de les faire déguster, et on découvrait, aux grands rangements, des fuites sirupeuses sur les rayons du meuble, ou des dragées avariées que l'on jetait avec dégoût. Mais ces expériences ne la corrigeaient pas.

Ses dents ne pouvaient plus croquer les dragées, son estomac ne s'accommodait plus des chocolats, et elle pensait, en conscience, que c'était nuisible à tout le monde. Elle les entassait pour en goûter de temps à autre, mais les jours s'enfuyaient sans qu'elle y songeât.

Anne, en ce premier de l'an, paraissait plus animée. Elle voyait une aube nouvelle commencer et il lui venait que les mois qui suivraient deviendraient féconds en événements.

Elle causait avec Henri presque gaîment, oubliant sa vie pleine d'isolement.

Il la contemplait, perplexe. Il songeait à se créer un intérieur et il trouvait qu'Anne serait pour lui la femme rêvée. Il la connaissait depuis de longues années et il appréciait beaucoup cette circonstance. Il la sentit affectueuse, et un moment ses regards se posèrent sur lui avec tant de grâce caressante que sa décision fut prise à la seconde. Il demanderait sa main... tant pis pour l'héritage.

Mais comme il savait sa vieille amie pointilleuse et toute aux temps rétrogrades, il se dit que ce serait près d'elle qu'il tenterait cette démarche afin de ne pas se l'aliéner. Et peut-être cette attention l'adoucirait-elle et l'inciterait-elle à être moins dure envers Anne.

Il ne prévint donc pas la jeune fille, se réservant de lui causer la surprise d'avoir vaincu sa tante, car il ne doutait pas du succès. Il estimait M^{me} Tiphaine trop intelligente pour s'opposer aux lois de la nature. Il s'enquit adroitement des

heures de sortie d'Anne et se promit de profiter de son absence pour mener à bien son projet.

Il ne prévoyait nullement la dose d'égoïsme que recélait l'âme de la bonne dame et il manquait ainsi de psychologie, mais les amoureux sont rarement psychologues.

A partir de l'instant où son plan fut établi, il devint plus expansif. Des confidences jaillirent de ses lèvres avec un abandon qui le rendait plus charmant encore.

Un peu troublée, un peu émue, Anne se disait :

— Ah! s'il avait le courage de passer outre cette stupide convention!... je pourrais certainement être heureuse avec lui... je l'aime de tout temps... et ce serait si simple que nous nous épousions...

Mais Henri ne lisait pas ces sentiments-là dans l'esprit d'Anne, bien que son amour lui fît deviner un peu plus de chaleur dans les yeux de son amie d'enfance.

Mais il pensa que le premier janvier était la cause de cette amabilité. C'est un jour où l'on se renouvelle. On laisse en arrière tous les soucis de l'année périmée et l'on se sent plein d'espoir pour les heures qui vont fleurir.

Les adieux furent cordiaux de part et d'autre. Ceux d'Henri s'imprégnaient de la joie qu'il portait dans son cœur, et ceux d'Anne reflétaient le présent même qui prenait sa source dans une sensation de calme, de bonheurs impondérables, d'augures pressentis flottant parmi les paroles et les souhaits.

Dès le surlendemain, Henri revint chez M^{me} Tiphaine, qu'il surprit en train de ranger ses bonbons. Les boîtes s'alignaient, nouées de leurs favoris claires. Il voulut avoir l'air dégagé, mais il contenait mal une émotion. L'œil perspicace de celle qu'il venait voir démêla rapidement l'embaras que trahissait son attitude et elle eut peur de ce qui allait survenir.

Elle s'accusa tout de suite, avant qu'Henri parlât, de laisser trop de liberté à sa nièce, elle re-

gretta presque de ne l'avoir pas envoyée en Angleterre plus tôt. Les airs d'entente de la veille lui inspiraient de la méfiance.

— Vous vous portez bien depuis avant-hier... chère Madame?...

— Parfaitement...

Un regard aigu fouilla le visage du jeune homme et la question nette fusa :

— Quelle est la cause qui vous ramène si vite, mon bel ami?

Le duel était engagé.

— Chère Madame, j'irai droit au but. J'aime Anne depuis toujours, et je serais très heureux qu'elle devînt ma femme...

— Sans dot?... dit M^{me} Tiphaine, qui renouvelait, sans se le rappeler, une scène de Molière.

— Oui...

— Sans espérances?

— Sans espérances...

La vieille dame prit un temps; puis elle murmura :

— Vous vous êtes entendu avec Anne?

— Non, Madame...

Elle se rassura.

— J'ai voulu m'en ouvrir à vous, d'abord. Je ne suis pas sans connaître votre disposition testamentaire puisque vous ne l'avez cachée à personne... Votre consentement, légalement, est négligeable... mais passer outre me peinait...

— Je vous sais gré de votre affectueuse attention. Je ne dois pas vous cacher qu'Anne est tout à fait opposée au mariage.

« C'est ce que je craignais », pensa à part soi le pauvre Henri, pendant que son interlocutrice poursuivait :

— A l'occasion récente de celui d'Hélène Duruy, elle m'a nettement affirmé que ce n'était pas sa vocation... Préfère-t-elle être riche et indépendante?... je le crois. Vous la voyez jolie et souriante, c'est une preuve que l'ennui n'habite pas en elle...

C'était rigoureusement vrai. Anne se présentait jolie et souriante devant son ami d'enfance, parce qu'elle était toujours enchantée de le voir.

M^{me} Tiphaine savait tirer parti des situations... Henri ne pouvait nier ces apparences, mais il ne pouvait pas deviner que sa présence les créait.

De plus, la tante devait savoir quelle était la pensée exacte de la nièce. Il se pouvait fort bien qu'Anne préférât l'indépendance absolue à un anneau de mariage.

Il regrettait sa démarche. Son visage exprimait une déception et sa vieille amie le remarqua :

Mon cher Henri... je suis désolée de votre erreur... mais il existe des centaines de jeunes filles qui vous accueilleront avec joie. Anne est accoutumée à la solitude, à la douceur d'une routine sans sursauts. Elle a trente ans. A cet âge-là on a ses plans bien ordonnés. Ce voyage en Angleterre remplit ses pensées actuelles, et elle serait bien embarrassée de se savoir l'objet de votre rêve.

Le dépit secouait Henri. Il se croyait quelque peu aimé. Il pensait aussi qu'il attendrait par son désintéressement. Il s'avouait ridicule et ne trouvait d'aucune utilité de demander un entretien à Anne pour qu'elle lui confirmât sa défaite.

Du moment qu'elle se réjouissait de séjourner en Angleterre, il valait mieux ne pas être un obstacle à cette joie de l'esprit. Et n'était-ce pas lui qui l'avait poussée à ce voyage ?

Elle dédaignait les félicités du cœur.

Il essaya de surmonter son amertume et il répondit :

— Je comprends fort bien Anne... mais je déplore... pour moi seulement... les sentiments d'isolement qui l'animent, et j'admire sa force.

— Lui parlerez-vous?... questionna avec assez d'anxiété la vieille dame.

Ces trois mots, proférés sur ce ton, auraient pu donner l'éveil à Henri, mais maintenant il était fermé à toute espérance, et il répondit :

— Je le juge inutile... Il vaut mieux lui laisser accomplir ce séjour sans la charger de mes rêves... vous devez être, d'ailleurs, pleinement au courant de ses intentions.

— Le contraire me surprendrait.

Ceci fut lancé avec une conviction absolue.

Henri tentait maintenant de converser de choses banales, alors que l'esprit de M^{me} Tiphaine se libérait d'une crainte imprécise.

Un refus est toujours un moment fâcheux et le jeune homme affectait une contenance dégagée. Il lui tardait de prendre congé et il le fit dès qu'il le crut convenable.

Il croisa Anne dans l'escalier :

— Tiens... c'est vous, Henri!...

— Mais oui... à l'improviste...

— Je regrette de ne m'être pas trouvée là, mais c'était le jour du pot-au-feu d'une des protégées de ma tante. Il me faut juste deux heures, aller et retour... tout est réglé, vous savez.

Elle riait, mais comme Henri ne répondait pas à sa gaieté, un peu d'étonnement la saisit. Pourquoi donc le jeune homme était-il revenu si tôt?

Henri souffrait de la voir là, inopinément.

Dans sa douleur, il faillit lui crier ce qui le décevait, mais de quel droit se plaindre?... On ne peut accuser une personne qui ne partage pas vos sentiments. Anne était sans doute de celles qui jugeaient qu'une solide réalité est meilleure que les probabilités d'un début de ménage.

Henri le déplora encore. Ses affaires se présentaient dans de bonnes conditions depuis quelque temps, mais il ne pouvait pas, naturellement, offrir un capital équivalent à celui de M^{me} Tiphaine.

Il raffermir son accent pour dire :

— J'étais venu vous dire au revoir... Je pars pour l'Espagne, et je ne m'y attendais pas... Mon père m'y envoie pour un litige... J'y resterai quelques mois...

Ainsi son abstention volontaire serait expliquée.

Anne ne pouvait montrer de dépit puisqu'elle parlait elle-même, mais elle regrettait profondément les visites qu'aurait pu faire Henri avant qu'elle délaissât Paris. Combien les journées allaient lui paraître plus longues encore sans cet espoir!...

Décidément, il n'éprouvait aucun penchant pour elle. Elle répondit un peu tristement

— C'est une vraie surprise. Alors je ne vous reverrai plus avant mon embarquement pour Londres?

Je crains que non.

— Quel domage!

Ces deux mots sonnaient pimpants comme une ironie et Anne les prononçait légèrement à dessein, parce qu'elle trouvait qu'Henri lui annonçait sans regret une absence aussi prolongée.

Au revoir et bon voyage, Henri.

Au revoir, Anne.

Ils se regardèrent en se serrant la main, et Anne, sans soupçonner la vérité, remarqua un air tout particulier à Henri. Puis la profondeur de son accent pour l'adieu la frappa.

« Il est tout de même un peu ému... », pensa-t-elle.

Elle arriva près de sa tante et dit :

— Je viens de rencontrer Henri Jolin. Il part pour l'Espagne. Cela ne lui sourit sans doute pas trop, parce qu'il ne paraissait pas ravi...

Si M^{me} Tiphaine avait eu peur durant quelques secondes, elle fut tout de suite soulagée en comprenant que leur jeune ami serait longtemps sans revenir et qu'il n'avait pas laissé entrevoir son secret.

Elle eut, toute la soirée, un sourire de satisfaction, et des chatteries sans nombre pour sa nièce. Elle lui proposa une jolie robe de soie et un collier de turquoises que la jeune fille admirait toujours parmi ses bijoux.

Anne ne comprenait rien à cette humeur charmante, à ces gâteries inhabituelles, dues au remords qui s'éveillait chez M^{me} Tiphaine.

Elle était loin d'établir un rapprochement entre cette attitude et le départ du jeune homme.

Elle accepta ces dons avec gratitude, trouvant sa tante généreuse et s'accusant de ne point l'aimer assez. Elle oubliait la tristesse ressentie en apprenant l'éloignement d'Henri, tellement ce nouveau problème l'absorbait. Peut-être avait-elle méconnu le caractère près duquel elle vivait depuis quinze ans.

Mais, les jours suivants, mille tracasseries submergèrent ces élans de bonté, et Anne aspira plus que jamais à un départ salutaire.

Enfin M^{me} de Rabes vint annoncer qu'elle avait trouvé, dans les environs immédiats de Londres, une famille aimable qui donnerait volontiers l'hospitalité à une jeune Française.

À sentir ce projet devenir une réalité, Anne éprouva comme un bouleversement. Ainsi, elle partirait, elle sortirait de ce cercle étroit dont elle ne franchissait pas la limite depuis tant d'années, sa tante détestant les déplacements.

M^{me} Tiphaine ressentit également une impression curieuse. N'eût été M^{me} de Rabes, elle aurait repris sa parole, trouvant cet événement absurde et hors de propos, car c'était un événement à son sens.

Elle se demandait comment elle avait pu y consentir, et elle regardait sa parente avec consternation :

— Vous êtes sûre de ces gens, ma chère ?

— J'ai les meilleurs renseignements... ce sont des amis de la famille où est ma fille.

— Vous comprenez... il faut être prudent avec une enfant, elle n'est jamais sortie sans moi... si ce n'est dans le quartier.

— Mais, bonne cousine, Anne n'est plus un bébé... elle saura fort bien s'arranger des circonstances... Puis l'Angleterre n'est pas au bout du monde, elle pourra rentrer si elle s'y déplaît.

— C'est évident, concéda M^{me} Tiphaine.

La pauvre femme se montrait bien hésitante, et elle ratifiait sa promesse avec peu d'entrain.

Elle eût voulu, d'un mot, se débarrasser de cette importunité!... Combien les mœurs modernes étaient dissolvantes!... elles détruisaient sa propre paix, cependant consolidée, croyait-elle, par des principes immuables. De son temps on cloîtrait les jeunes filles qui ne songeaient pas à s'émanciper. Cette Edith de Rabes devait être une exception...

Qu'allait-elle devenir seule en sa vieillesse?... On n'est pas impunément gâtée, choyée, dorlotée par une belle jeune fille. On devient égoïste et autoritaire.

La pauvre M^{me} Tiphaine se traita d'irréfléchie. Enfin, elle finit par s'accoutumer à cette séparation en se disant que le mal serait pire si Anne se mariait. Il ne s'agissait que d'une absence qui se réduirait à trois mois seulement, elle l'espérait.

Quand Anne fut bien certaine que son départ ne serait pas différé, une joie enfantine l'envahit.

Elle serait donc libre!... Ce serait en pays étranger, mais, malgré tout, c'était appréciable. Elle se sentait déjà une tout autre personne et, inconsciemment, elle gagna plus d'assurance.

Il lui semblait qu'elle naissait seulement au monde. Elle prenait plus de part aux conversations, écoutait avec plus d'intérêt, observant et emmagasinant. Elle se découvrait plus indulgente aussi et sa patience augmentait.

Une coquetterie plus raffinée lui survenait. Elle se préparait de jolies blouses et veillait attentivement à ce que sa nouvelle robe fût bien confectionnée. Elle rangeait déjà dans un tiroir tout ce qu'elle emporterait et fredonnait en procédant à cette sélection.

— Anne, vous chantez?

— N...on... ma tante...

— Je croyais vous entendre...

M^{me} Tiphaine avait l'horreur de ces fredonnements, et prétendait qu'ils indiquaient un esprit

vide. A quoi peut penser une femme qui chante ?
A rien...

Elle garant Anne de ce qu'elle appelait un travers et elle s'étonnait de la surprendre en train d'enfreindre cette loi de sa maison.

Ce déplacement tournait la tête de cette écervelée, sans contredit, et la vieille dame se considéra encore une fois comme la plus imprudente qui existât.

Elle crut de son devoir d'aborder la question :

— Anne... écoutez, ma toute belle...

— Voici, ma tante...

— Ne vous paraît-il pas plein de péril d'aller traverser la mer?... Pour ma part je n'y voudrais point songer...

— Cela ne m'effraie nullement...

— Je vous trouve bien téméraire... J'ai ouï dire que des vaisseaux sombraient...

— Cela peut arriver...

— Vous ne craignez rien ?

— Rien du tout...

— Vous me surprenez, je ne me doutais pas que j'abritais une semblable amazone...

— Mais, ma tante, balbutia Anne qui s'affolait en prévoyant une conclusion redoutée, bien d'autres personnes que moi traversent la Manche.

— Je n'en disconviens pas... mais cela me paraît extraordinaire qu'avec votre aspect calme... vous aimiez autant le risque.

Le ton sonnait légèrement pointu, et Anne ne répliqua pas. Elle jugeait inutile d'avouer à sa tante que ces dehors paisibles provenaient d'une constante maîtrise de soi.

La discussion s'arrêta pour ce jour-là, mais Anne aurait voulu voir les semaines couler plus rapidement. On était au début de mars et des giboulées neigeuses tombaient à tout moment. La jeune fille contemplait avec tristesse ces manifestations hivernales et elle appelait le soleil comme un présage de son envolée.

Jamais l'appartement ne lui avait paru plus

étouffant et jamais les manies de sa tante ne lui avaient coûté plus de patience.

La vieille dame, énervée, accumulait les chicanes, cuvenimait les discussions, sans se douter que son attitude excitait Anne à désirer un départ plus rapide.

La femme de chambre et la cuisinière qui se trouvaient à son service ne savaient plus que devenir devant cette humeur et elles se plaignaient à Anne :

— Nous comprenons que Mademoiselle veuille prendre un autre air !... le service de Madame n'est plus tenable...

Anne ne répondait pas, mais intérieurement elle formait des vœux pour qu'aucune catastrophe n'entravât ce plan si longuement caressé.

Elle se consacrait à l'anglais plus que jamais et sa tante ne passait plus aucune occasion pour affirmer que cet amour pour les langues était bien superflu.

« Elle n'en savait aucune et cela ne l'empêchait pas de vivre, mais la jeunesse actuelle obéissait à un snobisme ridicule qui plaçait les parents dans un état d'infériorité. Si elle avait eu des enfants, elle n'aurait jamais toléré de pareilles excentricités. »

Anne répondit un jour :

— Mais Henri Jolin vous a expliqué combien c'était utile... Vous appréciez cependant ce qu'il dit, ma tante. Nous sommes de plus en plus en contact avec les étrangers et il faut savoir converser avec eux... De votre temps on ne voyageait pas... et on pouvait se passer de connaître la langue de ses voisins, mais aujourd'hui... songez...

— Ta, ta, ta... ma toute belle... vos discours ne me convaincront pas. Henri Jolin, qui est un homme d'affaires, peut apprendre ce que bon lui semble... mais vous... destinée à vivre paisiblement dans cet appartement, sans y rencontrer d'Anglais... vous n'auriez nul besoin de vous encombrer l'esprit...

— C'est un plaisir pour moi.

— Il en est d'autres...

Anne s'ingéniait à éviter les escarmouches.

Les giboulées de mars prirent fin et le soleil d'avril se montra. La jeune fille commença à compter les matins qui la séparaient de son départ, fixé au 28 avril. Elle faisait route avec une famille amie de M^{me} de Rabes.

Elle prépara sa malle. Avec un plaisir sans mélange, elle y plaça ses premiers objets... Jamais elle n'avait voyagé et elle hésitait à croire qu'un pareil changement entraînait dans sa vie.

Le bruit de son départ se répandait et suscitait quelque étonnement, mais on l'en félicitait.

Ses amies lui disaient :

— Nous sommes contentes pour toi, tu ne vivais pas... il y a longtemps que tu aurais dû t'en aller... Pourquoi n'y as-tu pas pensé plus tôt?...

Anne se sentit plus proche de ces jeunes femmes et une gaieté lui revint. On la retrouvait comme elle était quelques années auparavant.

Une amie à qui elle alla dire adieu murmura :

— C'est dommage que tu ne sois pas mariée... je pensais qu'Henri Jolin t'aimait...

Anne rougit et secoua la tête.

— Non... il est parti, voici quelques mois, pour une ville d'Espagne...

— C'est ce qu'on m'a dit... il se donne beaucoup de mal pour ses affaires... mais tu aurais abandonné le certain pour l'incertain en l'épousant... Tu es sûre de ta fortune, tandis qu'avec lui, tu risquais de n'en plus avoir...

Anne était mal à l'aise. Elle se désolait qu'on la crût vénale et elle ne savait comment se défendre. Puisque Henri la dédaignait, elle ne pouvait cependant avouer qu'elle l'aurait épousé volontiers.

Elle répliqua :

— Pour le moment, je suis en route pour l'Angleterre, et cela m'enchant. Ensuite... nous verrons...

Quand elle fut seule dans sa chambre, le soir, elle trouva soudain inutile ce déplacement et ne lui vit plus aucun des attraits qu'elle lui avait attribués.

Dans trois mois, ou dans six au plus, elle reviendrait pour reprendre le même trantran plein de monotonie, près d'une tante qui serait devenue d'autant plus exigeante qu'elle aurait accordé, selon elle, une faveur énorme.

Cependant cet abattement fut vite passé et le lendemain Anne fut de nouveau ravie de changer de place. Les jours fuyaient rapidement dans les derniers préparatifs, et il arriva que ce fut enfin la veille du départ. Elle allait dormir pour la dernière fois, de longtemps, dans ce lit qu'elle n'avait jamais quitté depuis quinze ans. Une sorte d'attendrissement monta de son cœur en contemplant tous les objets familiers qui garnissaient sa chambre.

Demain, la mer serait entre elle et tout ce passé. Elle reposa mal et se leva de bonne heure.

Sa tante, à sa grande surprise, vint la trouver dans le petit salon qui lui était affecté :

— Alors, Anne... vous êtes bien décidée à me laisser seule ?

— Mais... ma tante... n'est-ce pas convenu depuis de longs mois ?

— Je pensais qu'à la dernière minute, votre cœur, votre reconnaissance, dirai-je même... vous conseilleraient un bon mouvement... Vous m'abandonnez... moi, qui vous ai recueillie comme une fille aimée... Vous allez courir les aventures d'un voyage... alors qu'une femme comme il faut doit rester chez elle...

Anne regardait M^{me} Tiphaine avec effarement. Elle l'accusa d'un égoïsme outrancier et elle répondit :

— Ma tante... je n'oublie rien de vos bontés. Vous m'avez gardée près de vous, mais je vous ai égayée. Vous me permettez ce séjour en Angleterre... ne le gâtez pas par les remords que vous voudriez soulever en moi...

— Je vous trouve très osée de me dire ainsi ce que vous pensez !

— Vous m'y forcez par votre attitude... J'ai toujours été pour vous la plus dévouée des filles et je ne crois pas vous avoir jamais demandé le moindre des plaisirs... Je vis un peu isolée depuis que mes amies sont mariées et ce voyage me semblait un dérivatif aussi utile qu'agréable... J'y vais avec votre assentiment, mais je me rends compte que, si vous m'aviez donné un congé tous les ans, vous ne souffririez pas aujourd'hui de cette absence. Henri Jolin a été mal inspiré en soulevant ce projet auquel j'étais loin de songer.

A ce nom, M^{me} Tiphaine se radoucit. Il lui sembla qu'elle avait quelques reproches à se faire vis-à-vis d'Anne. L'empêcher de partir quand elle lui cachait une demande en mariage lui parut excessif, et elle se tut.

Au bout de quelques instants, ayant repris sa présence d'esprit, elle dit :

— Ne prenez mes paroles que comme l'expression du regret que j'ai de vous voir quitter mes côtés...

Anne comprenait fort bien ces sentiments, et elle eut une émotion en songeant à la solitude relative de sa tante. Mais elle se rassura en se disant que, presque chaque soir, montait une amie, habitant l'étage inférieur. Puis les deux domestiques étaient de confiance.

Quand Anne lui eut dénombré les ressources qu'elle conserverait durant son absence, elle fut allégée et réfléchit que ses jours seraient encore fertiles en distractions.

Elle donna donc le baiser de paix et d'adieu et souhaita à sa nièce un bon séjour.

Anne, à cet instant, fut effleurée par une peine, née des habitudes, près de cette vieille tante, qui, sans être des plus aimables, l'avait cependant prise à son foyer en lui destinant sa belle fortune.

Mais Anne reloua cette faiblesse en pensant qu'il eût été préférable de distraire à son inten-

tion, tout de suite, une partie de ces gros revenus au lieu de les accumuler. Ainsi les prétendants ne se seraient pas enluis, et peut-être qu'Henri Jolin l'eût distinguée de préférence à d'autres.

Malgré toutes les circonstances qu'elle chercha pour rendre généreuse la conduite générale de sa tante à son égard, elle ne pouvait nier qu'elle s'entachait d'un exclusivisme suspect.

Anne s'en alla. Elle était légère et souriante. Le soleil d'avril luisait, et elle se dirigeait vers le beau hasard de l'inconnu, tout heureuse de se sentir libre, toute fière de pouvoir faire acte d'autorité

III

La famille dans laquelle Anne s'installa, dans les environs de Londres, se composait des parents et de quatre enfants : trois jeunes filles de seize, dix-huit et vingt ans, et un baby de deux ans, blond et rose comme un chérubin.

Le père était un industriel qui partait pour la Cité dès le matin et n'en revenait que le soir, et la mère s'occupait de son dernier-né et s'amusait de la gaité de ses filles.

Les trois jeunes misses accueillirent Anne avec des effusions gracieuses et chantantes où la jeune Française chercha en vain le *cant* britannique. Elle était confuse de tant d'affectueux enthousiasme. Les misses Heart s'empressaient autour d'elle avec quatre mots français mêlés à de longues phrases anglaises ponctuées de rires.

Elles étaient jolies au possible, blondes avec des joues blanches et roses et de candides yeux bleus. Minces, élancées sans être maigres, habillées de

clair, elles détruisaient d'un seul coup la légende de l'Anglaise sèche et disgracieuse.

Anne se trouvait complètement submergée par tant de bruit et de gaieté et ne pouvait encore reconnaître entre elles Betsy, Daisy et Jane au bout d'une heure, tellement elles se ressemblaient, et passaient à tour de rôle devant ses yeux comme des figures de cinéma.

Le lendemain, elle se réveilla toute surprise de se trouver dans un cottage anglais, frais et vert. Elle bondit vers son vocabulaire et repassa vite quelques locutions usuelles, n'ayant rien compris, ou à peu près, de ce qu'on avait dit la veille.

Enfin, elle acheva sa toilette, entendant déjà, dans le jardin, le rire franc et joyeux de ses hôtes. Elle s'y rendit et les mêmes exclamations qu'à son arrivée retentirent. Elle saisit quelques mots et même quelques phrases et elle essaya de répondre en anglais. Son succès fut considérable. Les jeunes misses rirent à gorge déployée et le baby Gerald, qui se roulait sur le gazon, mêla son gazonillis à l'hilarité de ses sœurs.

Anne prit le parti de partager cette gaieté et on l'entoura, on l'embrassa et on lui donna une leçon de prononciation correcte. Elle eut vite fait d'attraper le tour qu'il fallait et, le soir, elle prononçait quelques lambeaux de conversation dont on ne se moquait plus.

Quelques jours passèrent de façon charmante. Anne s'émerveillait de l'hospitalité si correcte de Betsy, Daisy et Jane qui ne travaillaient jamais devant elle.

Maintenant, elle savait les distinguer. Betsy, l'aînée, était plus blonde et ses yeux plus foncés. Daisy, la seconde, ne possédait pas les reflets dorés de son aînée et ses yeux brillaient de la couleur du ciel. Quant à Jane, son visage était plus rond, ses cheveux plus flous et ses yeux passaient du violet au gris selon l'heure.

Anne les trouvait modestes, simples et char-

mantes. Elles s'amusaient tout au long du jour avec le baby. Assises dans l'herbe, elles le coiffaient, l'embrassaient, l'enrubannaient. Il se laissait faire et ne les quittait que pour se jeter dans les bras de sa maman ou de sa nurse.

Anne n'osait pas prendre son ouvrage en voyant ces dames toujours inoccupées. Elle voulait leur rendre la grande politesse qui les animait. Mais, au bout de six jours, elle jugea suffisant le laps de temps accordé à la courtoisie et elle prit un travail de broderie pour les rejoindre au jardin.

Elles s'exclamèrent sur l'habileté d'Anne et furent confondues d'apprendre que cela se dénommait « broderie anglaise ». Cependant elles ne tinrent aucun compte de l'invitation tacite qui leur était faite d'imiter leur diligente pensionnaire.

Elles la regardaient, amusées. Anne ne put se tenir de leur dire :

— Prenez aussi votre ouvrage.

Elles rirent toutes trois avec une grâce charmante puis s'écrièrent :

— Nous n'en avons pas !

— Comment ?

Elles se livraient aux sports et passaient leur temps au tennis ou en promenades, mais ne possédaient nul loisir pour ces calmes travaux de luxe. Elles achetaient tout confectionné.

Anne les contemplait, un peu interdite, mais se dit avec philosophie que chaque pays a ses coutumes. Elle ne parla plus de travail, se contentant de continuer paisiblement le sien.

Petit à petit, les trois misses retournèrent à leurs distractions variées. Elles parlaient pour de longues heures et revenaient toujours rieuses et pleines d'entrain. Elles se racontaient une foule de choses quand elles rentraient, en riant plus que jamais, et Anne comprit qu'elles se rencontraient rarement aux mêmes endroits. Elle en fut assez surprise, n'étant pas accoutumée à l'indépendance, et elle se disait que, si elle avait eu une sœur, elle aurait eu du mal à s'en séparer.

Cependant la jeune Française recommença à trouver qu'elle était un peu seule. Les misses lui avaient demandé si elle jouait au tennis, et, sur sa réponse négative, n'avaient plus insisté. Elles se souciaient peu de former une partenaire qui n'acquerrait plus, à son âge, la souplesse désirée.

Anne restait sur le gazon avec le baby qui promettait d'être aussi rieur que ses sœurs, mais qui constituait, malgré tout, une bien insuffisante diversion.

M^{me} Heart vaquait à des menues besognes ménagères en compagnie de sa servante. Elle venait de temps à autre dire un mot à Anne, sans jamais parler de ses filles. Quand celles-ci revenaient au cottage, elle ne leur demandait aucun compte de leurs actes, et Anne, habituée à une tutelle si sévère, ne savait que penser de cette indépendance, et elle regrettait plus que jamais son morne passé.

Elle se réjouissait de raconter ces choses à sa tante afin de l'ahurir. Elle imaginait déjà les théories que M^{me} Tiphaine émettrait à ce sujet.

Le dimanche, on alla passer la journée chez des voisins et le temps glissa gaiement.

La semaine qui suivit ressembla à la précédente, mais le jour dominical le spectacle changea.

M. et M^{me} Heart en toilette occupèrent leur parler. Les jeunes filles, fraîchement pomponnées, se blottirent dans des fauteuils, toujours rieuses.

Deux dames survinrent et lièrent conversation avec les parents; les jeunes misses y prirent part de loin.

Un jeune homme arriva. C'était un Anglais blond, coloré, grand et bien musclé. Il salua M. et M^{me} Heart, qui échangèrent quelques mots avec lui, après l'avoir présenté à Anne, et il alla s'asseoir près de Betsy.

Dès lors ce couple eut un entretien animé, et Anne, un peu choquée, remarqua les yeux de Betsy tantôt tendres, tantôt sérieux.

Un second jeune homme entra. Il ressemblait au premier, mais en brun. Sa sœur l'accompagnait et

c'était une amie de Daisy. Ils eurent les mêmes rites que le précédent pour les parents et les deux visiteuses, et le nouveau venu s'assit près de Jane alors que sa sœur alla vers Daisy et Anne.

Cette dernière souriait, amusée, et regardait la jeune Jane aux yeux ingénus. Elle ne parlait pas, son partenaire non plus. Ils semblaient s'ignorer, mais cependant le désir de se voir était évident.

Après avoir causé quelques instants avec Daisy, la jeune fille, son amie, s'en alla. Anne se proposait de demander le nom des fiancés, les ayant mal entendus lors des présentations, quand un troisième jeune homme survint pour enlever Daisy à Anne. Celle-ci eut la ressource de causer avec M. et M^{me} Heart qui s'entretenaient gravement avec leurs visites.

Elle saisissait de temps à autre des bribes de la conversation que tenaient les jeunes couples. Des jeux divers occupaient leur esprit.

Anne assistait à cette scène avec un étonnement où se mêlait aussi un regret qu'elle cherchait à dissimuler. Elle avait fui en France toutes ses amies nouvellement mariées et elle retrouvait, ici, des fiançailles plus tentantes encore. Ces jeunes gens charmants, ces jeunes filles gracieuses représentaient la tendresse dans ce qu'elle avait de beau et de pur, et Anne se trouvait honteuse de soi-même.

Ici, la dot n'existait pas, mais la liberté était plus grande et Anne convenait que la jeunesse française avait raison de commencer à vouloir s'affranchir de tous les vieux préjugés.

D'ailleurs les exigences de la vie actuelle appelaient un remaniement. Les Françaises, bientôt, n'auraient plus de dot non plus, les parents ayant besoin de garder leur avoir pour leurs vieux jours, et il fallait bien que la jeunesse masculine le comprît.

Les temps étaient finis où la jeune fille, elle, pouvait rester invisible dans le giron de sa

famille, attendant l'époux attiré par ses rentes.

Maintenant, elle devait se montrer pour conquérir et pour se faire valoir avec ses seules qualités aux yeux de celui à qui elle pouvait plaire.

Alors qu'Anne remuait ces pensées dans son cerveau, les jeunes misses et leurs compagnons étauchaient des projets de promenades ou de rendez-vous à des tennis. Anne sut ainsi pourquoi elle n'était pas désirée dans ces réunions.

Mais ce qui lui paraissait bizarre était l'indifférence des parents. Était-elle simulée ou naturelle ? elle ne pouvait le deviner.

M. et M^{me} Heart agissaient comme s'ils étaient seuls, ne prenant nullement part aux entretiens de leurs filles et futurs gendres. Ils les laissaient libres, se contentant de répondre quand on appelait leur attention sur quelque question où l'on désirait un arbitre expérimenté. La réponse était courte. Le père et la mère, interpellés, ne profitaient pas de l'occasion pour s'imposer.

Ils sortirent pour reconduire leurs visiteuses, sans que leur absence fût même remarquée. La conversation resta la même et les attitudes ne varièrent pas.

Mais Anne fut en peine de son personnage. En toute sincérité elle se trouvait encore plus ridicule qu'à Paris. Une peine amère déferla en elle.

Avoir trente ans et n'avoir pas aimé lui paraissait le comble de la plus grande des misères.

Elle se sentait une paria parmi le monde et elle ne savait quelle contenance tenir et se maudissait de n'avoir pas la vocation du célibat. Tout le mal venait de là, évidemment, et sa tante, en essayant de lui en insuffler le goût, l'en avait détournée totalement.

En ce dimanche, où elle ne voulait rien taire, selon la loi anglicane, elle se trouvait isolée et inutile. Une désespérance tourmenta son cœur et le tableau suggestif d'un foyer se présenta devant son imagination. Un mari attentionné, des enfants sains, des relations pour lesquelles elle

serait un attrait, un salon chaud et confortable. Le mirage de ces biens amena en elle des regrets tellement vifs et cuisants qu'elle faillit fondre en larmes devant les jeunes couples rieurs.

Une rancune monta en elle vers M^{me} Tiphaine qui l'avait en quelque sorte séquestrée, lui permettant des visites d'amies avec parcimonie. Les mariages où elle était allée avaient été de brefs rêves sans lendemain, tellement la craintive dame avait cru bon de laisser le minimum de présence à sa nièce, en face des jeunes gens.

Malheureusement toutes ces précautions se retournaient contre l'auteur, et Anne, près de qui elle avait stigmatisé l'amour sans en prononcer le nom, se trouvait très malheureuse d'en être sevrée. Son orgueil était atteint autant que son cœur.

Elle entendit le bruit d'un baiser. Elle se détourna. Ce n'était que John qui venait d'embrasser gravement la main de Betsy. Personne n'eut l'air effaré devant cette manifestation d'un soupirant épris; seule, Anne éprouvait une sorte de confusion où se mêlaient des sentiments complexes de désarroi, de solitude, et d'envie.

Elle voulut sortir du parloir afin d'aller au jardin où elle entendait Gérard avec sa nurse, mais les jeunes misses protestèrent et lui demandèrent pourquoi elle se retirait.

Elles s'aperçurent alors seulement que leurs parents n'étaient plus là, et comprirent qu'Anne, livrée à soi-même, devait s'ennuyer. Elles la forcèrent à s'asseoir près d'eux, et elle y consentit, craignant d'être impolie en repoussant des avances aussi gracieusement formulées.

Elle prit part avec assez d'activité à la conversation quand elle recommença, mais, au bout de quelques instants, les jeunes gens retombèrent dans des sujets communs à leurs jeux et à leurs rencontres précédentes, et, malgré tout son bon vouloir, Anne dut rester silencieuse sans qu'on le remarquât.

Elle put s'esquiver pour se sauver dans sa chambre. Une mélancolie affreuse s'empara d'elle, et le souvenir du conte anglais lui revint. Elle comprit mieux que jamais les luttes de la pauvre institutrice, qui, n'ayant jamais eu de roman, avait voulu s'en créer un.

Elle envia les jours de bonheur qui étaient nés rien que du fait de son imagination. Avec un peu d'audace elle avait eu un voyage, des compliments, des félicitations, de l'autorité et du respect. Pauvre et inconnue, elle avait conquis, avec son titre subit de dame, une considération de bon aloi.

Ce titre prestigieux de « Madame » voletait dans l'âme torturée d'Anne. Trois mots sur un papier : « Je suis mariée », et elle devenait sacrée pour chacun. On lui soupçonnait alors des qualités merveilleuses, un don de plaire, un pouvoir fascinant, un charme vainqueur, un attrait sans nom... On exagérait ses vertus, on célébrait sa beauté. Une nuée de prétendants qui n'osaient pas s'avancer se précipitaient et témoignaient leurs regrets de n'avoir pas osé solliciter sa main.

Anne se grisait de ces chimères... Il lui semblait si facile d'être quelqu'un, avec ces trois mots, qu'elle se demanda si elle ne les écrivait pas sur l'heure...

Un scrupule de franchise l'arrêta.

Qu'allait-elle faire là et à quoi cela l'avancerait-il ? Serait-elle plus heureuse d'avoir eu ce semblant de roman ?

La raison lui répondait non, mais sa fantaisie si longtemps comprimée lui murmura : ce sera si divertissant de voir les étonnements, de deviner les commentaires des amies mariées et de les convaincre que tu n'étais pas une personne cupide... En employant ce subterfuge... tu t'affranchis de cette réputation détestable qui naissait de la clause de ta tante... C'est une manière détournée d'affirmer que le mariage t'agréa... Plus tard, il te sera facile de démontrer que ce n'était qu'un jeu... Sois audacieuse...

Anne ne résista plus. En songeant plus profondément qu'on la condamnait au nom de l'avarice, sa résolution se précipita.

Elle s'assit résolument devant sa table à écrire et traça quatre lignes à une de ses anciennes compagnes :

« Je suis fiancée et bien heureuse... mais garde-moi encore le secret. » Elle y ajouta les salutations d'usage et signa.

Son enveloppe cachetée, elle s'habilla pour sortir, afin de mettre cette lettre à la poste. Elle entraîna si bien dans ce rôle nouveau que ses gestes semblaient la suite calme de circonstances normales.

Ce fut sans tremblement que ses doigts lâchèrent l'enveloppe qui tomba dans la boîte. Elle eut cependant un petit choc quand elle entendit le frottement du papier contre les parois.

Dans le trajet du retour, il lui vint qu'on serait peut-être surpris de fiançailles survenues si tôt après son départ, mais elle pensa qu'elle pourrait raconter que son fiancé était un Anglais rencontré à Paris chez des amis. Elle rit intérieurement de ce génie du mensonge qui lui arrivait, mais elle fut sans remords.

Quand elle entra au cottage, les trois jeunes misses étaient seules. Elle fut accueillie avec gaieté et chacune s'empressa autour d'elle.

Elle dit avec un faux air de reproche :

— Pourquoi m'avez-vous caché vos fiançailles, chères petites ?

— Nos fiançailles ?

— Eh ! oui... ces trois beaux jeunes gens ne sont-ils pas vos fiancés ?

Les trois jeunes misses eurent un rire si spontané, jailli avec un ensemble si parfait qu'on aurait juré qu'une seule bouche le lançait.

— Chère Anne, s'écria Betsy..., ce ne sont pas encore des fiancés !

— Ce ne sont que des essais, clama Daisy.

— Des essais ? répéta Anne suffoquée.

— Eh! oui... pour savoir si ce seront de bons fiancés.

— Ce ne sont que des flirts..., intervint Jane.

— Pour ma part, je ne crois pas que John puisse me convenir..., reprit Betsy.

— Comment... mais vous aviez l'air ravie... il vous baisait la main... et je ne jurerais pas qu'il ne vous ait embrassé la joue...

Les trois jeunes misses éclatèrent de nouveau d'un rire si frais que la pauvre ne put douter qu'on la trouvait par trop candide.

— Cela n'a aucune importance, répartit Betsy quand elle fut un peu calmée... John a bien fait de ne l'embrasser puisque c'est le seul baiser qu'il aura jamais de moi... Vous savez, c'est un très vicil ami... Papa a été au collège avec son père.

Anne était au comble de la stupéfaction. Ses principes de Française ayant vécu près d'une tante rigide se trouvaient bouleversés.

— Mais si ces jeunes gens vous aiment? posait-elle comme suprême argument.

— Tous les jeunes gens aiment les jeunes filles, murmura Jane d'un ton sentencieux.

Anne admira cette sagacité précoce.

La jeune fille poursuivit :

— Je ne crois pas que je puisse me fiancer sérieusement avec Jack... il est bruyant et quelquefois de mauvaise humeur... Depuis que je le connais, il n'a pas changé de caractère...

— Et moi, prononça Daisy, je suis très embarrassée... Edward me plaît, mais William est plus sportif.

La jeune Française continuait à être abasourdie par ces confidences.

Elle voulut parler avec bon sens :

— Vous risquez de ne pas vous marier en étant aussi difficiles... vous manquez de prudence...

— Non... non..., ripostèrent à l'unanimité les rieuses, nous nous dépêcherons pendant qu'il en est temps.

Cette phrase sonna douloureusement à l'amour-propre d'Anne et elle pensa à sa lettre qui parlait pour la France. Il était grand temps, pour elle surtout, qu'elle annonçât des fiançailles. Une humiliation l'envahissait en constatant avec quelle belle assurance tranquille les jeunes misses envisageaient la certitude du mariage qui leur agréerait.

Les jours suivants, Betsy, Daisy et Jane continuèrent à rire, à sortir, à rêver dans le jardin du cottage.

Elles emmenèrent Anne, mais celle-ci eut vite assez de ces séances de tennis ou de ces promenades où elle servait de chaperon.

Elle se sentait tout aussi isolée qu'en France, et peut-être davantage parce qu'elle était étrangère.

Sa pensée se reportait vers l'amie à qui elle avait envoyé la nouvelle de ses fausses fiançailles, et elle aimait à s'imaginer sa surprise. Elle attendait sa réponse avec autant d'impatience que de curiosité.

Enfin, elle arriva. Ce fut avec des doigts fébriles qu'Anne déchira l'enveloppe, et dès la première phrase, elle sourit.

Son amie la félicitait et lui avouait maintenant qu'elle était désolée pour elle de la voir ainsi traîner des jours chez sa tante, que sa vie n'était pas normale et qu'elle a eu raison de dédaigner l'argent pour être libre et heureuse.

A la fin de sa lettre, elle la pressait de lui parler de son fiancé.

Anne relisait ces lignes. Elle y devinait clairement qu'elle avait été de la part de ses amies un sujet de commisération et cette sensation la débarrassa des scrupules qu'elle gardait encore de son acte.

Elle estimait que la responsable, voire la coupable, était M^{me} Tiphaine qui lui avait infligé cette situation extravagante par une sévérité de principes trop absolue, augmentée d'un égoïsme que

couronnait la bizarrerie de la clause testamentaire.

Elle entreprit de satisfaire aux questions que son amie lui posait.

Son esprit avait un aliment dans les réflexions que nécessitait cette réponse.

Elle écrivit enfin que son fiancé était un industriel anglais et qu'elle l'avait connu à Paris. Mais comme il savait fort peu de français, elle était venue en Angleterre pour se perfectionner dans la langue de son futur mari. Il habitait Manchester, mais, pour le moment, il voyageait.

Tout ce que son cœur affamé de tendresse lui suggérait, elle l'écrivit, dépeignant le caractère affectueux mais réservé de cet homme charmant qui la prenait sans fortune et qui lui promettait de la combler de dons.

Elle se jurait, de son côté, d'être pour lui une compagne fidèle et douce, tendre et soumise. Elle exposait la vie future de son ménage et elle trahissait des talents d'organisation qu'elle ne se soupçonnait pas.

Les enfants n'étaient pas oubliés. Elle en parla comme son cœur lui faisait envisager la maternité : une suite de dévouements et de renoncements sans que, pour cela, le bien-être de son mari en souffrît, sans rien lui enlever de sa part de tendresse, mais, au contraire, ajoutant à cet amour une ampleur infinie.

Anne s'exaltait à mesure que les mots s'alignaient, mais elle montrait son cœur, un cœur chaud et vibrant qui n'avait pu jusqu'alors s'épancher.

Évidemment, son rêve dépassait toute réalité, mais elle se faisait connaître idéalement, et détruisait de façon radicale la légende qui la sacrait insensible et cupide.

Elle gagnait déjà cette cause et cela l'allégeait. Elle clôtura sa lettre en recommandant encore à son amie de ne pas ébruiter ses fiançailles, sa tante n'étant pas au courant. Elle se réservait de

lui en faire part ultérieurement, à une date encore imprécise, mais qui serait proche.

Tranquillisée sur l'issue de sa supercherie, Anne laissa partir sa lettre après l'avoir relue. Elle approuvait tout ce qu'elle avait écrit, et elle n'eut qu'un simple regret : « Tout cela aurait pu être vrai si Henri Jolin m'avait aimée... »

Mais c'étaient des souhaits stériles.

Elle attendit avec plus de nervosité une réponse à ces lignes extraordinaires qui la classaient tout autre qu'on ne la croyait.

Pour tromper son impatience, elle accompagna davantage les jeunes misses à leur court de tennis et elle ne fut pas surprise de constater que John, Edward et Jack se laissaient distancer par William, Bertie et George.

Cela l'amusa. Les trois jeunes filles se montraient toujours rieuses et leurs flirts laissés pour compte ne semblaient pas prendre leur sort au tragique. Ils s'empressaient près d'autres jeunes filles et l'harmonie ne se trouva nullement dérangée.

Betsy, Daisy et Jane parurent soudain un peu plus sérieuses un soir, et elles annoncèrent à leurs père et mère qu'elles venaient de se fiancer pour la vie.

— *All right!* répondit M. Heart sans cesser de fumer sa pipe et sans demander le nom de ses gendres futurs.

M^{me} Heart murmura :

— Que Dieu vous bénisse, mes chères petites.

Elle non plus ne demanda pas de détails sur ses nouveaux enfants.

Le blond trio reprit sa gaieté et il ne fut plus question de cette grave solution.

Anne était certainement plus émue que toute la famille entière.

Elle dit aux jeunes filles :

— Que de besogne vous allez avoir !

— Pourquoi ? questionna Betsy en ouvrant comme ses sœurs de grands yeux candides.

— Mais vos trousseaux à préparer... vos appar-

tements à chercher... trois mariages... c'est un événement... et un bouleversement dans une maison...

Les trois jeunes misses continuaient à écarquiller leurs yeux ingénus, comme si, soudain, elles ne comprenaient plus l'anglais d'Anne.

Enfin Betsy reprit la parole :

— Il n'y a pas tant de choses à préparer... puis nos mariages ne sont pas proches... George... mon fiancé, n'aura une situation que dans trois ans... nous avons donc le temps... Et la cérémonie ne sera pas longue... Je me rendrai avec George chez un clergymen et il nous bénira dans notre église si nous le désirons et à une heure qui nous agréera. Personne n'en saura rien. Nous aurons les témoins que nous rencontrerons. Nous préviendrons papa et maman parce que ce sont de bons parents... tout à fait aimables... puis nous déciderons où nous irons... Peut-être dans un nid à nous... ou à l'hôtel... cela dépendra.

Anne, à son tour, ouvrait des yeux énormes, ne pouvant croire à la simplicité de cette cérémonie. Cependant, elle ne la trouvait pas répréhensible. Pourquoi apporter tant d'ostentation pour un mariage? Pourquoi agir avec un déploiement inutile de publicité alors que deux cœurs seuls sont en cause?

Daisy, à son tour, entra dans la conversation pour déclarer :

— William m'a dit que nous ne pourrions pas nous marier avant dix-huit mois... Il n'est pas pressé du tout parce que ses affaires ne sont pas bien lancées... Je préfère attendre tout le temps qu'il faudra... je suis fort bien chez mes parents... je tiendrai compagnie à Betsy... et peut-être à Jane... Quand votre union aura-t-elle lieu, *darling*?

Jane, interpellée, murmura en soupirant :

— Dans dix ans...

— *Good Heavens!* s'exclamèrent les deux aînées dans un rire inextinguible... vous aurez de vieilles dents, mes chéris!

La pauvre Jane baissait son front empourpré de confusion.

— J'espère que vous changerez de fiancé..., prononça Betsy sévèrement... Ce Bertie se moque de vous...

— Mais non..., protesta Jane..., son père lui cédera une maison dès qu'il le pourra... et ce sera dans une dizaine d'années.

— Betsy a raison..., appuya Daisy, c'est une plaisanterie lugubre... vous avez le devoir de vous arranger autrement... vous ne pouvez encombrer le cottage pendant dix ans encore... quand papa et maman ont le baby à élever... et à nous recevoir avec nos propres babies d'ici quelque temps... Vous seriez beaucoup plus sérieuse en vous engageant avec Jack... Il est bruyant... mais pendant qu'il sera dans la Cité, vous ne l'entendrez pas.

Cet argument parut péremptoire à Jane qui se rasséréna en disant :

— Je m'expliquerai encore avec Bertie et je jugerai de ce qu'il faudra aviser.

— Si vous aviez huit ans, vous pourriez attendre, mais songez que vous en avez le double, *darling*, et que vous seriez vieille...

Ce qualificatif tomba lourdement sur les trente ans d'Anne. Elle écoutait, médusée, cet entretien étrange et ne savait pas si elle devait admirer le bon sens pratique de ces jeunes Anglaises.

Il s'alliait si peu avec leurs rites et leurs regards candides qu'elle restait toute décontenancée.

Elle s'avouait cependant avec sincérité que ces enfants savaient mener leur barque et qu'elles y employaient de l'énergie. Les parents semblaient ne pas avoir voix au chapitre et se tenaient dans l'ombre comme s'ils se dégageaient de toute responsabilité.

Était-ce bon, était-ce mauvais ?

Assurément, ils se disaient que ce n'était pas eux qui se mariaient. Pouvaient-ils juger des penchants, des tendances, des aptitudes dans des jeunes hommes qui ne se révélaient pas devant

eux, mais qui trahissaient leur personnalité au long des promenades, des jeux, des danses et de tous ces sports en commun d'où naissait la camaraderie, d'où se formaient les groupements selon les caractères et les milieux ?

Ils savaient par expérience que l'on pénètre rarement ses enfants et que les goûts que l'on peut avoir ne sont pas imposables. L'amour a des préférences instinctives qui sont basées sur une foule de nuances inhérentes au caractère.

Deux jours après cette conversation, émouvante au moins pour Anne, Jane rentra radieuse et annonça à ses sœurs :

— Je me suis arrangée avec Bertie... Il trouve comme moi qu'attendre dix ans est une folie... Je me suis tournée vers Jack... mais il venait de se fiancer avec Mabel.

— Pauvre Jane !

— Attendez... J'ai flirté un jour durant avec Charlie, votre ancien favori, Daisy.

— Oui... mais il ne fume pas... et je ne puis supporter cela chez un homme.

— C'est ce qui me plaît justement... Il était libre et je l'ai trouvé fort bien... De son côté... il m'a trouvée embellie... et... nous nous sommes fiancés.

— Hurrah !

— Oui... hurrah ! parce qu'il est devenu riche... Il m'a promenée hier dans son auto... et elle est fort confortable... vous verrez...

— C'est très bien... Vous vous marierez quand ?

— Très vite... il est vieux... et il dit qu'il faut se presser...

— Vous êtes jeune, vous, Jane, remarqua Daisy.

— Oui... mais attendre est inutile dans notre cas, affirma Jane.

— Vous avez raison, intervint Betsy, vous serez peut-être grand'mère avant nous... mais cela n'a aucune importance.

— Nous avons pensé que nous pourrions aller

devant le clergyman dans un mois. Je présenterai Charlie à papa et à maman dimanche.

— Cela va on ne peut mieux... vous êtes fort sensée, Jane... votre vieux mari aura une femme habile.

— Oh! vieux... il a vingt-sept ans seulement.

— Ce n'est pas un patriarche évidemment... mais cela fait une différence avec votre propre venue au monde.

Anne écoutait ces choses sans sourciller. Bien qu'elle s'habituaît à des mœurs ignorées, elle demeurerait encore une fois confondue de la rapidité avec laquelle s'étaient nouées, dénouées et renouées des fiançailles. Elle persistait à voir, dans ces promesses échangées si facilement, l'influence de l'indépendance.

Les jeunes gens, pour la plupart sans fortune puisqu'ils étaient des cadets de famille, avaient leur situation à créer et ils ne s'embarrassaient pas de question de dot. Ils ne comptaient que sur leur intelligence et leur activité, sachant que l'aïssance ne viendrait que d'eux-mêmes. Donc accroissement de l'énergie, nulle crainte de se charger d'une femme. Des volontés tendues vers la lutte à entreprendre. Comme douceur, le repos dans le manoir paternel que gardait l'aîné avec tout son confort, si les parents n'existaient plus.

Anne songeait à la maison familiale des enfants de France, souvent vendue par suite d'indivision, à la pénible nécessité d'aller chacun de son côté chercher un coin de campagne pour quelques semaines. Tandis qu'ici, quand il y avait bien paternel, l'aîné y attendait ses frères et sœurs pour les recevoir là où ils avaient vécu enfants.

Mais si l'aîné ne possédait ni cœur, ni intelligence, que devrait l'harmonie rêvée?

Ne valait-il pas mieux la loi française égalisant le partage?

Anne abandonna la question et écouta de nouveau les trois jeunes misses. Elles parlaient de leurs vacances futures et des fins de semaine

qu'elles iraient passer chez les aînés de leurs fiancés.

Anne essaya de suivre leur conversation, mais sa pensée, malgré soi, s'égarait vers Paris, vers sa tante, vers son amie qui commentait sa lettre, puis soudain une phrase la tirait de cet engourdissement, et elle se retrouvait en Angleterre en face de trois misses rieuses :

— Vous dormiez, chère Anne ?

— Non... je rêvais.

— Pourquoi ne vous êtes-vous pas mariée, Anne... racontez-le.

— Vous avez eu une peine de cœur... on a dû vous aimer... vous êtes si jolie.

Anne eut un tressaillement de joie.

— Dites-nous votre secret... Anne... ce sera si excitant.

Elle sourit, tellement le mot « excitant » convenait peu à la vie qu'elle avait menée. Elle n'osa pas décrire l'appartement assombri par les tentures où elle avait passé les plus belles années de sa jeunesse près d'une vieille parente d'humeur exclusive. Elle se refusa à avouer qu'elle ne pouvait sortir seule et qu'aucun jeune homme, jamais, ne l'avait accompagnée dans une promenade.

Ces tête-à-tête eussent scandalisé M^{me} Tiphaine et ses vieux amis. Aussi se trouvait-elle honteuse, à trente ans, de connaître moins bien les caractères et les penchants des hommes que ces jeunes filles dont l'aînée ne portait que vingt ans.

Comme elles riraient, les misses Heart, si elles savaient que ses doigts n'avaient été baisés que par d'aimables vieillards de soixante-quinze ans !

Non, elle ne pouvait pas dire pourquoi elle n'était pas mariée.

Oserait-elle avouer que sa vie se passait sottement dans l'attente du Prince Charmant, et que sa tante fermait toutes les portes pour l'empêcher d'entrer ? Et elle, craignant de briser les obstacles, se serait crue un oiseau perdu dans la tempête, s'il lui avait fallu abandonner le refuge offert par

M^{me} Tiphaine, et si elle avait osé dédaigner cet argent qui était la rançon de son esclavage.

Que comprendraient à ces choses, composées de mille nuances, des étrangères accoutumées à une telle indépendance, à la lutte qu'entreprenaient pour elles leurs compagnons futurs ?

Non, elle ne pouvait expliquer son triste cas. Elle savait maintenant que ses jeunes compatriotes prenaient de l'initiative et elle aurait eu l'air, devant elles, d'avoir été sequestrée.

Un orgueil national l'arrêta au seuil de confidences imprudentes. Elle voulait taire les mobiles au nom desquels agissait sa tante. On n'accuse pas, sur un sol étranger, celle qui vous a recueillie et nourrie, et on ne risque pas de faire une généralité d'un cas particulier.

Anne écarta ces pensées et, en riant, elle appela à soi tout l'humour qu'elle put et répondit :

— Voyons... ne faut-il pas aussi des célibataires dans les familles pour bercer et endormir les babies quand leurs jolies mamans vont en soirée ou au théâtre ?

IV

Anne reçut enfin la réponse si impatiemment désirée et son contenu lui démontra à quel point elle était en marge de la vie. Elle constata schématiquement sans vocation définie qui accusât une personnalité.

Elle s'imprégnait de ces lignes où elle constatait que son passé s'effaçait, qu'il ne comptait plus que comme un temps forcé, dans l'attente de l'instant qui développerait en elle les qualités d'épouse et de

mère, de femme d'intérieur et d'organisatrice du foyer.

On déplorait pour elle quelques années perdues, des années mortes, inutiles... Des compliments sincères jaillissaient de la plume de son amie, des félicitations joyeuses. On admirait son désintéressement d'avoir négligé le superbe héritage de M^{me} Tiphaine pour aller vers un bonheur qui remplirait ses jours.

Expansive, l'amie mariée vantait les belles heures à deux, dans une tendresse confiante. Tous les fardeaux se supportaient, toutes les peines paraissaient légères. Cœur à cœur, on suivait la route tracée, se moquant des épines.

Anne rêvait, à la suite de cette lecture.

Tout ce qu'elle avait imaginé vivait dans cette lettre. L'isolement, le vide s'effaçaient comme par magie dans l'union triomphante. Elle se figura aussi ce qu'on avait pu dire d'elle sur son égoïsme et son attachement à l'argent, quand on la voyait aux côtés de sa tante, jouissant d'un confort qu'elle payait de sa servilité.

Elle pensait aussi combien M^{me} Tiphaine avait dû passer sous les blâmes de ses relations qui la voyaient retenir une jeune fille dans son intérieur par une clause draconienne.

Anne était tellement désireuse que cette réalité fût vraie qu'elle finissait par s'illusionner et la croire arrivée, et, inconsciemment, elle pleura sur soi-même de l'existence qu'elle avait subie jusqu'alors.

Soudain, elle revint à la réalité et soupira.

Tout ce qu'elle soulevait là de gai et d'heureux n'était que des fantaisies de son imagination. Elle restait sans compagnon et sans tendresse et elle avait simplement fui l'entourage de sa tante pour un temps déterminé; elle y rentrerait avec la même révolte, sous la même servitude.

Son sort lui apparut odieux. Elle se jura de s'y soustraire en prenant un métier, dût-elle donner des leçons de français en Angleterre.

Elle entendit les rires des jeunes misses dans le jardin et une grande tristesse l'enserra. Elle s'irrita de se savoir moins expérimentée que ces enfants. Elle pensa que peut-être son amie exagérait ses dires et que l'on pouvait vivre sans raisons dominantes. Sa tante n'avait peut-être pas tort non plus. Pourquoi ne serait-on pas heureuse en menant une vie terne, exempte de troubles?... La paix du cœur est un bien aussi, et, dans tout mariage, il y a des dissensions au moins momentanées. On ne peut penser pareillement et être, en tous points, du même avis.

Mais Anne cherchait là des prétextes. Elle savait qu'elle n'appréciait pas la solitude du cœur.

Elle prit le parti d'écrire à une seconde amie. Celle-ci, plus pratique et peu enthousiaste, lui dirait peut-être qu'elle s'abusait en ne conservant pas, près de sa tante, la situation agréable qu'elle y possédait : l'indépendance et la richesse.

Anne laissait courir sa plume. Elle brodait sur le même thème, demandant aussi qu'on tint encore secrète cette confidence.

La réponse ne se fit pas attendre et elle fut plus ferme dans ses félicitations, plus convaincante dans ses conclusions.

Cette seconde jeune femme admettait le célibat dans certaines conditions d'intelligence seulement, c'est-à-dire quand le cerveau, dirigé vers un but, l'emportait sur le cœur et méprisait l'ennui, la peur et toutes les conséquences d'une vie solitaire.

Qu'une femme peintre, musicienne, conférencière ou écrivain vécût seule, rien de mieux.

Si sa fonction principale qui est d'être mère, se trouve transformée en une faculté créatrice, où l'art a son compte, l'existence devient un apostolat.

Mais cette correspondante stigmatisait l'oisiveté sans utilité qui ne se complait qu'au bien-être égoïste rapportant tout à soi.

Du moment qu'Anne ne faisait pas partie de

l'élément qui contribue à l'élite sociale, la meilleure des solutions, la plus conforme à ses goûts était sûrement le mariage.

On l'en félicitait sincèrement, ne regrettant qu'une chose, c'est que son futur mari ne fût pas un Français.

Anne, à la fin de cette lettre, resta plus sérieuse qu'après la première. Elle comprenait mieux maintenant que ses jours passés avaient fui dans une sorte de paresse, d'où aucun effort personnel ne la sortait. Son amie ne l'en blâmait pas, mais elle exposait des raisons qui pouvaient être prises comme de légers reproches.

Cependant Anne ne se sentait pas coupable. Aux côtés de sa tante il lui était impossible d'avoir un élan. Tout était réprimé et éteint sans retour par les théories austères et arriérées de ce foyer.

Qu'une femme se fût signalée dans un art était presque une tare pour M^{me} Tiphaine, parce que les arts, dans son esprit, ne s'alliaient qu'avec une liberté des mœurs à laquelle elle n'osait songer qu'avec une extrême horreur.

Non, il fallait rester petite fille sur son escabeau. Vaquer aux menus soins de la maison, sans bruit et sans envolée, abdiquer toute personnalité, commander les domestiques, s'essayer aux confitures et aux conserves, tricoter sans arrêt des vêtements chauds pour les pauvres et augmenter les œuvres p. . .

Tel était l'idéal suranné de M^{me} Tiphaine. Il avait de la valeur dans un intérieur à soi, mais il perdait tout intérêt quand on se trouvait en sous-ordre. Cette passivité ne s'accordait plus avec les circonstances modernes qui demandaient moins d'obscurité.

La jeune femme, amie d'Anne, élevée par une mère qui suivait le courant actuel, ne comprenait plus cette éducation à laquelle Anne avait été soumise. Elle comparait cette existence à celle d'un fossile, et elle ne ménageait pas sa façon de penser.

Elle trouvait insuffisant que les facultés de la jeune fille se contentassent de végéter, et comme elle n'était même pas indispensable à la santé de sa tante, sa voie était dans le mariage pour faire souche d'une belle et saine famille.

Anne réfléchissait de plus en plus. Elle s'avouait plus coupable qu'elle ne le pensait d'abord, de n'avoir pas eu plus d'initiative, plus d'énergie pour se créer une vie. On est plus ou moins l'artisan de sa destinée. Choisir un but, mais le choisir bien et s'y tenir, employer toute sa ténacité à y parvenir, tel aurait dû être son objectif.

Mais, comprimée, elle n'avait pas su développer sa volonté et son libre arbitre.

Elle ne regretta nullement d'avoir annoncé des fiançailles fictives. Elle apprenait à mieux se connaître, et elle saurait, lui semblait-il, profiter plus efficacement des éléments qu'elle avait à sa portée.

Elle ne s'embarrassait pas de son mariage, étant en Angleterre où les promesses se délient rapidement entre fiancés. Elle pourrait toujours dire à ses amies que ce projet s'était rompu. L'essentiel était qu'il ne parvint pas aux oreilles de sa tante, mais il y avait peu de chances pour qu'elle l'apprît, ses amies ne la fréquentant guère.

Cependant, bien qu'elle eût recommandé le secret, elle reçut d'autres lettres, émanant d'amies plus ou moins proches. Elles avaient deviné l'événement rien qu'à des réticences, à des allusions voilées, et elles ne purent se tenir d'en demander confirmation à Anne.

Elles étaient unanimes à la louer sur sa détermination et à présenter le mariage comme un abri où se massaient tous les bonheurs.

La pauvre exilée perdait son allégresse devant ces mirages offerts à son imagination.

Elle était seule pour supporter le poids de toute cette ruse et elle se disait qu'un fiancé lui eût été bien utile pour alléger la mélancolie qui l'étreignait quand elle lisait les descriptions que ses amies se plaisaient à lui donner.

Ce n'était que douces promenades et tendres aveux. Les attentions, les prévenances, les cadeaux complétaient le cortège.

Jamais Anne ne s'était sentie aussi seule. Le goût de la tendresse lui entraît dans l'âme et empoisonnait ses heures. Insidieusement, il se répandait dans son cœur, et elle regrettait davantage que ce rêve ne fût qu'une comédie.

On lui demandait mille détails sur son fiancé, sur ses projets et son installation. On désirait savoir si elle habiterait toujours l'Angleterre et comment elle organiserait son temps.

Elle restait perplexe devant la quantité de questions qu'on lui posait et se demandait comment elle parviendrait à les éliminer.

Dans un sens, cette correspondance la distraitait, parce que les jeunes Betsy, Daisy et Jane sortaient beaucoup. Anne essayait de se passer d'elles, ne voulant pas toujours être en tiers avec l'un des couples.

Jane gagnait en importance parce que son mariage était proche, et Anne, en pensant que cette enfant de seize ans allait tenir un rang, faisait un triste retour sur soi.

Elle s'enfermait dans sa chambre et répondait à ses amies. Elle y apportait un certain laconisme qui déconcertait les unes et froissait les autres.

Dans les moments où elle avait besoin de causer avec quelqu'un, elle se rapprochait de M^{me} Heart, et elle s'initiait aux rouages d'un foyer britannique.

Un matin, le facteur lui remit, parmi les autres lettres, une enveloppe où elle reconnut l'écriture de sa tante. Anne, sans savoir pourquoi, eut un tressaillement et elle appréhenda de la décaucheter.

M^{me} Tiphaine, cependant, lui écrivait régulièrement, mais cette missive était la première qu'elle recevait depuis qu'elle avait lancé de par le monde l'annonce de ses fiançailles.

Et si par hasard la vieille dame en avait été avisée ? Ce n'était guère possible, songea-t-elle

pour se rassurer... j'ai prié que l'on soit prudent... et personne n'aura voulu me causer cette peine. »

Cependant, ce fut en tremblant qu'elle déplia la lettre.

Les premières lignes qu'elle lut l'effarèrent. En termes cruels, M^{me} Tiphaine lui mandait qu'elle savait ses fiançailles.

La malheureuse Anne hésitait à poursuivre sa lecture; elle frissonnait de la tête aux pieds, cherchant le moyen de persuader sa tante que cette nouvelle n'était qu'une plaisanterie.

Elle s'estimait heureuse que cet événement n'eût pas provoqué un accident. Quel remords eût été le sien si une embolie avait terrassé sa parente...

Elle se promit de s'humilier, comprenant toute la peine qu'elle avait dû provoquer. Elle trouverait des mots de contrition et dévoilerait avec gaieté le jeu qu'elle avait imité. Pour rendre son récit vraisemblable, elle traduirait à haute voix le conte de l'institutrice anglaise de qui elle avait pris l'exemple.

Un peu remise, elle continua de lire. Mais, arrivée au bout de sa lettre, elle resta pétrifiée.

À la fin de quatre pages, blâmant sa conduite de façon exaspérée, la traitant d'ingrate et de femme éhontée, sa tante la déshéritait!...

Ainsi, sans autre forme de procès, Anne devenait pauvre.

Avoir subi tous les caprices et les travers d'une compagne acariâtre et autoritaire, avoir pâti de son égoïsme pour échouer devant cette conclusion!

Après un moment de prostration où Anne ne vit plus où elle était, n'entendit plus que les battements précipités de ses artères, elle se reprit.

Elle jugea que M^{me} Tiphaine exagérait ses foudres et elle songea à l'arrangement de son cas. Certainement l'exacte vérité s'imposait. Comment allait-elle procéder pour convaincre?

Avouerait-elle sa volonté de changer d'état?...

Affirmerait-elle bien haut son envie de vivre

dans une atmosphère aussi cafcutrée, aussi arriérée et aussi oisive ?

La pauvre Anne ne pouvait s'arrêter à une solution qui fût conforme à sa dignité et en même temps à son désir.

Cependant elle n'envisageait pas à fond la menace de ne plus être héritière. Cette sanction n'atteignait pas encore son cerveau. Ce qui retenait son attention, c'était d'avoir offensé sa tante. Elle comprenait fort bien cette colère et s'en voulait de l'avoir soulevée. Il fallait qu'elle réparât, mais les termes de cette confession lui apparaissaient pénibles.

Encore, si elle avait reconnu dans cette lettre quelques mots d'affection, elle se serait excusée avec son cœur, mais les phrases étaient mordantes de colère. Elle ne voulait pas tomber dans un abaissement moral qui eût dressé plus haut sa tante dans son orgueil.

Anne relut les pages. Elle le fit avec un soin extrême, pesant chaque parole. Cet examen attentif l'indigna. Abasourdie par la première lecture, elle fut affreusement choquée par la seconde.

Elle se sentait considérée comme une quantité absolument négligeable avec laquelle on ne daignait même pas discuter.

M^{me} Tiphaine ne souffrait aucune contradiction à ses principes ou à ses volontés : elle ordonnait. Anne fut révoltée. Son libre arbitre se dégageait. Loin de l'ambiance où elle s'aveulissait, elle devenait forte, et, aujourd'hui, tenir tête ou se heurter à une opposition ne lui semblait plus impossible.

Elle ne pouvait passer sa vie à courber le front.

Deshéritée !... dans cette lettre comminatoire, M^{me} Tiphaine laissait entendre que la rupture de ces fiançailles intempestives pouvait susciter un remaniement du testament dûment refait.

Anne pensa : « Alors si j'étais vraiment fiancée, et que j'aime mon futur époux, je serais dans l'alternative de rompre ou de m'avilir pour obtenir

cet héritage, véritable piège?... Bien des jeunes filles n'ont pas d'argent et n'en sont pas moins heureuses... Ma tante peut encore vivre de longues années, et j'aurai ce legs quand je serai vieille!... A quoi me servira-t-il?... A rester dans un bel appartement pour amoindrir, à mon tour, une de mes pareilles, en lui enlevant toute personnalité. »

Vraisemblablement, si M^{me} Tiphaine eût apporté une certaine douceur dans son algarade, la révolte d'Anne se serait laissée fléchir, mais elle ne devina que du despotisme dans les phrases acerbes de sa tante et elle en fut cinglée.

Sa détermination vacillait. Elle comprenait que le moment était grave et que sa méditation ne devait pas être superficielle.

Seule dans sa chambre, ses yeux erraient sur le joli gazon du cottage. Le ciel était bleu. Londres se confondait dans les lointains dans la brume épaisse par ses fumées.

Anne, de façon générale, admirait la campagne anglaise. Était-ce à cause de l'obscurité de Londres, mais ses regards étaient retenus par la fraîcheur des gazons, leur finesse et le coloris des fleurs. Les cottages, parmi cette verdure, se détachaient pimpants comme des jouets neufs.

C'était propre, élégant et calme.

Cependant en ce jour cette paix lui était dure, parce qu'elle la laissait à ses pensées tourmentées. Soudain, elle entendit les demoiselles Heart qui rentraient et la maison se remplit instantanément de bruit et de rire.

Elle les rejoignit, remettant à plus tard la confection de l'épître difficile.

— Rien de nouveau ? s'informa-t-elle après avoir salué affectueusement les jeunes misses.

— Rien du tout, répondit Betsy.

— Moi, je vais vous apprendre quelque chose, s'écria Jane... Je me marie dans quinze jours.

— Oh ! déjà !... répliqua Anne..., mais vos parents ne connaissent pas Charlie.

— Mais, pardon, ils l'ont vu tout petit... puis... chère, ce ne sont pas mes parents qu'il épouse... cela n'a donc aucune valeur.

Les trois misses rirent de bon cœur de la mine ahurie de leur compagne.

— Je suis seule en cause, appuya Jane, et nous allons vite, parce que mon fiancé doit aller aux courses, et il veut me présenter comme sa femme.

— C'est correct, dit Daisy.

— Vous comprenez, ce sera plus commode pour le voyage.

Anne continuait à trouver fort originales ces raisons, tandis que Jane poursuivait :

— Et alors, Charlie viendra ce soir...

— C'est dommage, intervint Anne, que Betsy doive attendre trois ans...

— Pourquoi ?

— Il aurait été mieux que vous tardiez un peu... Jane... et que votre sœur avançât son heure.

— Tout est bien, riposta Betsy, ma sœur ne doit pas risquer de manquer son affaire, sous prétexte que mon tour ne viendra que dans trois ans. J'aidrai maman à élever le baby. Puis... je me ferai championne de tennis, j'aime ce sport et j'y gague de l'adresse...

— Il paraît que vous avez battu Kate et Réginald ?

— C'est un triomphe, dit Daisy.

— Vous verrez beaucoup mieux plus tard, promet Betsy à ses sœurs.

Anne, de cette conversation, retenait que Charlie allait venir, et cependant elle ne voyait aucun préparatif pour le recevoir.

Jane paraissait indifférente et jouait avec Gérard, assise sur le tapis du parloir. Elle paraissait plus que jamais une enfant insouciante.

Elle demanda timidement :

— Ne faites-vous aucun apprêt pour votre fiancé, ma petite Jane?... dois-je vous secourir ?

— Des apprêts... pourquoi donc... *darling* ?

— Mais il me semble...

Jane secoua la tête et répondit :

— Il viendra là en toute simplicité et nous le recevrons de même... Pourquoi *changer* nos habitudes pour lui et nous *montrer* autrement que nous ne sommes?... Pourquoi *se donner* du mal?... Ce n'est plus un étranger, puisque je partirai avec lui dans quelques jours...

Anne songeait qu'une jeune fille française eût été fort agitée par une telle perspective, et elle imagina la peine qu'elle se serait donnée pour accueillir ce cher hôte.

Ici, le flegme était inénarrable et cette présentation, qui pouvait être émouvante, n'était rehaussée que par son caractère familial.

Cependant Jane dit :

— Il faut que je prévienne maman pour qu'elle ne se trompe pas. Je ne suis pas bien sûre qu'elle sache que je suis fiancée maintenant avec Charlie...

— Si... si... elle est au courant, dirent ensemble les deux aînées.

— Ah! bien... je croyais que ma chère maman en était restée à Bertie!... Je vais tout de même aller lui parler un peu de Charlie.

Dans un rire, la jeune fiancée alla vers sa mère, et Anne la suivit des yeux avec un profond étonnement.

« Ainsi, se disait-elle, la décision la plus grave de toute une vie va être sanctionnée ce soir, et cette enfant n'a même pas eu une conversation avec sa mère sur ce sujet!... L'esprit de ces petites est assez mûri pour juger d'un parti... leur bon sens est assez avisé, assez pratique, pour savoir ce qu'elles doivent rejeter... Elles acceptent d'avance toute la responsabilité de leur choix. Cela provient, sans conteste, d'une hérédité d'indépendance, d'une certaine expérience découlant d'une fréquentation plus assidue que chez nous de leurs compagnons de sports.

Anne se trouvait bien petite fille et se demandait comment elle pourrait regagner les années perdues. Son esprit ne possédait aucune maturité

parce qu'elle n'avait rien vu, rien entendu, murée entre les quatre parois d'un appartement où sa tante ne permettait aucun souffle perturbateur du dehors.

Charlie vint le soir.

C'était un garçon grand et fort qui ne paraissait pas ses vingt-sept ans. Ses cheveux étaient châtain clair et son visage se colorait à la moindre émotion bien qu'il ne parût pas timide.

Ses manières étaient aisées et il se présenta avec une certaine désinvolture :

— Jane vous a dit, madame Heart, que nous nous étions engagés sérieusement... J'espère, monsieur Heart, que vous approuvez cette union. La date en sera rapprochée, parce que j'ai un cheval qui court dans deux semaines. Je serais très heureux de vous plaire, je crois que je n'ai pas de grands défauts... Jane est fort gracieuse, ma famille l'aimera...

Ces mots furent débités avec un sourire.

M. Heart répliqua :

— Vous êtes un cher vieux garçon... et vous êtes plaisant : tout va bien.

Une vigoureuse poignée de mains fut échangée.

M^{me} Heart s'avança à son tour :

— Cher Charlie, je vous appellerai mon fils avec joie...

Alors le jeune homme se rapprocha de Jane qu'il ne quitta plus de la soirée.

Pour une Française, habituée à plus de grâce cérémonieuse ainsi qu'à une courtoisie plus accentuée, ces manières semblaient extraordinaires, mais, à y réfléchir, Anne les considéra comme acceptables.

Charlie et Jane s'entendaient. Ils avaient mesuré leurs qualités et leurs défauts et le jeune homme acceptait toute la responsabilité de cette détermination, parce qu'il n'ignorait pas que Jane était encore une enfant sujette à l'erreur.

Ils se connaissaient depuis plusieurs années sans avoir songé à se plaire. Un penchant mutuel les

rapprochait et ils savaient quelles étaient leurs tendances. Leur tact aviserait à ne pas heurter ces caractéristiques de leurs natures pour que l'harmonie restât dans le ménage.

L'indolence nationale, qui s'efface devant l'habileté des affaires, pouvait aider puissamment à l'accord, parce qu'elle arrête l'extériorisation des sentiments, si impétueuse en France. Ici, Anne trouvait les manifestations affectueuses assez rares. Un flegme imperturbable accompagnait les actes.

Si Anne, ce soir-là, oublia un peu ses ennuis dans la constatation de ces faits, avec leurs répercussions et leurs sources, ils la reprirent plus fortement le lendemain.

La lettre de sa tante était là, sur sa table, comme une menace vivante, et elle ne savait à quel parti se résoudre.

Elle aussi prenait une résolution importante, mais sans sourire. Elle regrettait l'idée qu'elle avait eue, mais ne savait comment y remédier.

Il ne lui était pas possible de demander conseil à quelqu'un. Elle était seule, et cet isolement l'effraya soudain. Ayant passé sa vie dans une atmosphère ouatée, sans imprévu, elle n'avait jamais eu l'occasion de prendre une décision qui dût compter dans son existence.

Elle se trouvait prise au dépourvu et ne voyait pas clairement son but.

Elle relut la lettre qui motivait tant d'incertitude. Le rouge lui monta au front d'être traitée avec aussi peu de considération. Elle était assimilée à une chose dont sa tante se réservait le droit de disposer.

Un souffle de révolte la traversa et elle se dit comme la veille : « Alors si j'aimais quelqu'un... il faudrait que je néglige mon amour pour cet argent ? »

Elle vit clairement que sa tante croyait la tenir par l'appât de l'héritage, comme on tient un morceau de sucre devant un caniche qui fait le beau. Son rôle lui parut indigne.

Elle pensa que ce serait honteusement s'abaisser que de laisser subsister une telle méprise touchant sa rapacité. Elle ne calcula pas quel pouvait être son avenir si elle se trouvait démunie du strict nécessaire.

Sa fierté seule agissait. Elle se réveillait de longues années d'asservissement et elle sentait une force inconnue qui la poussait à se rebeller, à entrer en une lutte ouverte devant une exigence despotique.

Elle décida qu'elle maintiendrait ses pseudo-fiançailles...

Elle prit sa plume et commença sa lettre.

Un contentement la possédait. Un sourire maintenant errait sur ses lèvres en s'imaginant l'étonnement qu'aurait M^{me} Tiphaine en se voyant vaincue. C'était la première satisfaction qu'elle goûtait de par sa volonté.

Soudain, elle déchira les lignes déjà tracées. Cette phraséologie qu'elle jetait sur ce papier lui sembla encore une platitude sans utilité.

Aux paroles si dures de sa tante, elle devait une réplique sans formes, de façon à affirmer son droit, à elle aussi, sa liberté de vivre, son intelligence et surtout son cœur.

Si M^{me} Tiphaine eût fait appel à ses sentiments affectueux et lui eût manifesté en termes doux son étonnement, elle eût peut-être fléchi, mais sa colère n'était que la continuation d'un despotisme exercé sans compensation.

Anne attira sous sa main une autre feuille et, afin que la nouvelle fût irrémédiable, elle écrivit ces simples mots : « Je suis mariée... »

Elle admira cette concision. Après les salutations d'usage, elle voulut signer. Un détail intime l'arrêta qui la fit bondir de son siège... Un détail des plus petits et des plus grands tout à la fois : elle n'avait pas pensé du tout que le mariage donne une signature nouvelle...

Quel allait être son nom ?

Devant cet obstacle, elle rit, presque aussi musicalement qu'une des misses Heart.

Cependant cette complication ne l'arrêta pas. Elle chercha quel nom de guerre elle allait adopter pour que sa tante comprît qu'elle naissait enfin au monde et qu'il n'y avait plus rien de commun entre Anne Sidoil et Anne... ?

Par un réflexe inattendu, le seul nom qui lui parut convenir fut celui d'Henri Jolin.

Elle se troubla de l'évoquer. Une rougeur intense couvrit son visage. Dans sa chambre solitaire, elle pensa qu'elle eût été bien heureuse de le porter véritablement, et une grande tristesse l'abattit.

Peut-être Henri aurait-il été plus attentionné près d'elle si la clause de l'héritage n'avait pas été, comme une ironie, posée devant les prétendants. Il lui semblait cependant parfois qu'il l'aimait, mais comment en être convaincue ?...

Avec un soupir, Anne cessa de penser à ce qui aurait pu être. Sans doute il l'estimait de piètre ressource, élevée, comme elle l'était, par une femme aux idées étroites. Il la soupçonnait d'esprit timoré, ne songeant qu'au confort dans lequel elle vivait sans aléas.

Une curiosité lui vint concernant Henri : Que dirait-il s'il apprenait qu'elle était mariée et qu'elle avait rompu d'un coup le lien qui la retenait à cet héritage plein d'attraits ?...

Elle voulut cependant, en son cœur, rendre un hommage à cet Henri indifférent qui l'avait méconnue et elle décida d'adopter pour son nom de dame son prénom orthographié à l'anglaise : Harry, Anne Harry...

Cela sonnait on ne peut mieux et, écrit, c'était mieux encore.

Elle signa. Son enveloppe fut cachetée et quand cette lettre serait jetée dans la boîte, l'irrémissible serait accompli.

Un allègement lui entraît dans l'âme. Elle ne réfléchissait nullement à la précarité de l'existence

qui serait la sienne, alors que la somme emportée de Paris pour son séjour en Angleterre serait épuisée. Elle se sentait plus jeune et plus libre. Elle allait et venait par sa chambre, joyeuse du soleil qui caressait son visage.

Elle projeta de faire une promenade afin de se couer dans l'air cette allégresse qui la transportait.

En posant son chapeau sur ses cheveux souples, elle se regarda dans son miroir et se trouva plus agréable. Une autre personnalité l'animait, rendant ses yeux plus doux et son sourire plus expressif.

Elle savait qu'elle n'avait plus à compter que sur ses propres armes, et elle s'affirmait dans un nouveau développement. Libérée du joug, elle se redressait en pleine liberté, comme la fleur s'épanouit dans l'ampleur de la lumière.

Elle prit sa lettre et, à la première boîte, la fit glisser dedans. Elle tomba avec un frôlement et Anne l'écouta avec plaisir.

Désormais, elle était M^{me} Harry.

Comme l'institutrice anglaise, elle goûtait avec intensité ce rôle imprévu, tellement suggestionnée qu'elle croyait le vivre réellement.

Puis elle s'en alla dans la campagne, parmi la verdure gaie et les rayons déjà puissants.

V

M^{me} Tiphaine, dans son appartement bien clos malgré le printemps, ne se tenait pas de colère, de surprise et de rancune.

Elle s'en voulait extrêmement d'avoir donné la

volée à sa nièce, qui se permettait une telle extravagance sitôt hors de chez elle.

Alors qu'elle l'avait nourrie de principes austères, qu'elle avait écarté d'elle tout ce qui pouvait la faire songer au mariage, elle se hâtait de se fiancer !

De se fiancer ! Ces trois mots s'entre-choquaient comme des sonnailles dans la tête de M^{me} Tiphaine et elle crut devenir folle à force de les répéter.

Il fallait que cette Anne, avec son calme apparent, sa douceur affectée, fût une rouée, une hypocrite de la grande espèce pour se jouer ainsi de celle qui était remplie de si bonnes intentions pour elle.

M^{me} Tiphaine était outrée d'avoir appris cela par d'autres. Elle ne se doutait de rien quand une vieille amie, d'un air guilleret, lui avait demandé :

— Eh bien, notre jeune fille se marie ?

— Qui donc ça ?

— Comment ! vous ne l'annoncez pas encore ?

— Mais qui ? avait murmuré la vieille dame avec une vague terreur.

— Mais notre chère petite Anne.

M^{me} Tiphaine rit doucement et répondit :

— Vous vous trompez, ma douce, il n'est nullement question d'hyménée... ma nièce est trop raisonnable pour vouloir son malheur.

Mais l'amie cita des noms qui étaient autant de preuves de la trahison d'Anne.

M^{me} Tiphaine crut mourir de colère. Pendant deux jours, son irritation ne fit que croître et elle écrivit à Anne cette lettre grosse de conséquences pour la jeune fille.

Elle comptait sur une réponse conciliatrice, sur une amende honorable, sur des paroles implorantes. Elle se promettait alors de mener plus étroitement cette indépendante, de la priver de sorties, de la retenir habilement près d'elle, car elle n'admettait pas une minute que la résistance se prolongeât.

On ne troque pas, sans un examen sérieux, des

millions contre un mari, serait-il le plus parfait du monde.

La pauvre dame se heurtait sans cesse à la crainte ou à la conviction. C'était pour elle comme deux blocs de fer contre lesquels elle se jetait alternativement.

Sa raison lui suggérait qu'Anne allait briser ses fiançailles et un pressentiment l'avertissait qu'elle n'en ferait rien.

Elle attendait donc dans un état d'esprit assez tumultueux, et quand elle reçut cette réponse stupéfiante du mariage accompli, elle resta inerte, comme privée de sentiment.

Douée d'une forte constitution, elle se remit promptement, éprouvant pour la première fois de sa vie un émerveillement pour quelqu'un.

Anne lui tenant tête et abandonnant une belle fortune lui parut un miracle d'importance. Elle retrouva son sang-froid, mais garda son ressentiment.

Cette révolte ne pouvait rester impunie. Déshériter Anne n'avait été qu'une menace qu'elle espérait ne pas mettre à exécution, mais sa colère l'emporta et, dans un moment de fureur, elle déchira son testament.

Cet acte la calma. Elle se dit qu'on saurait au moins qu'elle était une femme énergique et qu'on ne la bravait pas impunément. Sans doute sa nièce croyait-elle que jamais elle n'oserait se venger ainsi, ne serait-ce que par égard pour le monde. C'était fait.

Elle aurait désiré voir le visage de la jeune fille en apprenant cette résolution extrême : elle saurait, en imagination, sa déception affreuse.

— Tant pis ! tant pis ! répétait-elle rageusement. Cependant elle ne pouvait rester intestat.

Elle médita longuement sur une nouvelle formule.

Un après-midi calme, alors que le soleil brillait, que le printemps devait disposer à l'indulgence, elle entreprit de rédiger cette pièce importante.

Mais un visiteur survint et c'était Henri Jolin.

— Vous!... je vous croyais en Espagne?

— Non, chère Madame, je n'y suis pas allé.

A la vérité, Henri, sans entrain, n'avait pas eu le courage de partir. Il préférait la diversion que lui apportaient son travail et Paris. Comme sa présence n'était pas nécessaire à l'étranger, un représentant de son usine l'y avait remplacé.

Il traînait des jours mélancoliques et se cachait. Il ne pouvait plus détacher son souvenir d'Anne. Depuis qu'il l'avait souhaitée pour femme et demandée en mariage, il l'aimait davantage. Il regrettait de ne pas lui avoir parlé, de n'avoir pas plaidé sa cause, de s'être découragé au point d'avoir laissé son sort uniquement entre les mains de M^{me} Tiphaine.

Il avait su la date de son départ, et, depuis quelque temps, il luttait pour venir s'informer de son voyage, mais le respect humain le retenait.

Enfin, presque machinalement, il avait pris le chemin de la rue de sa vieille amie. Causer avec elle, c'était se rapprocher de la jeune fille.

Il remarqua tout de suite l'air agité de la bonne dame et, avant qu'il ait pu s'inquiéter de sa santé, elle s'écria :

— Mon cher, vous voyez devant vous une femme qui vient d'accomplir un coup de maître.

Henri regarda M^{me} Tiphaine. Ses yeux flamboyants et une autorité plus grande durcissait ses traits. Le jeune homme eut peur de lui voir l'esprit dérangé et il demanda doucement :

— Est-ce indiscret de vous demander lequel?

— Je viens de déshériter Anne...

Il resta abasourdi. La stupeur l'empêchait de parler. Qu'était-il donc survenu?

Soudain, une joie insensée l'inonda... Anne pauvre, c'était l'espoir pour lui... Depuis longtemps il désirait cet événement. L'avait-il rêvé assez souvent! Maintenant la malheureuse Anne était à la merci du destin. Il ne s'intéressait plus aux circonstances qui avaient amené ce résultat

prodigieux, mais constatait le fait seul : la pauvreté de celle qu'il aimait.

Maintenant, elle devenait plus accessible, et sans doute serait-elle heureuse de lui donner sa main, de lui confier sa vie. Elle ne l'aimait pas sûrement comme il l'aimait, mais la gratitude animerait cette tendresse naissante. Et Henri se sentait devenir ivre de bonheur.

Quel instinct merveilleux l'avait conduit chez M^{me} Tiphaine !

Alors, simplement, il dit :

— Chère Madame... j'ignore les motifs qui vous ont fait agir... mais je m'en félicite... parce qu'il me sera permis de solliciter près d'Anne elle-même... l'honneur de devenir son mari.

Sa vieille amie fut stupéfaite à son tour.

Henri, comme elle, ignorait donc le mariage de sa nièce. Cette constatation écentrisa quelque peu son amour-propre, et, jouissant d'avance de l'effet qu'elle produirait, elle annonça :

— Il est trop tard...

— Trop tard ? répéta Henri en blémissant.

Il dardait des yeux d'halluciné sur M^{me} Tiphaine, n'osant plus penser. Il se figura qu'Anne était morte et que jamais plus il ne la reverrait. Un désordre fou bouleversait son esprit.

Il crut voir des larmes dans les yeux de sa vieille amie et il s'écria en tremblant :

— Qu'y a-t-il ?

M^{me} Tiphaine laissa tomber lentement les mots fatidiques :

— Elle est mariée...

— Mariée !...

Ce fut un cri qui jaillit de la bouche d'Henri, un cri désespéré.

La vieille dame le regardait profondément et elle murmura :

— L'aimiez-vous donc tant ?

— Ah ! je ne savais pas encore à quel point... et je m'en rends compte seulement par la douleur que j'éprouve de la savoir à un autre...

Dans sa stupeur, il s'était levé de son siège et il arpentait le salon sans plus prononcer une parole. Son agitation faisait peine à voir. Son front pâle se couvrait de sueur et ses mouvements saccadés accusaient le désarroi de son âme.

Mariée en dépit de ce qu'avait prétendu M^{me} Tiphaine ! Mariée en dépit de ce que l'on croyait d'elle !

Un remords s'éleva dans la conscience de l'intransigeante dame. Elle avait traité avec légèreté la recherche du jeune homme et il lui venait aujourd'hui qu'elle n'avait peut-être pas fait entièrement son devoir.

Elle se rappela le visage d'Anne quand Henri arrivait. La joie l'illuminait et elle paraissait tout de suite plus enjouée et plus vivante. Elle restait émue après son départ et la vieille dame découvrit soudain que c'était là de l'amour.

Comment cette jeune fille n'aurait-elle pas obéi à cette loi naturelle de la vie ?

M^{me} Tiphaine aurait dû éclairer Anne sur le dessein d'Henri, mais elle n'avait pas voulu sacrifier son doux bien-être, et deux cœurs étaient désespérés par sa faute.

Elle éprouva le besoin de consoler Henri, dont la consternation douloureuse se prolongeait :

— Mon pauvre ami..., dit-elle.

Elle n'alla pas plus loin. Que dire à un homme qui souffre intensément ?

Cependant, après un silence, elle s'humilia :

— J'ai eu tort de ne pas parler à Anne de votre demande. J'étais presque convaincue que le mariage ne l'attirait pas. Je me suis grandement trompée et cet Anglais a eu vite raison des principes que je lui ai inculqués.

— Elle a épousé un Anglais ?

— Je le crois... elle signe Harry.

— Vous n'avez aucun autre détail ?

— Non.. nous étions quelque peu en froid... j'avais appris ses fiançailles par une voie détournée... et comme je lui avais écrit en la menaçant

de la déshériter, elle m'a répondu par la confirmation de son mariage.

Dans son chagrin, Henri eut une satisfaction. Il admirait ce geste de désintéressement et il se sentit bientôt plus désolé qu'auparavant parce que l'attrait d'Anne augmentait. Il découvrait deux choses d'elle, aujourd'hui : son cœur était accessible et sa cupidité n'existait pas.

Elle s'avouait plus parfaite et elle s'éloignait à jamais de lui.

Sa douleur devenait cuisante.

Il s'étonnait pourtant qu'Anne ne donnât pas plus de détails sur sa situation présente. Il la trouvait fort détachée et indifférente envers sa tante. Sa curiosité grandissait. Il se promit de mener une enquête discrète sur cet événement. Il possédait des relations à Londres et cela lui serait facile de parvenir à son but.

Ah ! s'il avait su la jeune fille dans de pareilles dispositions, comme il aurait plaidé sa cause soi-même ! Mais pouvait-il deviner un semblable mystère dans son attitude fermée ? S'attendait-il à une volte-face aussi radicale ?

M^{me} Tiphaine le contemplait, émue de voir la douleur qui ravageait ses traits.

Maintenant qu'Anne était mariée, elle regrettait que ce ne fût pas avec Henri, car alors elle aurait eu deux visages jeunes auprès d'elle, tandis qu'ainsi elle ne possédait plus rien... Elle avait voulu exercer trop de despotisme, et désirant trop conserver elle avait tout perdu... Un retour sur soi la pénétra de cette vérité, et elle s'accusa aussi d'un manque de clairvoyance. Elle voyait plus sainement, mais un peu tard.

Quand le jeune homme fut parti, elle se plongea dans une longue rêverie.

Les jours qui suivirent, elle eut une correspondance assez mystérieuse avec l'Angleterre.

Au bout d'une quinzaine, elle relit son testament et quand il fut paraphé, elle murmura :

— Je pense que ce sera parfait ainsi.

Henri Jolin, de son côté, conduisait une enquête parallèle.

Ils se revirent, mais ne se confièrent rien du résultat de leurs recherches. M^{me} Tiphaine paraissait aussi irritée qu'Henri affectait de tristesse.

Anne ne se doutait guère à quel point elle nouait le drame.

Ce qui l'absorbait le plus, c'était que les apparences du mensonge demandaient maintenant une apparence de réalité, et que ce nom de Harry qu'elle s'était octroyé devait être public afin qu'elle pût recevoir sa correspondance.

Cela nécessita des confidences, et un bel après-midi, sur la pelouse verte, égayée de fleurs claires, le baby entre elles quatre, Anne se tourna vers les misses et débuta par ces mots :

— J'ai un secret à vous révéler.

Les yeux devinrent attentifs.

— Vous serez très indulgentes ?

— Oh ! tout à fait, chère Anne.

— Pour me distraire... et sous l'influence de l'air de fiançailles qui embaumait le cottage, j'ai écrit en France... que j'étais... mariée.

Les trois jeunes misses se dressèrent sur leurs pieds avec un ensemble inattendu et dardèrent sur Anne des yeux exorbités.

Enfin Betsy se remit la première et s'écria :

— Aoh !... très délicieux !

— Excitant !

— Quel humour ! quelle pittoresque chose !

Les jeunes filles n'en pouvaient plus de surprise, de rires et d'exclamations.

Anne dut raconter les circonstances avec leurs péripéties et elle enflamma l'intérêt au plus haut point. On ne vit plus en elle une demoiselle froide et sans fantaisie, mais la fantaisie faite femme.

— Ainsi, en France, on vous croit en possession d'un mari ?

— Mais oui.

— *Dear me!* Vos amies doivent être friandes de connaître votre roman.

— Elles sont intriguées.

— Que leur dites-vous?

— Jusqu'ici je les ai fait languir.

— Comme c'est original!

Betsy, Daisy et Jane ne s'appesantirent pas sur le côté pénible de cette supercherie, mais sur la distraction qu'elle leur procurait.

Anne fut déclarée unanimement une Française exquise qui se moquait des conventions, mais si tout haut elles qualifiaient d'élégant ce superbe dédain pour l'argent, à part soi cette conduite leur parut un peu sotte.

Elles ne laissèrent rien transpirer de leur désapprobation et entourèrent Anne de câlineries, en lui disant qu'elles l'aideraient dans sa correspondance.

La jeune fille, stimulée par ce succès, montrait une verve inconnue. Son esprit fusait comme s'il avait été comprimé et les Anglaises riaient à perdre haleine devant cette façon de créer des événements.

Cependant chacune pensait : « Plus de fortune, pas de mari et trente ans... »

Elles s'émerveillaient de leur importance et Jane se haussait sur ses talons et redressait le front.

Anne poursuivit :

— Je m'appelle donc M^{me} Harry; ma correspondance arrivera sous ce nom, j'ai été obligée de vous prévenir.

— Hurrah! cria Jane.

— Jamais je n'ai entendu de chose aussi divertissante, clama Daisy.

Les jeunes filles dansèrent une ronde autour d'Anne au grand amusement du baby.

A ce moment, M^{me} Heart se montra, tenant des lettres dans sa main :

— Le facteur s'est trompé, il y en a une pour M^{me} Harry, ce n'est pas ici.

Des éclats de rire l'interrompirent et Anne se rapprocha d'elle pour prendre sa lettre.

— Maman, ah ! la bonne histoire ! *dear* maman !

M^{me} Heart fut vite au courant. Elle ne se permit pas de blâmer Anne, mais elle trouva sa conduite imprévue.

Anne lisait sa correspondance sans remarquer la désapprobation qu'accusaient nettement les traits de son hôtesse.

Celle-ci retourna à ses occupations, tandis que les jeunes filles restaient au jardin.

Anne dit :

— Une de mes amies a appris par ma tante que je m'appelais M^{me} Harry et elle me demande des détails sur mon organisation, mes meubles, mon appartement.

— Oh ! chère, s'écrièrent les petites Anglaises charmées, laissez-nous écrire avec vous. Nous allons dépeindre votre installation.

— Mais..., protesta Anne.

— Cela n'a aucune importance puisque tout cela n'est qu'une comédie, nous nous amuserons tant ! c'est tellement original !

Anne, submergée par ces supplications, se laissa persuader.

Les trois sœurs eurent vite fait de se munir de leurs stylographes et, dans des éclats de rire sans fin, elles imaginèrent un appartement superbe, décoré de meubles précieux.

— Cependant, s'éleva Anne, je ne voudrais pas exagérer.

— Puisque vous avez averti que le mari est riche.

— C'est vrai, convint Anne.

La lettre partit avec une description enthousiaste de ce logis charmant où pas une pièce n'était passée sous silence avec ses tentures, ses tapis, ses objets rares.

Deux jours après survint une autre lettre au nom de M^{me} Harry où l'on demandait à Anne des précisions sur sa vie.

Ce fut une nouvelle source de gaité pour les fêtées Anglaises.

Elles décrivirent l'existence fashionable que les femmes fortunées pratiquaient à Londres. Ce fut une suite de tableaux enchanteurs, où les soirées aux théâtres, aux concerts, sur la Tamise dans des barques fleuries, dans le monde, furent établies avec des réflexions joyeuses et pleines de saveur.

Les bijoux ruisselèrent, en rêve, sur la personne d'Anne. Ses doigts chargés de brillants, son cou entouré de perles, sa beauté rehaussée par les toilettes somptueuses en faisaient une héroïne de conte de fées.

Son automobile était de première marque, ses chevaux de selle n'avaient pas leurs pareils.

Anne ne s'opposait pas à ce jeu, bien qu'elle commençât à le trouver plein d'amertume.

Elle se reportait au présent qui la laissait pauvre alors qu'on allait la supposer vivant dans l'opulence. Elle voulut cependant arrêter le courant, mais les jeunes misses, enfiévrées par leurs belles épîtres, ne comprenaient pas que l'on arrêât le mensonge. Puis, elles le trouvaient tellement gros qu'elles étaient persuadées qu'on n'y croyait pas.

Elles laissèrent percer clairement qu'Anne était la coupable du moment qu'elle avait commencé. Quand une femme de trente ans imagine une semblable facétie, pourquoi des jeunes misses de vingt ans et moins ne la continueraient-elles pas?

Anne sentit toute la vérité de l'argument et, ne sachant comment remonter la pente, elle laissa faire.

Maintenant, les lettres abondaient. Soit que le bonheur d'Anne créât des envieuses ou des étonnées, voire des sceptiques, on ne cessait pas de lui demander des détails.

On insista pour obtenir le portrait moral et physique de son mari.

Ce fut une tempête de joie inouïe quand cette missive fut lue par les trois Anglaises.

Mais Anne ne répondit pas à leur exubérance.

— Sûrement, ma chère, posa Daisy, on se figure que votre mari est bossu. Vos amies se disent qu'il doit y avoir un revers à une aussi belle médaille.

— Hélas ! pensait Anne, le revers est en effet bien terrible.

Tout le poids de sa plaisanterie lui chargeait bien lourdement les épaules, et elle en vint à regretter désespérément l'appartement confortable de M^{me} Tiphaine et toutes les manies et gronderies qu'il renfermait.

— Comment allons-nous décrire ce mari ? questionna Daisy très décidée à construire un portrait.

— Il faut en faire un prince charmant, opina Jane, afin que les amies d'Anne soient tout à fait confondues.

— Le mieux serait de lui donner de la vraisemblance, intervint Betsy. N'est-ce pas votre avis, chère Anne ?

— Certainement, murmura l'interpellée avec peine.

— Allons, donnez-nous votre idéal, afin que vos amies reconnaissent votre goût.

Anne eut la pensée de se sauver pour s'enfermer dans sa chambre, mais elle était entourée et ses compagnes n'auraient pas compris sa soudaine retraite. Elle était maintenant la femme spirituelle avec ses audaces imprévues et elle ne pouvait laisser le jeu en plan.

— Réfléchissez, et dites-nous bien comment eût été celui que vous auriez épousé, chère et joyeuse Anne.

Entraînée et obéissant à un épanchement obscur de son cœur, elle dépeignit son idéal, et si Henri Jolin se fût trouvé là, il se serait reconnu avec une émotion étonnée. A peine Anne pensait-elle à son ami d'enfance en énonçant tout haut ses traits. Ils lui venaient instinctivement à la mémoire parce qu'ils représentaient pour elle une perfection, et c'est seulement quand elle eut ter-

miné qu'il lui vint que c'étaient là le visage et la silhouette de celui qu'elle aimait.

Un soupir sortit de sa poitrine. Daisy, qui la contemplait, prononça :

— Anne, Anne, vous le connaissez, ce gentleman.

Elle la menaçait gentiment du doigt et voulut la forcer à avouer.

Mais Daisy relisait ce qu'elle venait d'écrire sous la dictée de leur pensionnaire et Anne tressaillit, tellement ces lignes évoquaient Henri.

Elle balbutia :

— Ce portrait est bien mauvais.

— Il est parfait, déclara Jane, vos amies seront jalouses. Tant de fortune et un si beau mari !

Elles rirent de plus belle et leur gaîté désespéra Anne qui mesurait toute l'ironie de la plaisanterie.

— Non, je ne veux pas envoyer cette lettre, elle nécessite des retouches.

Elle se promit de la conserver. Ses amies devineraient sûrement Henri Jolin et se moqueraient d'elle, et ce serait, cette fois, une véritable honte.

Voulant arrêter ce jeu, elle essaya de convaincre ses jeunes amies qu'il avait suffisamment duré, mais quelle réserve peut-on demander à des joueuses qui ne risquent rien ? Elles appréciaient ce sport amusant et voulaient l'user jusqu'à satiété !

Mais Anne se jura de l'interrompre par la force, du moment qu'elles ne voulaient rien entendre.

Fort heureusement, les jeunes misses furent cependant obligées de penser quelque peu au mariage de Jane et les jours passèrent avec une rapidité qui ne leur permit plus d'être aussi zélées, ni aussi tenaces. Elles ne perdaient cependant pas de vue cette excellente histoire et Anne essayait de leur répondre de son mieux.

Revenue de sa surexcitation, elle commençait à trouver sa situation terrible.

Jusqu'alors, elle avait vécu sans le souci de l'argent et elle voyait sa réserve fondre avec rapidité. Si sa tante ne renouvelait pas l'envoi de fonds, que deviendrait-elle?

Certainement, quand M^{me} Tiphaine saurait le fin mot de cette ruse, elle aurait du mal à lui pardonner, et la pauvre Anne tremblait à l'idée de l'avenir qui lui serait réservé.

Les réponses qu'elle recevait devenaient de plus en plus louangeuses et affectueuses.

Alors qu'on ne lui prêtait plus qu'une attention superficielle, toute de routine, elle se sentait maintenant l'objet de conversations fréquentes. Elle percevait un intérêt formidable qui enveloppait sa personne. Chacune devenait désireuse de la revoir et on en appelait aux sentiments d'amitié du passé.

On l'invitait, on l'engageait à revenir en France afin de ne pas priver ses amies d'une chère présence. On s'excusait d'avance sur la modicité de l'appartement dans lequel on la recevrait et sur l'hospitalité qu'on pourrait lui offrir, mais on supposait qu'elle était restée bonne et simple.

Comment Anne parviendrait-elle à se dégager d'une trame qu'elle avait ourdie avec tant de talent?

La honte l'empourrait à l'idée d'avoir à avouer que tout n'était que mensonges.

Elle ne pouvait comprendre aujourd'hui qu'elle eût obéi à cette vanité si puérile. Elle avait voulu vivre l'apparence de la grande heure de toutes ses amies et si la première impression subsistait en une sorte de douceur orgueilleuse, la chute en était horrible.

D'abord, elle perdrait dans l'esprit de ses relations cette réputation de droiture qui avait toujours été la sienne. Elle avait vécu effacée, mais sans que l'on s'attaquât à sa franchise. Maintenant tout le monde saurait combien elle pouvait mentir.

Ce qui lui était le plus insupportable, c'était

qu'Henri John apprit ces choses. Il ne l'estimerait plus et un désespoir s'ajouta à sa honte.

Elle déplora amèrement d'avoir permis aux jeunes Anglaises de l'aider dans sa correspondance parce qu'elles avaient envenimé les récits en les exagérant.

Elle décida de laisser dorénavant les futures lettres sans réponse et de démolir peu à peu le roman trop bien échafaudé.

Avec M^{me} Tiphaine, elle ne savait comment procéder. Sa rancune tiendrait-elle, même devant l'amende honorable qu'elle lui ferait? La jeune fille y songeait non sans effroi, car sa situation changerait totalement si sa tante exécutait sa menace.

Quels moyens d'existence laisserait-elle à Anne? La malheureuse était fort perplexe et déjà le poids de son mensonge se faisait cruellement sentir par les soucis qu'il lui donnait.

Elle se promit d'approfondir ces questions afin de ne pas les résoudre à la légère, et elle s'en occuperait sérieusement après le mariage de Jane.

Quoique cette cérémonie dût se faire simplement, la maison était un peu moins calme.

Les jeunes misses essayaient des toilettes et la porte d'entrée s'ouvrait plus fréquemment devant des fournisseurs.

Charlie arrivait souvent à l'improviste et Jane ne sortait plus guère, craignant de le manquer.

Il était plein d'attentions pour M^{me} Heart et, comme il était riche, il comblait chacun de présents. La maison était fleurie constamment par ses soins.

Anne contemplait ce jeune bonheur et son cœur s'emplissait de regrets.

Elle se promettait de dire à sa tante, clairement, qu'elle voulait aussi fonder un foyer, quitte à perdre une partie de la fortune qu'elle devait lui laisser. Une explication franche valait mieux que cet acquiescement silencieux autant qu'hy-

pocrite dans lequel elle s'était enlisée jusqu'à ce jour.

Elle était persuadée que M^{me} Tiphaine reviendrait sur sa menace. Elle saurait la convaincre par des arguments que les circonstances rendraient éloquentes, de ce qu'elle souffrait de n'être qu'une ombre dans la vie.

Nul doute que sa tante ne le comprît.

Elle se rassurait en imaginant le pathétique qu'elle apporterait pour se faire pardonner. Il faudrait un cœur de pierre pour résister aux implorations, aux raisonnements qu'elle invoquerait.

En ressassant ces choses, Anne se reprenait à espérer et se disait qu'on ne pourrait lui en vouloir longtemps de sa supercherie si elle la présentait avec esprit. On saurait au moins deux de ses principaux sentiments d'abord que l'argent n'était pas le seul but de ses rêves et qu'elle n'avait pas craint, pour le montrer, les foudres de sa tante; et ensuite qu'elle songeait à se marier.

Tout naturellement, comme chaque fois qu'elle pensait au mariage, le nom et l'image d'Henri Jolin se présentèrent à son imagination. Elle espérait recevoir de lui une carte d'Espagne, mais il n'osait pas se le permettre sans doute, la croyant envahie par les préjugés au milieu desquels elle avait vécu.

Elle se félicita qu'il fût hors de France. Son absence diminuait le risque de le voir instruit de son pseudo-mariage. Il était peu probable qu'un écho lui parvînt.

Comme elle ne répondait plus aux lettres, sa correspondance se raréfiait et Betsy lui dit un jour.

Il me semble que vous ne recevez plus de lettres de France, ma chère?

Mais si, mais vous êtes tellement occupées toutes les trois que je crains d'abuser de vos instants.

— Oh! *dearie*, c'est si divertissant!

Anne eut un sourire un peu grave et détourna la conversation en demandant :

— George sera-t-il des vôtres, le jour du mariage de Jane ?

— Mais non, chère, moi-même je ne sais pas si j'y assisterai, je dois aller avec George voir un de ses vieux oncles.

— Comment, articula Anne avec peine, vous ne serez pas près de votre sœur en ce jour unique ?

— Mais, riposta Betsy étonnée, Jane n'a nullement besoin de moi. Moins elle aura de regards, mieux cela vaudra. Cela me gênerait de m'y trouver. Ce n'est pas amusant du tout pour une mariée de se dire : « Chaque personne qui est là détaille ma toilette, mon visage et mes mouvements, et guette le moment où je partirai avec mon mari, pour savoir si je pleure ou si je ris. » Non, très chère, le mariage doit être une cérémonie rapide, silencieuse, en toute intimité. Jane veut se marier à la maison et le clergyman viendra ; mais moi, j'irai à l'église sans prévenir personne.

— Le clergyman viendra ici ?

— Mais oui.

Anne laissait voir sa surprise, et Betsy lui expliqua posément que les pasteurs anglicans se dérangeaient pour donner la bénédiction à domicile quand cela convenait mieux à la famille.

Anne se reporta au faste français. L'église illuminée et garnie de fleurs. Le clergé en apparat, la foule des parents et la multitude des amis. La mariée, en grande toilette, souvent exténuée par les préparatifs antérieurs, et se tenant debout par un miracle de volonté. Puis la réception plus ou moins longue et le départ pour le voyage, où parfois la jeune femme tombait malade de fatigue dans des hôtels plus ou moins agréables.

Ici, tout se trouvait simplifié. Personne ne savait la date de l'union. Pas d'invités, donc aucune dépense. Tout se passait comme pour une promenade. Les deux intéressés fixaient un jour et, quelques minutes après, c'était un couple nou-

veau, sans que la curiosité eût été soulevée autour d'eux.

Il plaisait à Jane que son père et sa mère fussent présents, et, pour ne pas les déranger, elle se mariait chez eux.

Betsy ajouta :

— On peut pardonner à Jane de vouloir que ce soit ainsi, parce qu'elle est très jeune. A seize ans, on aime bien encore être entre son papa et sa maman pour prendre une détermination.

Seize ans ! Anne en avait trente, et à peine aurait-elle pu prendre une décision.

Elle songea à ses sœurs françaises et il lui vint qu'elles avaient raison de s'émanciper, de secouer le joug depuis si longtemps opprimant.

Une évolution extraordinaire s'opérait dans les caractères, et dans les nouveaux milieux on rejetait l'appareil des cérémonies. Bien des mariages trouvaient superflue la coûteuse toilette blanche et se contentaient d'une robe pratique.

On ne comprenait plus, aujourd'hui, la jeune fille accompagnée d'une femme de chambre, chaperon quelquefois plus jeune que celle qu'elle conduisait, et dont la moralité était parfois totalement inconnue.

A quoi servaient ces formes ?

La jeune fille actuelle entendait se garder soi-même. Peut-être n'avait-elle pas rejeté cette servitude dans un élan projeté et nettement déterminé, mais le résultat avait été obtenu sans que l'on sût comment, par une infiltration subitement répandue et propagée par une entente tacite.

Si des abus pouvaient s'introduire dans ces mœurs nouvelles, la surveillance de naguère prêtait aussi à des audaces pour des caractères nimaient le risque.

Enfin, le travail n'était plus considéré comme une déchéance. Chaque jeune fille savait qu'elle avait tout intérêt à se suffire, si une chance de mariage ne se présentait pas à elle.

Anne constatait que l'initiative laissée à des

nergies fait naître plus rapidement l'expérience. Une femme de trente ans comme elle aurait tout autant à apprendre qu'une jeune fille de seize ans comme Jane. Le temps qu'elle passait en Angleterre, libérée de toute contrainte, lui profitait autant au point de vue moral que pour l'étude de la langue.

Cependant il y avait une faute : sa sottise plaisanterie. Plus les jours passaient et moins elle se la pardonnait. Il fallait pourtant qu'elle eût le courage de la rétracter.

Et un soir, elle fut très triste, parce que M^{me} Heart, toujours si discrète et silencieuse, lui lit en l'accompagnant dans sa chambre :

— Chère Anne, pourquoi avez-vous fait cela ? Vous devenez si absorbée, si pâle, que je suis sûre que cette comédie vous tourmente. Il faut absolument que vous détrompiez vos amies avant le repartir, sans quoi vous n'oserez plus vous présenter devant elles.

Anne eut les larmes aux yeux et s'écria :

— Combien je me repens, chère madame Heart, l'avoir obéi à cette impulsion !

— Tout peut s'arranger encore, ne perdez pas trop de temps.

— Sitôt le mariage de Jane, le cottage sera plus calme, et vous m'aidez.

— C'est cela, nous nous occuperons de cette affaire ensemble, quand Betsy et Daisy seront au tennis.

Cette promesse et cet apitoiement réconfortèrent Anne. Trois jours plus tard le mariage de Jane serait un événement terminé et elle s'acharnerait à détruire la légende du sien.

Elle dormit mieux cette nuit-là.

VI

La veille du mariage de Jane, le cottage ruisselait de lumière. Le soleil inondait la pelouse, le ciel était de ce bleu profond qui est un signe de beau temps; les oiseaux volaient haut et les fleurs se dressaient éclatantes, fortes, comme épaissies de sève.

L'angoisse d'Anne avait fui. Elle se disait que tout s'arrangerait, et que la bonne volonté qu'elle y apporterait saurait aplanir tous les étonnements qui auraient pu naître de sa conduite.

Elle se réjouissait de cette cérémonie du lendemain. C'était une diversion. Les coutumes qui vous sont étrangères sont toujours curieuses à observer.

Cependant la fiancée ne semblait pas fort affairée. Elle chantait dans le jardin. Sa robe claire ressortait sur le vert gazon et elle jouait avec le baby qui se roulait sur l'herbe.

Demain, Jane partirait avec son mari et c'en serait fini de sa vie de jeune fille et d'entière liberté. Dorénavant elle demeurerait dans le home.

L'indépendance anglaise est pour les jeunes filles et non pour les femmes, à l'encontre de ce qui se passait en France. Mais actuellement la liberté règne davantage et semble égale chez les unes et les autres.

— Jane..., s'informa Anne, vous n'êtes pas émue?

— Émue, pourquoi?

— De quitter la maison...

— Je vais dans une autre où mon cœur est

déjà..., répliqua l'enfant de seize ans, puis je reviendrai souvent voir papa et maman, Charlie me l'a promis et son auto est excellente... Nous vous emmènerons une fois, chère Anne, et vous visiterez mon installation...

— Merci, chère petite...

— J'aurais voulu habiter un cottage, mais Charlie préfère Londres, et nous irons pour nos congés dans le superbe manoir de sa famille, où nous recevra son frère... Je serai la tante d'un neveu qui a dix-sept ans.

— Ce sera très gai.

— Je le crois..

L'entretien était doux, sans aucun avertissement de changement de destinée.

L'esprit d'Anne était, lui aussi, comme détaché de tout ce qui l'angoissait antérieurement. Une joie accompagnait ses paroles, même les moins profondes. Un espoir, dans son cœur, engendrait des rêves, tellement cette heure matinale et claire était favorable.

— Je pense être fort heureuse, reprit Jane sur un ton plus bas, et je ne sais pas pourquoi j'aurais peur de quoi que ce soit... Charlie est si bon pour moi... N'est-ce pas qu'il est bon ?

— Il est charmant, affirma Anne.

— J'élèverai bien mes babies, vous savez, Anne...

— Je n'en doute pas, chérie...

— Je rirai beaucoup moins, pour que mes servantes aient peur de moi et m'obéissent...

— Alors, riposta Anne en souriant, riez encore beaucoup aujourd'hui...

— Mais vous, Anne, vous êtes bien gaie... vous avez perdu ce visage couvert d'ombre...

— Mais oui, je suis joyeuse, il fait si beau... si pur... cela éloigne les soucis...

— Anne!... appela M^{me} Heart, voici une lettre pour vous...

— Merci, Madame...

Elle s'avança vivement vers son hôtesse et jeta un regard sur l'enveloppe :

— Tiens... une écriture inconnue, au nom de M^{me} Harry...

— Ah ! oui, encore une amie qui vous félicite...

La belle sérénité d'Anne tomba subitement. Le soleil disparut à ses yeux et à la quiétude qui l'enveloppait avant l'arrivée de cette lettre se substitua une appréhension jamais éprouvée.

Elle la décacheta avec un certain effroi.

Dès les premiers mots, elle pâlit, puis, dans une explosion de douleur, elle cria :

— Ma tante est morte !...

Elle tomba sur un banc et, la tête dans ses mains, elle pleurait convulsivement, bourrelée de remords, regrettant son voyage et désespérée de n'avoir pas désabusé M^{me} Tiphaine à temps. C'était le notaire qui lui écrivait, la prévenant simplement de la mort tragique de sa cliente, morte écrasée alors qu'elle allait faire une visite.

Anne sanglotait. Elle ne pouvait parvenir à comprendre pourquoi le malheur l'atteignait si soudainement, alors que, le matin même, elle s'était éveillée tendue vers la joie.

En vain, M^{me} Heart et ses trois filles essayèrent-elles de la consoler. Elle laissait tomber des larmes ininterrompues et frissonnait de la disparition tragique de sa tante et à son propre destin si incertain.

Enfin l'énergie lui revint. Il lui fallait partir sans tarder.

Le notaire s'excusait de la prévenir si tard, mais des circonstances malheureuses avaient voulu que M^{me} Tiphaine ne fût pas identifiée sur-le-champ. Il espérait pourtant qu'Anne pourrait encore assister aux obsèques.

Tous ces détails atroces se heurtaient dans le cerveau de la jeune fille et y formaient un chaos où elle démêlait un effroyable remords et le besoin de partir sans retard.

Elle aurait dû être aux côtés de sa tante. Son rôle était de la protéger contre les accidents de la

rue. Elle n'arrivait pas à comprendre comment la pauvre femme se trouvait seule, bien qu'elle la sût téméraire à l'excès et sans méfiance devant les véhicules qui sillonnaient la chaussée.

Elle consulta des indicateurs. Elle vit qu'elle pourrait arriver le soir encore à Paris.

Betsy l'aida remplir une valise sommaire, l'accompagna et ne la quitta qu'embarquée.

Anne se laissait conduire sans dire une parole. Elle ne ressemblait plus à la personne du matin, lumineuse et pimpante, le front levé vers la chimère qui revenait dans son âme. Elle était lente et courbée, les yeux rougis et les joues marbrées.

— Adieu, Anne...

— Adieu, Betsy... adieu et merci.

— Vous écrirez vite...

— Aussitôt que possible...

— Ne soyez pas désespérée...

— Ah !...

La malheureuse ne put en dire plus long. Tout l'espoir se dérobait à son cœur. Outre qu'elle perdait sa seule attache sur terre, elle voyait son avenir terrible. Si sa tante avait dit vrai, elle était maintenant à la merci de la vie, sans aucun moyen d'existence.

Elle ne sut pas comment le trajet s'accomplit. Elle allait machinalement, suivant les autres voyageurs. Ses actes semblaient indépendants de ses pensées. Elle fut dans le train pour Paris sans presque s'en apercevoir. Elle se rendait compte des gestes qu'elle exécutait, mais elle en perdait le souvenir dès qu'ils étaient effectués.

Trois mots sinistres dansaient sans cesse devant ses yeux comme une obsession : morte, déshéritée, pas mariée...

Le premier visait sa pauvre tante et le chagrin lui martelait le cerveau. Les deux autres l'effrayaient parce qu'ils rendaient sa solitude plus absolue qu'elle ne l'avait jamais été.

On la regardait beaucoup. Ses compagnons de voyage respectaient cependant son silence, mais

son masque était si désespéré qu'on se retenait pour ne pas la reconforter dans sa douleur qui semblait poignante.

Elle ne distinguait nullement la commisération qu'elle excitait. De temps à autre, elle réprimait les mouvements nerveux qui la secouaient et alors elle lançait un regard hébété sur ceux qui l'entouraient. Elle reprenait alors conscience du lieu où elle se trouvait.

Elle franchissait un pénible calvaire.

Cependant, elle le jugeait juste. Sa raison et son cœur lui reprochaient d'avoir mal agi et elle en était punie. Sa révolte eût pu être plus digne et plus conforme à sa franchise.

Elle se disait maintenant qu'elle n'était pas malheureuse chez sa tante. D'autres qu'elle n'étaient pas mariées et vivaient, et elle se demandait quel démon l'avait poussée à regimber contre l'ordre des événements. Depuis la lecture du conte anglais, son esprit s'était transformé et elle maudissait la soif d'aventures qui l'avait emportée soudain.

Mais pourquoi retourner sans arrêt les mêmes misères et remonter à des sources qui ont fait un chemin qu'on ne peut effacer ?

Il fallait accepter les événements et les laisser se dérouler, en cherchant à y remédier.

Anne ne voulut plus penser. Sa tête bourdonnante accroissait son supplice. Elle essaya de rester inerte et somnolente, réservant ses forces pour son arrivée.

Elle entra en gare de Paris, et elle frissonna à l'idée qu'elle devait agir seule, aller de l'avant, accomplir tous les gestes d'une voyageuse qui n'a à compter que sur elle. Elle aurait désiré rester un temps infini sans bouger.

Son bagage léger à la main, elle prit une voiture, s'y engouffra après avoir donné son adresse.

Machinalement, elle regardait la rue avec ses passants affairés, ses automobiles innombrables qui vous frôlaient presque.

Elle arriva devant l'immeuble de sa tante et ce fut avec une appréhension folle qu'elle y pénétra.

La concierge s'exclama en la voyant :

— Ah ! c'est vous... Mademoiselle !... non... pardon... Madame... veux-je dire... il paraît que vous êtes mariée... Cette pauvre Madame n'a pas eu de chance et vous venez trop tard pour l'enterrement...

— Trop tard..., murmura Anne.

— Oui... il a eu lieu ce matin.

Soudain, Anne s'aperçut qu'elle n'était même pas en deuil, et ses joues s'empourprèrent.

— Vous voyez... je suis cependant partie tout de suite, sans même acheter quoi que ce soit.

— C'est compréhensible, ma chère dame... on savait que vous ne pourriez arriver...

— Il y a quelqu'un dans l'appartement de ma tante?... Je puis monter... c'est ouvert ?

— Pour sûr... la femme de journée y est, mais la cuisinière et la femme de chambre sont parties se reposer... Elles ont eu du mal, n'est-ce pas... Le notaire m'a chargée de prévenir Madame qu'il viendrait encore ce soir...

— Bien, merci...

Anne gravit péniblement les deux étages.

Elle eut un frisson avant de presser le timbre électrique et se recueillit un peu.

La femme vint lui ouvrir :

— Ah ! madame Harry !... Vous avez fait un vilain voyage, ma pauvre dame... Le malheur est vite arrivé...

Tout le monde l'appelait Madame, et ici, ce titre lui semblait une moquerie affreuse dont elle souffrait abominablement. Il constituait une ironie absurde et lui coûtait si cher, si cher, qu'elle ne pouvait plus l'entendre sans douleur.

Elle entra dans cet appartement où elle avait vécu sans efforts pendant quinze ans. Elle se refusait à admettre que l'âme principale en était disparue à jamais et elle marchait sur la pointe des

pieds comme elle avait la coutume d'agir afin de ne pas déranger la vieille dame dans sa sieste ou ses rêveries. Elle eut une hésitation devant la porte de la chambre à coucher de M^{me} Tiphaine. Elle s'y glissa pourtant, suivie de la domestique.

Elle remarqua les scellés apposés partout :

— Vous comprenez..., expliqua sa compagne, on ne savait pas... Je pense que c'est vous qui héritez, n'est-ce pas, mais vous étiez loin...

Anne secoua la tête. Maintenant, elle était aussi ignorante que cette brave ménagère. Tout l'horrible de sa situation lui revint à l'esprit et elle éclata de nouveau en sanglots.

— Ne vous désolez pas, Madame... c'était son heure à notre dame. Je comprends que vous ayez de la peine de n'avoir pas été là; mais il faut se raisonner.

La jeune fille ne put répondre; ses pleurs coulaient toujours plus fort, et elle entendit maugréer :

— Il n'y a pas de bon sens, cela ne fera pas revenir cette pauvre Madame.

Anne se trouvait odieuse parce que son chagrin se mélangeait d'égoïsme. Elle pleurait autant sur son désarroi que sur la disparue. Son affection pour M^{me} Tiphaine n'était pas extrêmement profonde et se résumait en un lien que l'habitude avait formé. Elle savait la vieille dame trop autoritaire et peu tendre, et elle pressentait que ses regrets n'atteindraient pas les sommets de la douleur; cependant elle ne pouvait s'empêcher de se rappeler la vie exempte de soucis matériels qu'elle avait eue dans sa maison. La clause du testament était dure, sans doute, mais ne faut-il pas payer d'une compensation un état que l'on vous rend brillant d'autre part?...

Elle savait que l'exclusivité de M^{me} Tiphaine arrêtait tout rien de son cœur avant qu'il soit formulé, et que tous les prétendants possibles s'éloignaient, choqués de ce testament monstrueux.

Mais elle se disait que si l'un d'eux l'avait ai-

mée réellement, elle n'en serait pas là. Le grand tort provenait d'elle qui n'avait pas su inspirer d'amour.

Sa pensée évoqua Henri Jolin... Que dirait-il quand il saurait ce dénouement? Cela la soulageait qu'il soit hors de France, car il lui semblait qu'elle n'aurait pu supporter sa présence.

Elle entra dans sa chambre qu'elle avait quittée si gaiement quelques semaines auparavant.

Elle se complaisait parmi les objets familiers et se demandait s'il lui serait permis d'en emporter quelques-uns. Toute la précarité de son existence l'empoigna avec plus de violence, quand elle se vit seule dans cette pièce, en songeant que plus rien, peut-être, ne lui appartiendrait.

Elle pleura de nouveau avec amertume, redoutant l'incertain. Une impatience la tenaillait d'apprendre si sa tante la déshéritait réellement et elle se traitait de femme sans délicatesse de penser à ces choses. L'instinct de la conservation survenait en elle, faisant déferler toutes les appréhensions.

La faim, l'horrible faim, le manque de gîte, les privations sans nombre qui la guettaient, la mort dans la misère l'assaillaient. Elle ne possédait aucune amie intime et sûre chez qui elle pût aller sincèrement et sans fausse honte en disant : « Me voici... conseille-moi, guide-moi, aie pitié de mon isolement, jusqu'à ce que je me sois fait une âme énergique... »

M^{me} Tiphaine avait écarté d'elle toute affection, toute relation suivie afin de la conserver à soi. Quand Anne raisonnait sur son cas, elle se persuadait qu'il était impossible que sa tante l'eût dépossédée complètement après lui avoir enlevé toutes les armes qui auraient pu la sauver.

Ses amies mondaines attendaient bien M^{me} Harry, mais c'était, celle-là, une riche personne à la situation posée dont on pouvait se targuer.

Anne rougit d'avoir trompé ainsi tout le monde... Que diraient ces mêmes amies devant la nièce de

M^{me} Tiphaine, implorante, jaillie de sa misère nouvelle ?

La jeune fille estimait avec sagesse qu'elle n'inspirerait nulle pitié parce que son habileté avait été en défaut et que, de plus, elle s'était joué de toutes pour exciter l'envie...

Que de péchés sa conscience accumulait !
été en défaut et que, de plus, elle s'était jouée de plus en plus sous ses pas.

Dans cet appartement solitaire, où ne retentissaient plus la voix métallique de sa tante, les paroles des servantes, elle se blottissait dans l'ombre, toute dépaysée.

Elle se demandait si elle pourrait dormir.

Cependant il valait mieux qu'elle fût seule, et elle ne songea pas à recourir à la complaisance d'une famille.

Elle restait dans sa chambre, épiant le coup de sonnette qui annoncerait la venue du notaire.

Elle rêvait, plongée dans une demi-somnolence, trouvant la vie plus triste qu'elle ne l'avait jamais été. Tout son passé défilait devant sa mémoire, comme il arrive dans les moments de désespérance, quand on sent qu'une étape est franchie et que l'on va entrer dans une phase inconnue.

Mais elle ne possédait presque pas de souvenirs. Les jours avaient fui uniformes, se détachant à peine les uns des autres. Aucune date joyeuse, rien que le trantran journalier avec, comme éclaircies, les rares apparitions d'Henri Jolin.

Enfin le timbre de l'entrée résonna et elle crut entendre un bruit strident. Elle se leva en sursaut du fauteuil où elle s'enfonçait et se hâta vers la porte.

Le notaire entra :

— Madame Harry ?

Anne baissa la tête, ne pouvant répondre oui franchement. Elle le précéda dans le salon et lui désigna un siège.

Ils parlèrent tous deux de l'accident tragique

survenu à M^{me} Tiphaine et, en des paroles ambiguës, le notaire exprima son regret que ce malheur fût arrivé alors qu'Anne était en Angleterre.

La jeune fille comprit l'allusion et se sentit pâlir. Il lui sembla que du froid envahissait ses membres, mais elle chercha à garder une attitude digne.

Le notaire aborda le sujet de son entrevue :

— Madame, vous n'ignorez pas que M^{me} Tiphaine ne désirait pas votre mariage. Ma cliente m'avait toujours entretenu de cette idée arbitraire que je cherchai à combattre par les meilleurs arguments, mais qui n'ont jamais pu prévaloir...

Il s'arrêta, croyant obtenir une approbation, mais la jeune fille resta silencieuse.

— La clause de son testament était certainement inhumaine..., poursuivit l'homme de loi, et j'étais désolé d'avoir à l'enregistrer. Cependant M^{me} Tiphaine, saine d'esprit, mais originale dans ses partis pris, y a tenu. Or, Madame, vous vous êtes mariée... vous avez cru pouvoir passer outre, préférant vivre ce que votre cœur vous suggérait.

Le notaire jeta un regard perçant sur Anne, mais elle baissait les yeux. Elle était aussi immobile qu'une statue. Une pâleur marmoréenne était répandue sur ses traits, et sa couronne de cheveux ressortait d'un noir intense.

Après un silence presque religieux, tellement l'attente donnait de majesté aux minutes, le notaire reprit d'une voix un peu moins claire :

— Plutôt que de plier sous l'intransigeance de Madame votre tante, vous avez délibérément dédaigné la question d'argent, pour trouver le bonheur. Je ne puis que m'incliner pour admirer un désintéressement si rare...

Anne n'avait pas l'attitude d'une personne que l'on félicitait pour un trait héroïque. Sa contenance, qu'elle s'efforçait de conserver détachée, montrait, aux yeux d'un observateur attentif, un désarroi complet. Ses lèvres tremblantes et

blanches, son front couvert d'une sueur froide, ses yeux dilatés lui donnaient l'apparence d'une hallucinée.

Les paroles du notaire lui parvenaient assourdies parce que son entendement suivait la déroute de son esprit. Elle n'avait plus qu'une pensée lucide : celle de maudire son acte de folie qui la jetait, pauvre et couverte de risée, au milieu du monde moqueur.

Comment pourrait-elle se blanchir de tout cela ?

Le notaire, d'une voix plus ferme, ajouta :

— Vous ne serez donc pas surprise, Madame, d'apprendre que M^{me} Tiphaine a tenu la promesse qu'elle s'était faite. A la nouvelle de votre mariage, elle a répliqué en déchirant le testament qui vous instituait sa légataire...

Le tabellion encore une fois se tut pour scruter Anne. Il attendit un mot, un signe quelconque, mais, avec une fermeté inouïe, Anne eut la force de sourire, faiblement il est vrai, quand elle vit ces yeux inquisiteurs la fouiller de leurs prunelles aiguës.

Il poursuivit :

— Elle en a refait un autre qui, je dois l'avouer, m'a bien peinée pour vous...

Le grand moment venait. Anne se sentait défaillir et elle appelait à soi toute son énergie.

L'homme de loi laissa tomber ses mots comme des coups de marteau :

— Car... il ne vous laisse rien...

Il répéta : Rien...

Anne n'avait pas tressailli. Figée sur place, elle redisait intérieurement : rien...

Ainsi, elle était dénuée de tout. Sa tante vindicative oubliait les soins qu'elle lui avait donnés, la compagnie qu'elle lui avait toujours offerte, la gaieté et la jeunesse qu'elle avait apportées dans la maison, du matin au soir, rendant plus accueillant aux vieux amis ce foyer rempli de passé.

Elle voulut dire un mot; elle ne le put. Son gosier serré ne laissait passer aucun son.



— Je ne puis que déplorer, termina le notaire, cet acte cruel de M^{me} Tiphaine. Sa seule excuse est qu'elle vous savait hors de la misère par votre mariage, sans quoi ses dernières volontés eussent été abominables... Vous avez désobéi à son désir... c'est entendu... mais les lois du cœur ont une valeur aussi, et vous les avez suivies, ce dont je vous complimente, car une femme acquiert plus de noblesse à réaliser son rêve de tendresse qu'en se laissant tenter par l'appât du gain...

Anne aurait pu redresser fièrement le front si ces paroles étaient tombées sur la vérité, mais elle n'avait pas le bénéfice de son geste. Elle désirait de tout son cœur « réaliser son rêve de tendresse », mais sa tante l'en avait empêchée...

Elle sortit de l'espèce d'insensibilité où les faits la plongeaient. Elle reconquit son empire sur soi et, fouettant son énergie, elle dit :

— Je ne discuterai pas la volonté de ma tante, je regrette simplement que son aversion pour le mariage lui ait inspiré cette clause un peu ridicule, qui m'a placée en fort mauvaise posture vis-à-vis de nos amis... Je me sentais la moquerie et en même temps la pitié de nos relations, et naturellement les prétendants à qui j'aurais pu plaire ne se sont pas avancés de crainte de m'appauvrir... Toute ma jeunesse pensante a été occupée à résoudre la solution angoissante : la richesse au cœur, ou la richesse tout simplement.

— Ce que vous dites est parfaitement juste, et je suis heureux de constater tant de logique dans vos réflexions. M^{me} Tiphaine a méconnu le bon sens qui vous animait, et je ne puis que vous plaindre.

Il y eut encore un silence qu'Anne rompit en questionnant :

— Quand devrai-je partir d'ici ?

— Vous savez que cet immeuble appartenait à M^{me} Tiphaine... Vous êtes donc libre d'occuper l'appartement jusqu'après le règlement de la succession... Vous aurez, en outre, le droit de prendre

tous les objets qui font partie de votre chambre. Vous vous entendrez à ce sujet avec l'héritier...

L'héritier...

Anne eut un frémissement courageusement réprimé, et elle eut la tentation de demander qui était cet être privilégié qui avait su profiter d'un semblable coup de fortune à son détriment, mais elle retint ce mouvement de curiosité.

D'ailleurs, le notaire, après un moment d'hésitation, déclara en toute simplicité :

— C'est un jeune ami de M^{me} Tiphaine, M. Henri Jolin, qui est institué légataire. Vous le connaissez aussi, sans doute ?

Le tabellion darda un regard perçant sur la jeune fille. Il la vit pâlir et rougir tour à tour sous le coup de l'émotion.

Anne eut s'évanouir de stupeur.

Ainsi Henri Jolin qu'elle aimait depuis toutes ses années de jeunesse allait devenir son ennemi !... Non seulement il apprendrait qu'elle n'était pas mariée, mais encore elle ne pourrait jamais lui faire entendre qu'elle le chérissait dans son cœur. Maintenant, il était pour toujours perdu pour elle, parce que jamais elle ne s'abaisserait de manière à faire supposer qu'elle désirait le partage de cette fortune.

La situation devenait inextricable.

Le notaire la vit excessivement troublée, et un sourire qu'il réprima rapidement éclaira son visage sévère, mais Anne ne le remarqua pas.

Il parla de nouveau :

— Il est regrettable que vous ayez contracté une union en Angleterre, parce qu'il est possible que M. Henri Jolin ait eu la pensée de vous demander en mariage...

— Il ne m'aime pas ! s'écria Anne.

Ces mots contenaient un tel regret et une telle souffrance que tout le monde aurait pu en être frappé. Cependant le notaire ne témoigna nullement que ce cri l'eût touché.

Il ne le releva pas. Aussi bien Anne pouvait-

elle croire que son mariage interdisait de prolonger ce sujet. Elle avait trahi la douleur de son isolement, inconsciemment, et elle comprit que le notaire se taisait par tact.

Il termina l'entretien par quelques aperçus philosophiques qu'elle n'écouta guère, trop tenaillée par les pensées tumultueuses qui l'accablaient.

Elle reconduisit le notaire jusqu'au seuil de l'appartement où il lui dit qu'il désirait la revoir sous peu de jours, et elle se retrouva seule.

Elle eut beaucoup de mal à coordonner ses idées. Tout ce qu'elle vivait lui paraissait un cauchemar épouvantable. Elle ne s'était jamais préoccupée de l'héritier de sa tante, mais apprendre que c'était Henri Jolin dépassait les bornes de son imagination.

Était-il revenu d'Espagne ?

Il fallait que M^{me} Tiphaine fût bien fâchée pour l'avoir démunie ainsi du strict nécessaire, à part quelques meubles qu'elle ne savait où déposer.

Où aller ?

Elle se raisonna et essaya de prendre avec plus de calme les événements survenus. Luttant aussi contre sa peur d'isolée, elle se persuada que, depuis longtemps, elle était une veuve dans son appartement, comme il en existe des milliers de par le monde.

Si les émotions la tinrent éveillée de longs instants encore, le sommeil finit par triompher d'elle, et quand, le lendemain, elle se réveilla, ce fut toute surprise qu'elle constata avoir bien dormi.

Anne reprit assez vite contact avec la réalité. Avec rapidité, elle reconstitua tous les événements et fut reprise de cette terreur envahissante que provoquaient en elle son mensonge et le fantôme de la misère.

Elle tenta cependant de se composer un visage pour recevoir la femme de ménage et pour se rendre chez le notaire. Elle sentait toute l'infériorité qu'elle avait eue vis-à-vis de lui, la veille,

mais aujourd'hui elle était décidée à lui avouer la vérité afin qu'il pût l'aider.

Un détail de grosse importance l'arrêta : elle n'était pas en deuil. Craignant de rencontrer quelqu'un, elle ne pouvait cependant se montrer avec son tailleur beige et son chapeau clair.

Elle ne possédait aucun argent d'avance, sa tante ne lui donnant qu'une certaine somme par mois. La pauvre Anne se trouvait bien désespérée, et elle prit le parti, avant de sortir, de visiter la garde-robe de sa tante et de se confectionner une toilette complète.

Le moyen la choquait quelque peu, mais c'était le seul qui fût rationnel.

Elle pensait ne causer aucun dommage à l'héritier en lui soustrayant ces vêtements féminins.

Les scellés cependant était sur l'armoire principale, mais Anne n'avait que faire des toilettes de prix. Dans le cabinet de toilette existait une petite penderie, masquée par un rideau, où s'abritaient les robes ordinaires.

Anne les regarda d'abord, sans y toucher. Elle éprouvait une sorte d'épouvante de s'emparer de ces tissus.

Un peu de courage lui revint et elle choisit une robe simple, en laine.

Sa tante était de sa taille et mince. Anne put, sans peine, s'arranger une toilette, la mode n'exigeant pas de forme collante. Cette diversion lui fit du bien.

En deux heures, elle put corriger l'ourlet, reprendre par-ci, par-là. Elle essaya son œuvre et se trouva correcte.

Vers deux heures, elle résolut d'accomplir sa démarche chez le notaire.

Avant de sortir, elle repassa dans son esprit les paroles qu'elle lui dirait. Si son souci était grand, son courage ne l'était pas moins et elle se promit une confession absolue. Nul doute que cet homme intelligent ne la comprît et ne l'aidât.

Comme elle se dirigeait vers sa chambre pour

mettre son chapeau, résolue à terminer cette question, la sonnerie de l'entrée résonna.

Anne s'arrêta dans un instinct de se soustraire à toute visite. Elle garda un silence complet durant quelques secondes, supposant qu'une de ses amies venait la voir.

Sa perplexité était douloureuse, mais elle en triompha par un mouvement d'indifférence dédaigneuse.

Un peu plus tôt, un peu plus tard, il fallait que la vérité fût connue et ce n'était pas la peine de jouer avec l'échéance.

Elle ouvrit et recula, toute blême.

Devant elle se présentait l'héritier : Henri Jolin.

Il entra vite et dit vivement, en prenant la main qu'Anne lui tendait machinalement :

— Ma pauvre Anne... pardon... Madame... voici un bien terrible retour... M^{me} Tiphaine ne méritait pas une fin aussi effroyable... J'ai été bouleversé d'en apprendre les détails.

Anne pouvait à peine parler. Dans son cerveau se précisait une chose : c'est que l'heure de sa destinée allait sonner.

Henri Jolin était entré dans le salon, et, assis dans un fauteuil, il regardait Anne.

Plongée dans une bergère, à contre-jour, la jeune fille penchait la tête.

Il murmura :

— J'ai appris votre mariage.

Elle sursauta et ses mains tremblèrent légèrement, tandis que sa poitrine oppressée manquait d'air.

Henri continua :

— J'ai été fort satisfait de cette décision que vous avez enfin prise.

Henri balbutiait, cherchant ses mots, et Anne eut tout naturellement que l'héritage dont il la frustrait le troublait.

Elle dit rapidement :

— De mon côté, je suis contente que ma tante

vous ait choisi pour jouir de sa fortune, elle ne saurait être en de meilleures mains.

Le jeune homme eut une rougeur au front, et il admira le désintéressement de celle qui lui parlait. Il appréciait son air détaché et la parfaite aisance de ses félicitations.

Il répliqua :

J'en-se été fort décontenancé d'accepter ce legs inattendu, si je n'avais appris par votre tante elle-même que vous étiez dans une situation des plus enviables.

Anne, qui commençait à se remettre, se sentit de nouveau pâlir. Que la vérité était amère !

Votre mariage vous a faite riche, et cela me console de vous déposséder.

La jeune fille ne dit pas un mot. Détromper Henri, c'était l'exposer à un embarras des plus douloureux, c'était aussi, pour elle, mendier, solliciter un secours qu'elle ne pouvait décemment désirer.

Ce n'était nullement de la faute du jeune homme si sa tante l'avait désigné. Il ne fallait donc pas que son attitude à elle pût trahir le moindre soupçon et la moindre allusion à un partage.

Elle se trouvait donc liée au mensonge par la fierté et la délicatesse les plus élémentaires.

Son rôle de femme mariée lui interdisait également de montrer sa véritable sympathie à Henri, et c'était peut-être un bien, car si elle s'était laissée aller à son penchant, il aurait pu supposer subite et utilitaire cette tendresse jusqu'alors si bien cachée.

Plus que jamais, cette jolie affection, née dès l'enfance, devait rester un secret.

Les circonstances devenaient impitoyables.

Henri voulut la faire parler sur son séjour en Angleterre. Il essaya de savoir quelques particularités sur sa vie, sur ce mariage contracté, sur le physique de son mari.

Mais Anne resta fermée sur ce sujet, tournant

toutes les questions, éludant les demandes et s'étendant seulement sur les jours qu'elle passait au milieu de la famille Heart, en compagnie des trois misses rieuses et du baby si sérieux.

Elle raconta leurs fiançailles mouvementées et eut des sourires pour vanter leur sens pratique qui s'accompagnait cependant d'une légèreté de surface qu'on pouvait méconnaître.

Tout en disant ces choses, Anne se demandait comment Henri accueillerait la vérité quand il la connaîtrait par le notaire.

Maintenant, elle reculait sa visite pour chercher d'abord une situation. Elle s'y emploierait le jour même et n'irait voir le tabellion qu'ensuite. Elle voulait redresser fièrement le front et dire : « J'ai fait une erreur, mais je la répare; je ne réclame rien, je travaille pour subvenir à mes besoins. »

Cette pensée, d'abord informe, se dessina si pleine de promesses dans son esprit qu'elle en fut toute réconfortée et qu'elle resta toute à la conversation qu'Henri entreprenait de nouveau sur la disparue.

— M^{lle} Tiphaine était certainement une personne originale; ses vues, si elles manquaient de largeur, se rattrapaient en imprévu : je ne m'attendais nullement à me voir propriétaire d'un appartement aussi confortable.

Alors qu'Henri voulait exprimer presque un regret de se voir ainsi favorisé, Anne crut que c'était une invite à son départ prochain et elle dit, un peu en souriant pour ne pas avoir l'air atteinte :

— Je vous débarrasserai de ma personne le plus rapidement possible.

— Oh! Anne, interrompit le jeune homme avec reproche, pourriez-vous penser que j'aie hâte de vous voir quitter ce logis?

Le ton était chaud, mais Anne n'y distingua qu'une politesse aimable que leur longue camaraderie appelait. Elle dit, un peu timidement :

— Vous avez été prévenu que ma tante m'a au-

torisée à prendre quelques objets ? Dès que j'aurai eu le temps de les rassembler, je vous céderai la place, mais je vous remercie de me laisser toute latitude.

— Prenez ici tout le repos nécessaire, ma chère Anne, je vous en supplie.

Ces paroles furent lancées avec une spontanéité si affectueuse que la jeune fille en reçut un choc, comme si elle percevait l'intuition d'une prévenance plus tendre que ne le comportait la stricte politesse.

Mais, après un peu de réflexion, elle pensa qu'Henri tenait à se faire pardonner cet héritage et qu'il était naturel qu'il fût aimable.

Elle répondit :

— Je dois revoir le notaire, qui me guidera dans le tri que je dois faire. Je ne voudrais vous léser en rien.

— Je vous en prie, usez largement de ce droit, n'y apportez aucune délicatesse, tout ce que vous me laisserez sera suffisant, mais, je le répète, ne vous pressez pas.

La pauvre Anne, qui songeait avec effroi, l'instant d'auparavant, au gîte futur qu'elle devrait chercher, tout émue d'abandonner des lieux si chers à ses souvenirs, n'eut plus qu'un désir : celui de fuir cet endroit qu'elle devait à la charité de son ami d'enfance.

Une fierté l'envahit, une révolte faillit lui faire repousser cette offre si parfaite, mais elle sentit à temps tout le ridicule d'une semblable conduite et elle essaya de dire posément, avec douceur :

— Vous êtes très aimable, et je vous remercie.

Maintenant, elle ne pouvait s'empêcher de se demander quelle serait l'impression d'Henri s'il apprenait les conditions nouvelles de son existence. Mais, quand il en serait averti, elle comptait lui opposer la réponse triomphante d'une situation qui la sauverait de la misère.

Ainsi Henri saurait d'elle quelques bons côtés

de son caractère et elle ne doutait pas que son mensonge serait absous.

Bien que l'entretien semblât terminé, parce qu'il n'eût plus, entre les deux jeunes gens, ces rapports francs que l'amitié y avait toujours établis, Anne était convaincue qu'Henri avait quelque chose à lui confier; on peut-être attendait-il simplement des mots qu'elle ne prononçait pas.

Des silences naissaient entre eux que le jeune homme ne brusquait par nulle velléité de départ.

Anne finit par s'imaginer qu'il se considérait comme chez lui et qu'il lui plaisait de se reposer de la chaleur du jour dans un appartement frais.

Heureusement pour Anne, elle arrivait d'Angleterre où les jeunes filles ont la liberté de recevoir qui bon leur semble, sans quoi elle eût été bien mal à l'aise, avec les mœurs ultra-correctes insufflées par sa tante, de se voir en tête à tête avec un jeune homme.

Henri ne semblait pas se préoccuper de l'étrangeté de sa visite.

Cependant Anne, un peu troublée, se leva dans un mouvement involontaire, ne sachant plus quel sujet de conversation aborder.

Henri parut alors se réveiller. Il quitta son siège en s'excusant :

— Je vous demande pardon, les souvenirs m'assaillaient et je perdais la notion de l'heure et des convenances. Je vous verrai dès que possible, le notaire doit me prévenir, et je vous avertirai.

Il partit laissant Anne qui aurait voulu le retenir tout en craignant sa présence.

Son sentiment était fort complexe. Revoir Henri lui était un réconfort. Devant lui, l'énergie lui revenait et il lui semblait que rien de malheureux ne pouvait lui survenir sans qu'elle eût un défenseur. Il paraissait à ses yeux comme un protecteur naturel qui devait connaître sa pensée et sa vie depuis tout temps. Elle aurait voulu causer avec lui amicalement, intimement, sans détours, lui ouvrir son cœur et lui demander conseil. Mais

elle avait créé, de ses propres mains, une barrière infranchissable entre elle et lui.

Malgré toute la joie et le réconfort qu'apportait sa vue, elle devenait une étrangère, non pas tant par l'apparence que par le fond même. Il la croyait mariée et il était l'héritier de sa tante, deux circonstances qui les éloignaient forcément l'un de l'autre.

Anne réfléchissait, non sans amertume, que la seconde circonstance n'était amenée que par la première dont elle était l'instigatrice. Elle-même avait brisé cette affection qui lui tenait tant au cœur. D'un seul coup, elle avait rompu le lien affectueux qui les réunissait, et elle s'était précipitée, sans rémission, dans l'isolement et l'aventure.

Ses larmes coulaient pleines de regrets.

Et quand elle songeait que son mariage n'était qu'une atroce plaisanterie, qu'elle n'avait même pas la compensation d'être aimée, elle se maudissait dans sa sottise, dans cette idée saugrenue, qui, comme un accès de folie, avait passé dans son cerveau pour détruire un passé.

Mais il n'y avait plus à récriminer. Maintenant elle serait morte de honte si elle se voyait acculée à déclarer : Je ne suis pas mariée, rendez-moi cet héritage qui m'est dû.

Non, elle avait commis une erreur et elle devait la réparer. Sa punition était cruelle, mais elle la trouvait méritée.

Il s'agissait de découvrir au plus vite une situation qui lui permit de quitter cet appartement afin de le rendre à Henri Jolin. Elle estimait peu correct de profiter de son obligeance.

VII

Si Anne était torturée par sa situation critique, Henri Jolin ne l'était pas moins.

Il avait été fort surpris d'être soudain privilégié par M^{me} Tiphaine et se demandait à quel sentiment d'injustice la vieille dame avait obéi pour narguer ainsi sa malheureuse nièce.

On pouvait évidemment invoquer, *a priori*, le mariage d'Anne, mais si le motif devenait plausible pour déshériter la jeune fille, il devenait insuffisant pour instituer Henri légataire.

Le jeune homme ne voyait là qu'une taquinerie abominable de sa vieille amie, et il était bien près de l'estimer moins, malgré toute la gratitude qu'il aurait dû lui avoir pour son legs.

Il ne savait comment s'innocenter aux yeux d'Anne et trouvait son cas assez pénible.

Il était fort touché par l'attitude concentrée de la jeune fille, sans qu'il pût démêler si la mort de sa tante l'emportait sur la perte de l'héritage. Les deux réunis pouvaient justifier cet affaïssement et ce mutisme.

Il rejetait la pensée de la reconnaître cupide. C'était donc le légataire lui-même qui déplaisait et cette constatation n'était pas faite pour encourager Henri à renouer les liens d'amitié qui paraissaient bien près de se rompre.

Henri escomptait d'amicales confidences de son amie d'enfance, et, dans un moment d'expansion, il aurait pu placer des mots utiles. Mais, au rebours de ce qu'il attendait, Anne s'était repliée, ne s'étendant nullement sur sa vie, n'ayant pour

Parmi qu'elle avait toujours connu que les paroles banales employées en face d'un indifférent.

Cette pensée le tourmentait. Il sentait tant de réticences dans les manières d'Anne qu'il croyait fermement qu'elle lui en voulait pour une circonstance où il n'était pour rien.

Il résolut d'aller la revoir.

Peut-être serait-elle mieux remise des secousses subies et la conversation amènerait-elle le point qu'il souhaitait.

Il jugea qu'il devait attendre deux ou trois jours et fut soudain très calme d'avoir pris cette décision. C'était presque du courage pour lui de reculer cette visite, mais il voulait laisser Anne prendre quelque repos. Il savait qu'elle n'abandonnerait pas l'appartement sans le prévenir et il ne craignait donc pas un départ précipité.

Cependant il restait assez inquiet de la suite que prendraient les événements, et il ne se défendait plus contre une angoisse grandissante.

Anne, elle, remplissait ses journées par d'autres inquiétudes. Elle les passait en recherches infructueuses. Elle allait d'adresse en adresse se présenter avec la meilleure volonté qui fût, mais elle n'obtenait aucune satisfaction.

La fièvre de l'insuccès la poussait et elle multipliait ses démarches.

Elle avait cru très facile d'être une simple gouvernante, et elle s'apercevait que mille embâches se dressaient devant son dessein. Soit que la situation fût mal considérée chez les personnes où elle serait entrée, soit que ses attributions fussent confondues avec d'autres et nullement de son ressort, soit que la dame de la maison fût acariâtre et impossible à contenter ou que les appointements fussent dérisoires, la pauvre Anne perdait la tête au milieu de ce chaos.

Ce qui compliquait ses projets, c'est qu'elle était pressée. Elle ne pouvait plus se supporter chez Henri. Les tapis qu'elle foulait lui brûlaient les pieds, et les ustensiles dont elle se servait

semblaient lui reprocher son indiscretion. A mesure que le temps fuyait elle devenait plus malheureuse. Son argent fondait affreusement et elle se voyait sans ressources, obligée de recourir à quelque aumône.

Ses larmes coulaient plus abondantes et elle ne savait plus à quel parti se résoudre.

Parfois, en un éclair, elle entrevoyait la possibilité d'un mariage entre elle et Henri, qui pourrait tout arranger, mais le rouge de la honte lui montait au front, en songeant qu'elle devrait alors lui avouer son mensonge.

Elle se mit en quête de nouveau, avec l'énergie que donne parfois la défaite prolongée, et elle crut enfin avoir trouvé.

Il s'agissait de tenir compagnie à une jeune infirme de dix-huit ans.

Quand Anne se présenta, elle crut être parvenue au terme de ses recherches. La personne qui la reçut était fort aimable et paraissait très bonne. Elle parla de sa fille avec chaleur et plaignit sa malheureuse enfant qui ne pouvait bouger de sa chaise longue.

Anne était tout apitoyée et elle rêvait déjà de rendre plus douce l'existence de cette pauvre malade, privée de tant de joies.

Mais quand elle fut en sa présence, elle recula devant l'air méchant qu'elle lui vit.

— Noëlle, je t'amène une nouvelle compagne.

— Ah!

La jeune infirme toisa celle qui entrait, pas une parole de bienvenue, pas un sourire, la bouche garda son pli hautain.

Anne, cependant, avait repris possession de soi et elle s'avancait vers la jeune fille en se disant qu'il faut beaucoup pardonner à ceux qui souffrent.

Elle murmura doucement :

— J'essaierai d'être pour vous, Mademoiselle, une amie attentive.

— Je n'ai pas besoin d'amie, mais d'une per-

sonne qui me serve..., répliqua la malade d'une voix sèche.

Anne, froissée, ne savait plus que dire, tandis que la mère s'efforçait de pallier le mauvais effet de ce ton.

— Ma petite Noëlle, ne fais pas la méchante, nous savons que tu es à plaindre, et Mademoiselle sera heureuse de te plaire. Veux-tu qu'on te lise le dernier roman que je t'ai acheté?

— Je veux qu'on me laisse tranquille, trancha Noëlle, les lèvres pincées.

— Cependant, tu as demandé une compagne.

— Qu'elle reste dans ce coin à attendre mes ordres.

Anne pensait à s'enfuir et elle déplorait intérieurement les circonstances qui l'amenaient là.

S'il est pénible de travailler quand on n'y a pas été préparé, il est encore plus amer de voir sa bonne volonté repoussée.

La mère l'entraîna et murmura quand elles furent hors de portée de l'infirmes :

— Vous jugez, chère Mademoiselle, de la difficulté de votre tâche. Aucune personne n'y peut résister tellement la souffrance a aigri ma fille.

Anne ne savait que répondre. Elle convenait de la lamentable situation de cette enfant, mais elle estimait qu'elle aurait pu se vaincre pour se montrer plus aimée.

— Je remarque, Mademoiselle, reprit la mère accablée, que vous hésitez devant la servitude déprimante à laquelle vous serez astreinte. Je m'en voudrais de vous influencer.

Ces paroles stimulèrent la volonté d'Anne. Elle voulut essayer de se consacrer à cette bonne œuvre, trouvant peu charitable de reculer devant la misère d'une martyrisée dont les maux méritaient toute indulgence.

Elle déclara :

— Madame, je pressens que les heures seront pénibles près de Mademoiselle votre fille, mais

je me traiterais d'inhumaine si je ne tentais pas de remplir cette mission de charité.

— Merci, chère Mademoiselle.

La pauvre mère serra les mains d'Anne avec effusion. Ce dévouement la remplissait de sécurité et elle espérait de meilleurs jours pour elle et son enfant.

Anne, qui avait passé des années sous la tutelle de M^{me} Tiphaine, ne s'effrayait pas outre mesure du rôle qu'elle acceptait de parti délibéré.

Elle entra en fonctions sans tarder, mais cependant elle recula le transport de son bagage, devenant prudente.

La malade fut peu engageante et ne lui adressa pas la parole. Quand Anne essaya d'amorcer une conversation, l'ordre lui vint de se taire, avec des mots si cassants que la pauvre garde en fut tout étourdie.

L'infirmes, les yeux fermés, rêvait, sans un mouvement. Elle gardait une immobilité absolue, et avait l'horreur du bruit.

Malheureusement pour Anne, un geste maladroit déclencha un orage. Elle marchait silencieusement sur la pointe des pieds, et comme de vouloir forcer un résultat conduit à l'excès contraire, Anne heurta un meuble d'où tomba un vase.

Le fracas fut aussi soudain qu'affreux.

Ce furent des vociférations de la part de la malade. Tout l'appartement retentit de sa colère, et sa mère survint toute tremblante.

Les yeux hors de la tête, la bouche écumante, l'infirmes hurlait et elle chassa la pauvre Anne.

La malheureuse se trouva dans la rue, complètement affolée, ne sachant pas comment elle avait pu penser à mettre son chapeau et accomplir en quelques secondes une quantité de petits détails concernant son départ.

Elle rentra chez elle, éteurée, en proie à un désespoir qu'elle jugeait exagéré, mais qu'elle ne pouvait surmonter.

Pendant quelques heures, elle s'abîma dans un

découragement intense, voyant l'avenir plus noir que jamais.

Les démarches qu'elle faisait l'exténuaient et ses courses à travers Paris devenaient un cauchemar. La crainte de rencontrer une de ses amies lui donnait une allure apeurée, et les passants se retournaient vers elle. Sa tête baissée, ses pas rapides, ses coups d'œil furtifs changeaient son allure générale et elle s'en rendait compte.

Soudain, Paris lui fit horreur et elle songea à la famille anglaise qu'elle venait de quitter.

M^{me} Heart s'était montrée toujours aimable envers elle et Anne eut une lueur d'espoir.

Ne pourrait-elle pas retourner en Angleterre où elle donnerait des leçons de français? Cette idée ne l'avait-elle déjà pas effleurée à un moment?

Elle se demandait pourquoi elle n'y avait pas donné suite plus tôt.

Elle habiterait chez M^{me} Heart qui bientôt n'aurait plus de filles; elle lui tiendrait compagnie, s'occuperait du baby et de l'intérieur.

Cette pensée la ranima et elle trouva que son temps avait été bien perdu sans profit. Mais pourquoi regretter le passé où germait une idée?

Une nouvelle énergie l'envahit et elle décida qu'elle repartirait le lendemain ou le surlendemain.

En songeant qu'elle abandonnait la France peut-être pour toujours, une tristesse l'effleura, mais elle ne voulut pas s'enfoncer dans cette impression.

Pourquoi croire qu'une décision est définitive alors que si peu de choses sont stables?

Dans tous les cas, elle échappait momentanément à la gêne que son mensonge créait, et quand elle reviendrait, plus tard, il lui semblait qu'il lui serait plus facile d'expliquer cette plaisanterie avec l'humour que le temps y apporterait.

A l'heure présente, la gaîté n'était pas de mise. Elle ne pouvait placer, dans son récit, le rire qui convenait pour forcer celui de ses auditeurs.

Encore une fois, il lui parut que son avenir

s'arrangeait et elle oublia tout ce qui n'était pas son nouveau projet.

La soirée se passa rapidement. Ses épouvantes de la veille et de l'avant-veille disparaissaient. Son esprit organisait sa vie, là-bas, de l'autre côté de la mer, et elle se prenait à sourire.

Le lendemain la trouva dans les mêmes dispositions. Une sérénité remplaçait l'air abattu de son visage.

Elle vaqua aux menus emballages de ses affaires personnelles et désira voir Henri Jolin pour le prévenir qu'il pouvait se considérer comme chez lui.

Sa résolution l'allégeait, et puisqu'il fallait tout abandonner, elle tenait à ce que cela soit avec élégance. Depuis cinq jours qu'elle revivait là, elle n'était pas loin de s'imaginer qu'il y avait une année, tellement les minutes lui avaient été longues et lentes.

À l fond de son cœur, elle trouvait M^{me} Tiphaine dure, mais que pouvait-elle contre des principes que le mort avait confirmés ? Tout était consommé.

Elle déjeuna plus allègrement, délivrée de la hantise de chercher une situation. Que de mal elle s'était donné ! Que de courses et d'attentes !

Elle combinait son voyage tout en absorbant les provisions qu'elle avait achetées, et elle ne trouvait plus aujourd'hui son repas désagréable. Sa pensée se transportait dans le cottage si gai où elle passerait d'heureux moments.

Ayant laissé en Angleterre la majeure partie de ses affaires, la famille Heart ne verrait aucune étrangeté à son retour et elle se promettait de leur soumettre sa situation avec tant de confiance qu'elle ne doutait nullement de leur apitôlement ni de leur aide.

A peine avait-elle remis en ordre son couvert que l'on sonna à la porte d'entrée. Elle pensa que c'était une visite comme il en venait chaque jour, et dont elle voyait seulement les cartes que la concierge lui donnait au passage.

Elle ouvrit avec indifférence et retint une exclamation de plaisir en se trouvant en face d'Henri.

Il la regarda avec surprise, étonné de la revoir plus gaie qu'il ne le pensait.

Quand ils furent dans le salon, rapidement Anne commença :

— Je suis heureuse de votre visite, Henri, pour vous annoncer que vous pouvez disposer de votre appartement.

— Ah ! répliqua-t-il sans joie.

Ce manque d'allégresse parut surprendre Anne, mais elle poursuivit sans s'y arrêter :

— Je quitte Paris demain, ou après-demain au plus tard.

Henri tressaillit. Il la contempla fixement et lui découvrit soudain un aspect rayonnant. Le froid de la déception glissa dans ses veines.

Il fit cependant un effort pour demander avec un faux air désintéressé :

— Vous allez vous établir où ?

Un observateur eût pu être surpris de cet étrange entretien. Anne était mariée à un Anglais et elle avait laissé entendre qu'elle habitait Londres. Il devait donc n'y avoir aucune équivoque possible.

Mais Anne et Henri étaient trop occupés de leurs buts propres pour constater tout ce qu'il y avait de paradoxal dans leurs dires.

Henri ne s'étonna pas plus de la phrase bizarre : « J'ai pris la résolution de quitter Paris » qu'Anne lui lança soudain, qu'elle ne s'alarma de la réponse équivalente : « Vous allez vous établir où ? » Anne perdait de vue son mariage fictif comme le jeune homme l'oubliait.

Cependant, quelques secondes après cette question, elle eut un mouvement, comme si elle découvrait soudain sa maîtresse, et elle répliqua :

— Mais... je vais m'établir à Londres...

Cela voulait spécifier que nul autre endroit ne pouvait lui convenir puisqu'elle y avait concentré ses penates.

Henri parut alors prendre une résolution déses-

pérée. Il voyait Anne décidément perdue pour lui. Son mari n'étant pas présent, il pouvait s'imaginer que c'était un mythe, mais allait-il donc être forcé de se rendre à l'évidence?

Aimait-elle vraiment en Angleterre et s'était-elle engagée dans une de ces promesses qui lient toute une vie?

La laisserait-il partir sans lui avouer qu'il avait toujours pensé à elle? Jaillirait-il de cet aveu quelque lueur qui lui permettrait de s'innocenter de ce legs qui lui pesait, bien qu'il appréciait son utilité pour l'extension de son industrie?

Le cas se présentait cependant fort épineux.

C'est risquer grandement pour sa réputation d'homme correct que de dévoiler un amour toujours ressenti à une femme en possession de mari. D'un mot, Henri pouvait être prié de se taire. Quelle contenance prendrait-il alors?

Mais, sans doute, se croyait-il quelques droits à tenter cette confidence, car il s'enhardit et murmura :

— Anne, je vous demande pardon d'avance pour l'incorrection que je vais commettre et que vous pourrez arrêter, mais je ne voudrais pas vous voir repartir sans vous avouer...

Il s'arrêta. Le silence était profond. Du dehors arrivait un bruit assourdi par les tentures. C'était le Paris de l'été, plus calme, plus lent. La chaleur brisait la vivacité, interrompait l'ardeur du mouvement. Dans l'appartement, sans personnel, une paix intense régnait que l'embarras des deux jeunes gens accentuait.

Anne était tout attention. Légèrement hâlante, elle s'attendait à un éclaircissement sur cette fortune acquise à l'improviste. Elle était un peu pâle et gênée pour celui qui allait s'accuser.

Henri pour suivit après ce temps de silence où il parut se recueillir :

— Anne, peut-être ne vous en êtes-vous jamais aperçue... mais depuis longtemps... longtemps... je vous ai toujours aimée.

La jeune fille eut un tressaillement et ses joues se colorèrent d'une rougeur intense. Mais elle ne protesta pas, et elle ne prononça pas la parole indignée qu'Henri avait envisagée.

Le jeune homme ne lui laissa guère le loisir, d'ailleurs, de placer un mot. Comme en un rêve, il murmurait, s'enfonçant dans son aveu :

— J'ai appris votre mariage avec une grande douleur et j'ai regretté immensément de n'avoir pas osé vous parler de mon amour, mais je dois dire que j'ignorais vos façons de penser et que je craignais de vous enlever la fortune de votre tante. Pouvais-je savoir où allaient vos tendances, mariage ou argent ? Quand j'ai su que vous fouliez aux pieds l'héritage de M^{me} Tiphaine par un acte aussi énergique, j'ai souffert affreusement de n'avoir pas surmonté ma timidité...

Le jeune homme, par égard pour sa vieille amie, ne parla pas de sa demande. La moindre gratitude lui défendait de ternir sa mémoire. Il voulait laisser cet incident dans l'ombre. Tout, en ce moment, dépendait d'Anne.

Il attendait un mot, un regard.

Anne, oppressée, le cœur en tumulte et le cerveau en déroute, se demandait ce qui lui arrivait. Elle ne pensait pas qu'un tel événement fût possible.

Allait-elle révéler sa supercherie à Henri ?

Peut-être ne disait-il ces choses que parce qu'il la croyait mariée... Il pouvait aisément jouer à l'homme chevaleresque maintenant qu'il savait que tout était irrémédiable entre eux.

Elle en serait donc pour deux hontes : celle d'avoir entrepris cette comédie et celle d'être dédaignée. Vraisemblablement, Henri se retiterait, surpris de la duplicité qu'il découvrirait soudain dans son amie d'enfance.

Non, elle devait rester ferme et détachée.

Avouer qu'elle était encore libre, ce serait demander à devenir la femme d'Henri, avec la part de cette fortune tentante, et toute sa herté s'y opposait.

Pourquoi n'avait-il pas parlé plus tôt?

Comme c'était facile aujourd'hui de poser à l'amoureux quand il ne risquait pas d'être pris au mot! Cette déclaration intempestive ne rimait à rien, il avait dit lui-même en commençant qu'il la savait marier, et c'était nettement signifier : je ne vous aurais pas éclairée sur ces sentiments, si vous n'étiez pas liée irrévocablement.

Toutes ces réflexions provenaient de la logique même, et les efforts d'Anne se bornaient à ne pas les trahir sur son visage. Elle se donnait une apparence de calme qu'elle était loin de posséder.

Henri remarqua ces traits indifférents qui ne laissaient rien percevoir de leur incertitude, et il fut convaincu que la jeune fille n'avait jamais ressenti pour lui aucun penchant. En un éclair il se remémora ce jour du premier de l'an où il avait cru percevoir le frôlement émuivant de l'amour palpiter dans le regard d'Anne. S'était-il donc aussi grossièrement trompé? M^{lle} Tiphaine aurait-elle eu raison?

Anne dit enfin quand elle crut que sa voix aurait son ton naturel :

— Je vous remercie beaucoup, mon cher Henri, de la sympathie que vous me témoignez.

Le jeune homme tressaillit au mot sympathie qui sonnait si froid et si sec.

Anne voulut ajouter d'autres paroles, mais sa gorge refusa de les laisser passer, tellement son émotion grandissait.

Henri rompit le silence qui se prolongeait entre eux.

— Je sais que je n'ai plus le droit, aujourd'hui, de vous parler de ma tendresse, mais votre départ pour l'Angleterre m'y a poussé presque inconsciemment. J'ai compris que votre adieu se présentait comme définitif, et c'est ce qui m'a permis d'oser... J'espère que vous saurez me le pardonner en faveur des années de si cordiale camaraderie qui ont été les nôtres.

Les phrases qu'Anne entendait sonnaient en son esprit comme un glas.

Elle s'avouait qu'elle parvenait à un tournant capital de sa vie et elle aurait voulu réfléchir avant d'aller plus avant dans cette conversation. Elle eût aimé des éclaircissements sur l'héritage et elle sentait qu'elle ne pouvait les exiger si Henri ne les offrait pas. Ces circonstances réunies la déconcertaient.

Tout ce qui lui venait sur les lèvres n'était pas pensé par son cœur et elle paraissait froide et dénuée du moindre attachement, alors que sa tendresse bondissait dans sa poitrine, et se réveillait, vive, reconnaissante pour l'ami toujours connu.

Ah ! pourquoi fallait-il que ce doux avenir fût entaché de tant de retard !

Quelle joie pouvait lui causer cet amour maintenant, et quelle attitude adopter devant une semblable hypocrisie ?

Il parlait de départ définitif. Mais n'était-ce pas elle qui avait manifesté cette intention ?

Elle abolissait le passé et se sentit affreusement malheureuse. Elle voulut crier sa peine à son ami, mais elle résista à cette tentation, craignant d'avoir à se le reprocher. Cependant, bien des paroles que l'on croit irréparables servaient souvent à dissiper des malentendus.

Sa fierté lui commandait de s'enfermer dans son mensonge et de mourir pour tous ceux qu'elle avait connus. Une autre existence allait s'ouvrir pour elle.

Elle comprit cependant qu'une réponse s'imposait et qu'elle devait paraître détachée et en même temps affectueuse. Son rôle était délicat, mais elle pouvait laisser percer quelque affection ; du moment qu'elle passait pour être mariée, Henri n'y verrait pas le manège habituel d'une candidate au mariage.

L'essentiel était de se montrer belle joueuse. Forcer l'admiration de celui qui vous aime, c'est

s'imposer noblement, et Anne aurait au moins cet avantage.

— Mon cher Henri, commença-t-elle avec une désinvolture affectée, vos sentiments me surprennent, mais me flattent. Les femmes sont toujours satisfaites de plaire.

Il arrivait que les paroles et le ton d'Anne n'étaient pas du tout ceux qu'elle aurait voulu prendre et elle se mordit les lèvres en voyant le visage du jeune homme se rembrunir.

Il jetait devant elle tout le passé de son cœur et elle lui répondait en femme du monde qui traite à la légère un sujet qui n'intéresse pas.

Il se demanda si Anne avait du cœur.

La jeune fille ne pouvait deviner complètement les pensées qui le hantaient, mais elle pressentait qu'elle lui avait déplu et elle ne savait comment regagner son estime. L'avantage qu'elle se figurait avoir conquis s'effaçait.

La situation lui paraissait des plus douloureuses et si elle essayait de retenir un sourire sur ses lèvres, des larmes montaient à ses yeux.

Henri se reprit le premier et questionna :

— Vous ne regrettez pas de quitter la France pour toujours ?

Anne pâlit et les pleurs proches voilèrent son regard et le jeune homme comprit qu'elle souffrait.

Dans un effort, elle articula :

— Ce n'est pas sans un déchirement atroce de l'âme que l'on quitte le pays où l'on a vécu.

Pour une personne dénuée de cœur, Henri trouva qu'Anne était fort émue, et pour une femme qui avait accepté l'amour d'un étranger, il jugea que ces mots étaient durs. Elle devait pourtant savoir qu'en acceptant le mari, il faudrait adopter le pays.

Facilement, Henri aurait pu souligner toute l'ironie de cette tristesse, mais on n'accable pas quelqu'un qui souffre, aurait-on plaisir à se venger de lui.

Anne, qui ne voulait à aucun prix montrer une

faiblesse qui pouvait lui être préjudiciable, changea de conversation et parla de l'appartement.

— Je le quitterai sans doute demain... au plus tard après-demain... et vous seriez bien aimable de me dire ce que je puis choisir.. Je n'en connais pas le premier mot.

Le jeune homme parut fort embarrassé de cette décision à assumer. Elle remettait directement la question de l'héritage en cause.

Il s'exclama :

— Que je suis désolé de me savoir chez moi, ici ! Je ne m'y habitue pas, et je me sens bien mal à l'aise. Puis vous devez tellement m'en vouloir !

— N'en croyez rien !

— Cependant... je vous assure que je ne m'attendais nullement à cette détermination de votre tante... vous êtes bien convaincue de ma sincérité... et vous savez que je n'ai jamais menti.

Dans le feu de sa protestation, ces dernières paroles étaient de trop. Anne en eut un léger frisson, car elle n'aimait pas que l'on évoquât devant elle ce mot de mensonge avec lequel elle avait si bien jonglé. Cette impression gâta le soulagement que lui apportait l'accent de franchise d'Henri.

Elle répliqua, heureuse d'avoir une occasion où elle pût se montrer sincère, elle aussi :

— Mais, mon cher Henri, je ne vous en veux pas du tout. Ma tante aurait pu utiliser sa fortune beaucoup moins bien. N'essayons pas de comprendre sa volonté, mais envisageons-la avec sérénité. Je suis contente pour vous et vous souhaitez une grande prospérité.

— Anne!... s'écria Henri comme malgré lui.

Il ne pouvait l'écouter cet accent badin et aurait voulu plus de confiance. Il sentait le parti systématique de ne pas laisser la conversation tomber dans la forme sentimentale, et il se persuadait de plus en plus que la jeune fille l'avait en aversion.

Alors, il n'essaya plus de poursuivre l'entre-

tien dans le sens où il le désirait. Il savait qu'il n'obtiendrait pas un regret pour le passé.

Il parla affaires et pria Anne de choisir ce qu'elle préférerait dans l'appartement.

Elle le remercia, ne voulant pas accepter plus que son droit, et le débat faillit se gâter par trop de générosité de part et d'autre.

Henri clôtura la discussion en disant :

— Nous devons encore nous rencontrer chez le notaire et j'espère que vos hésitations seront levées quand il aura parlé.

— Pourquoi donc devons-nous encore nous trouver devant le notaire ? demanda Anne surprise.

Mais Henri n'alla pas plus loin dans ses paroles, qu'il semblait même regretter.

Anne réfléchissait. M^{me} Tiphaine avait-elle donc quelque chose à ajouter à sa volonté principale ?

— Vous vouliez partir après-demain..., dit Henri, je crois que vous serez obligée de surseoir.

— Cependant, posa Anne rêveuse.

— Cette absence sera peut-être longue à M. Harry, lança le jeune homme avec une ironie qui n'échappa point à Anne.

Elle n'y répondit pas. C'était sa punition que ces allusions à son union et elle s'était juré de les accueillir avec patience pour sa mortification.

Henri se leva pour prendre congé.

Anne lui tendit la main et proféra un adieu.

Il sembla au jeune homme que ses lèvres tremblaient comme tremblaient également les doigts souples qu'il pressait, sans qu'elle songeât qu'elle les laissait plus longuement qu'il n'était besoin dans cette main masculine.

Henri ne sut pas comment il descendit les degrés de l'escalier. Il se trouva dans la rue en proie à un découragement qui le terrassait.

Tout son rêve de jeunesse prenait fin. La froideur d'Anne le rendait à moitié fou. A quoi bon travailler, à quoi bon réussir si on ne peut combler de son labeur et de sa gloire celle que l'on aime ?

Il aurait voulu d'Anne une parole de regret ou un réconfort. Mais la tendresse qu'il avait dévoilée n'avait pas touché ce cœur qu'il désespérait de connaître.

Il lui tardait que le dernier acte de cette histoire d'héritage fût terminé.

Il maudissait ce legs et n'éprouvait pour *M^{re} Tiphaine* nulle reconnaissance. Une suspicion était née chez Anne à ce propos, il le sentait et cela couronnait sa déception. Il perdait son amie et la belle estime pleine de confiance qu'elle lui montrait naguère avec tant d'abandon joyeux.

Ah! ces heures charmantes passées dans ce salon, malgré les vieilles gens qui lançaient des regards désapprobateurs quand ils riaient un peu longuement d'un rien, d'un détail infime qui prenait sa gaité simplement parce qu'ils étaient ensemble.

Il aurait donné dix ans de sa vie pour que ce passé pût revivre quelques heures.

Elle repartait en Angleterre... Elle quittait joyeusement ces souvenirs, les rejetant loin d'elle, et il semblait parfois à Henri que ce n'était pas possible.

Une désespérance cachée pouvait seule la conduire à des actes aussi extrêmes.

Comment pénétrer ce cœur pour voir si vraiment il ne contenait plus rien de doux pour l'ami de jadis? Cependant cette pression de main, ce regard chargé de pensée, mais si rapidement détourné qu'il n'avait pu le comprendre...

Par hasard, il rencontra le notaire :

— Eh!... monsieur Jolin... quel air sont-ils... ce n'est pas le visage d'un homme à qui la vie sourit.

— Hélas! répliqua mollement l'interpellé.

En face de l'homme de loi aux traits narquois, le jeune homme avait piteuse mine.

— Que se passe-t-il?

— Rien que vous ne sachiez.

— Alors, tout va bien. *M^{re} Harry* ne vous accuse d'aucune captation d'héritage.

— Elle ne m'accuse pas ouvertement.

— Ni même tout bas.

— Tenez, cher Maître, je préférerais qu'elle le fît, jeta soudain Henri Jolin.

— Oui-da...

— Elle n'est plus en confiance avec moi et je crains qu'elle ne me suspecte d'une manœuvre équivoque.

— Mais elle vous savait en Espagne!

— Oui..., mais quand elle saura que je n'y suis pas allé?

— Eh bien! vous aurez autre chose à raconter, les voyages en Angleterre sont pleins d'imprévu. Allons, bridez votre imagination qui prend le galop, et attendez les événements. Vous savez l'essentiel, n'est-ce pas? acheva le notaire, les yeux dans les yeux du jeune homme.

— Je sais..., répliqua Henri.

— Alors?

— Alors... j'ai peur.

— Soyez rassuré, tous les atouts sont pour vous.

— J'ai peur, répéta Henri.

— Tous les atouts, je dis tous.

— J'ai peur...

— Avez peur, mon ami, mais vous ne me direz pas cela demain.

— Ce sera demain?

— Oui, et vous pouvez prévenir M^{lle} Sidoil... non... pardon... M^{me} Harry.

Dans un rire, il quitta le jeune homme.

Si Henri ne fut pas pleinement réconforté par cette rencontre, il fut beaucoup moins sombre.

Bien qu'il sût que tout espoir était mort pour lui dans le cœur d'Anne, il était heureux d'avoir un nouveau prétexte pour lui parler encore.

Il vaqua avec plus d'ardeur à ses affaires, se promettant d'accomplir la mission dont l'avait chargé le notaire un peu plus tard. Il pensait

que la jeune fille serait sûrement chez elle vers la fin du jour à l'heure du dîner.

Il fut patient à certaines minutes, nerveux à d'autres, mais le temps passa.

VIII

Quand la porte se fut refermée sur Henri Jolin, l'énergie d'Anne tomba soudainement.

Elle crut qu'elle allait s'évanouir et à peine eut-elle la force de se rendre dans sa chambre pour se jeter sur un fauteuil.

Elle resta un moment privée de sentiment, ne pouvant plus agir, ne pouvant même plus penser.

Les événements lui apparaissaient d'une ironie accablante et elle ne savait comment dissiper cet horrible malentendu.

Sa prostration dura de longues minutes, et quand elle en sortit, ce fut pour pousser de sourds gémissements où s'exhalait sa douleur.

Elle essaya d'apporter un peu d'ordre dans ses réflexions. En premier lieu, elle savait qu'Henri l'aimait. Cet amour, qui aurait pu lui être une douceur, devenait maintenant une torture, un regret qui l'anéantissait. Elle vivait une de ses plus mauvaises heures, malgré le rayonnement pouvant provenir de cette conviction. Avec cette tendresse, elle se trouvait plus solitaire encore et elle jugeait son sort affreux.

Qu'allait-elle tenter pour sortir de cette impasse où l'accablait son mensonge? Elle estimait qu'il était chèrement payé et elle se maudissait de l'avoir conduit si loin.

Elle souhaitait maintenant qu'Henri refusât cette fortune aun qu'il lui fût permis, à elle, de

répondre à son affection. Elle trouvait trop dur de repousser un semblable bonheur.

Les solutions les plus bizarres passaient par son cerveau et quand elle en approfondissait une, elle constatait qu'elle était inacceptable.

Il lui semblait que la folie l'atteignait, tellement elle martyrisait son imagination pour lui arracher une solution.

Elle pensa que le plus simple était d'aller surprendre Henri à ses bureaux et de lui confesser son état d'âme. Certainement, il la croirait et ne se méprendrait pas sur la sincérité de son repentir.

Mais quand elle eut réuni les termes qu'elle emploierait, une confusion lui vint d'avoir à avouer ces choses au grand jour.

Puis la même crainte arrêta ses élans : son humiliation pouvait être considérée comme un nouveau subterfuge pour rentrer en possession du bien perdu. Comment pourrait-il croire qu'elle l'aimait de tout temps, elle aussi, après sa froideur précédente ? Du moment qu'elle conservait des doutes sur son amour à lui, pourquoi n'en aurait-il pas sur cette tendresse née après réflexion ?

Si seulement elle avait su lui montrer un peu d'amabilité quelques mois auparavant. Mais, contenue par les principes si sévères de M^{me} Tiphaine, elle ne pouvait les enfreindre sans un scandale bruyant.

Qu'aurait dit la vieille dame si elle avait senti quelque regard avertisseur, surpris quelque mot précurseur de phrases plus définitives ?

Anne n'osait alors y penser... mais, depuis, elle s'était bien rattrapée avec ses velléités de mariage !... Maintenant le résultat était le même pour elle.

Soudain, une idée lui vint. Elle convenait qu'il était fort difficile de parler de vive voix de ces choses. Être en face d'Henri pour lui expliquer ses sentiments depuis leur source comportait une gêne qu'elle jugeait infranchissable. Il fallait allon-

ger l'éloquence afin d'attendrir, et elle s'évanouissait de timidité rien qu'à cette perspective.

Mais il existait un moyen : écrire...

Dans une lettre on peut choisir ses phrases et sertir l'idée principale pour qu'elle ne soit pas déflorée. C'est facile d'insister sur telle ou telle pensée quand on ne risque pas d'être interrompu. C'est ce qui fait la force des orateurs. Ils persuadent parce qu'ils ont la faculté de développer à l'aise leur thème depuis son exorde jusqu'à sa conclusion.

Anne se sentit soudain une fièvre d'écrivain. Les meilleurs vocables affluaient à son cerveau, et elle se disait qu'Henri ne pourrait qu'être touché et convaincu par sa franchise.

Ce projet lui rendit de la vigueur. Elle prépara son papier et sa plume. Devant eux, elle réfléchit encore. Maintenant ses idées se brouillaient et s'enfuyaient pour revenir en une ronde vertigineuse qu'elle ne savait arrêter.

Elle se décida cependant à écrire les premières lignes qu'elle ratura; puis, peu à peu, les périodes coulèrent de source.

Ses joues s'enflammaient; ses lèvres serrées laissaient parfois échapper un mot tout haut, son front se barrait d'une ride et sa main rapide courait sur la feuille blanche.

Elle se relut. Tout lui sembla net, au point. En termes mesurés et dignes, elle narrait sa vie, dominée par l'autoritarisme de sa tante, son désir de s'en évader, son regret de ne pas suivre la loi naturelle, cette clause ridicule et son mensonge stupide, digne réponse.

Elle jugea sa lettre parfaite et la laissa sans la cacheter pour la relire.

Elle procéda à un rangement de tiroir et se sentit gaie et allégée.

« Si Henri n'est pas un aveugle, se disait-elle, il verra tout de suite que je l'aime, et il saura comprendre la tristesse que j'ai eue en partage depuis tant d'années. Il fallait être jeune pour supporter

tant de monotonie et de contrainte. Dieu merci !... les jeunes filles d'aujourd'hui n'ont plus cette éducation... »

Tout en monologuant de la sorte, elle déplaçait différents objets, mais n'en formait pas de paquets définitifs. Elle songeait en rougissant qu'Henri la laisserait peut-être dans cet appartement et qu'ils se marieraient rapidement.

Cette pensée la fit s'arrêter dans l'ordre qu'elle établissait. Il fallait attendre qu'Henri eût répondu. Elle se rapprocha de sa table pour revoir la lettre. En la relisant, une tout autre impression s'en dégagait : il lui semblait que ce n'était pas une confession, mais une véritable supplique visant deux points essentiels : l'argent et le mariage...

Une telle déconverte lui causa de l'horreur, et, éclatant en sanglots, elle arrosa les pages de ses larmes.

La situation lui paraissait inextricable.

Surtout elle se convainquit de plus en plus qu'elle ne pouvait envoyer une semblable épître et elle la déchira, soulagée. Autant elle était enchantée quelques moments auparavant de l'avoir construite, autant elle fut délivrée de l'avoir anéantie.

Il lui restait sa fierté. Henri ne pourrait pas au moins lui reprocher de s'être abaissée devant lui. Elle partirait pour l'Angleterre ainsi qu'elle l'avait annoncé.

Le travail ne lui faisait pas peur. Sa santé était bonne et elle essaierait de conquérir la vie.

Cette résolution dûment arrêtée, Anne songea aux nécessités matérielles, parce que la faim la pressait.

Emportée dans le tourbillon des pensées, elle négligeait quelque peu le principe fondamental de toute existence : celui de se nourrir.

Peu habituée à s'occuper de ces besognes, elle dirigeait assez mal ses repas, et, terrorisée par la disparition rapide de son argent, elle achetait peu, croyant toujours acheter trop.

Ce soir-là, stimulée par ses projets de travail, elle voyait l'avenir plus favorable et elle résolut de se sustenter plus abondamment en faisant des provisions plus importantes.

Elle voulait être forte pour lutter, et elle s'avisa que, pour cela, elle ne devait pas se priver de nourriture.

Aussitôt qu'elle aurait reçu la convocation du notaire, elle partirait. Elle comptait lui demander quelque argent pour supporter les premiers frais de son entretien à Londres. Elle espérait cependant qu'un codicille au testament ne la laisserait pas sans un petit souvenir pécuniaire de sa tante.

Elle s'apprêta pour sortir à la recherche d'aliments. Il était sept heures du soir. Le jour était encore beau et lumineux.

Tout en descendant l'escalier de sa manière furtive, dans la crainte de rencontrer quelqu'un de connaissance, Anne songeait à la différence de sa vie antérieure avec celle qu'elle menait actuellement.

Faire des provisions, s'occuper de cuisine, laver ses assiettes n'avait jamais été son rôle. Maintenant, elle accomplissait ces travaux sinon sans enchantement du moins sans répugnance.

Elle atteignait la dernière marche pour se lancer sous la voûte claire de l'immeuble, tête baissée, quand une voix connue l'interpella :

— Anne... ma pauvre enfant!...

Une dame l'embrassa, la serra dans ses bras. C'était M^{me} de Rabes.

— Je venais vous voir, je pense tant à vous... Je n'ai pu assister aux obsèques de ma pauvre cousine, étant allée rechercher Edith en Angleterre... Quel affreux malheur, votre tante qui aimait tant la vie!...

Anne était désolée de cette rencontre, quoiqu'elle aimât cette dame serviable. Mais elle était en de telles dispositions qu'un v. sage connu l'effrayait. Cependant elle ne montra pas ses sen-

timents et offrit à M^{me} de Rabes de remonter jusqu'à l'appartement, ce que celle-ci accepta.

Tout en franchissant les degrés, elle parlait :

— Quel accident horrible ! Ma cousine Tiphaine avait bien vieilli... mais elle aurait pu vivre longtemps encore. Quelle sensation pour vous, ma petite Anne, de rentrer dans ces pièces où elle n'est plus !... J'ai beaucoup songé à vous, croyez-le. Qu'allez-vous faire ?... quels projets avez-vous ?

Anne sursauta. M^{me} de Rabes n'avait pas l'air de faire cas de son mariage. Elle ne répondit pas, profitant de ce qu'elle ouvrait la porte pour affecter de n'avoir pas entendu cette question.

M^{me} de Rabes entra et pénétra dans le salon, suivie de la jeune fille.

Ainsi donc, continua-t-elle, vous êtes arrivée trop tard. Vous avez mauvaise mine, et cela se conçoit. Vous allez venir faire un séjour chez moi, cela vous remettra, puis... nous aviserons...

Anne était toute surprise de ces paroles. Sa visiteuse agissait comme si elle connaissait la véritable situation. Il y aurait donc quelqu'un en face d'elle avec qui elle ne serait pas obligée de soutenir le mensonge ?

Cependant il fallait procéder prudemment et Anne laissa encore le doute subsister.

— Ma chérie, reprit l'excellente dame, je ne veux pas vous savoir seule ici... vous allez rentrer avec moi pour dîner. Vous coucherez chez moi, vous vous reposerez... je ne suis pas venue plus tôt parce que je descends du train....

Anne trouvait une douceur intense à ces avances et elle en remercia chaleureusement sa parente.

Elle ajouta :

— Je compte repartir pour l'Angleterre d'ici peu...

Elle lançait cette phrase pour savoir si la visiteuse était réellement au courant de sa situation.

— Que ferez-vous en Angleterre, ma petite amie ?

Ces paroles sonnaient plutôt comme une exclam-

mation pleine d'apitoiement que comme une question et Anne comprit que l'on savait enfin qu'elle n'était pas mariée. Une personne au moins, celle qui la regardait avec des yeux si bienveillants, se doutait qu'elle avait menti et qu'elle était malheureuse. C'était le meilleur moment qu'Anne goûtait depuis son retour.

Il y eut un silence que la chère femme rompit en murmurant :

— Ecoutez, Anne. L'intransigeance de votre tante et votre fierté ont gâté vos rapports. Vous avez voulu savoir sa pensée exacte en annonçant votre mariage... fictif... et je sais qu'elle a tenu sa parole en vous déshéritant.

De nouveau un silence plana et la visiteuse le brisa en disant un peu plus bas :

— Aujourd'hui, ma pauvre petite, vous n'êtes pas mariée, et vous n'avez pas de ressources... Je vous plains bien sincèrement.

Anne pleurait. Son désarroi était tel qu'elle ne pouvait prononcer un mot, mais si ses larmes coulaient un peu honteuses, elles s'allégeaient cependant de toute la vérité révélée.

M^{me} de Rabes laissa la jeune fille se reprendre puis elle dit :

— Vous avez été terriblement punie, mais comment vous en vouloir devant la sévérité que montrait votre tante ? Puis la nature humaine est ainsi. M^{me} Tiphaine vous aurait engagée au mariage, peut-être bien que vous auriez préféré rester célibataire... Vous avez subi trop longtemps une tutelle trop étroite, votre révolte a fusé tout d'un coup.

— Comme vous me faites du bien, Madame... put enfin murmurer Anne.

— J'ai si bien compris l'état de votre esprit, ma chère petite enfant... Je n'ai pas besoin de vous dire que j'ai essayé d'adoucir la rigueur de votre tante...

— Merci, merci...

— Sa colère a été folle d'apprendre par des intermédiaires cette nouvelle inattendue...

— Combien je me repens... J'espère de tout mon cœur que cela n'a pas précipité sa fin...

— Que dites-vous là?... Je vous assure que ma cousine se portait comme vous et moi deux ou trois jours après cette algarade... Elle n'était pas femme à s'émouvoir pour quoi que ce soit de façon profonde...

— Vous me rassurez...

— Dans notre entourage, on riait un peu sous cape qu'elle ait été jouée... et on admirait votre désintéressement. Renoncer à des millions est un acte bien rare par le temps actuel.

Anne se remettait peu à peu. Être plainte, être admirée lui était doux, bien que ces deux sentiments la laissent aussi pauvre.

M^{me} de Rabes poursuivit :

— J'ai appris tout à l'heure seulement par mon mari qu'Henri Jolin était l'héritier de votre tante. Malgré mes supplications, M^{me} Tiphaine n'en a fait qu'à sa tête, bien qu'elle n'ait pas trahi le nom de son favori...

— Elle n'a pas mal choisi.

— Je ne blâme pas son choix, du moment qu'elle se croyait forcée d'en faire un... Je me vantais cependant de posséder quelque influence sur certaines de ses idées... mais j'avais trop présumé de ma valeur, et vous me voyez désolée de mon insuccès...

— Cela n'a pas d'importance, Madame, je suis fermement résolue à travailler...

— Pauvre enfant ! quelle chute !... Avoir vécu dans l'opulence et subvenir à ses besoins !... A quoi comptez-vous vous occuper ?

— J'ai l'intention de donner des leçons de français en Angleterre.

— Ah ! bien... c'est pourquoi vous voulez repartir si vite !...

— Oui. J'attends une convocation du notaire... elle doit m'arriver demain et je partirai sitôt après les arrangements pris avec l'héritier...

— Peut-être cet entretien modifiera-t-il votre dessein ?

Anne secoua la tête :

— J'en doute fort...

Cette éventualité lui paraissait tellement improbable qu'elle ne l'envisageait même plus. Sa tante lui en voulait trop pour qu'elle espérât en un changement.

— A un moment, reprit M^{me} de Rabes, j'avais cru que M^{me} Tiphaine subissait quelques remords, je la trouvais moins furieuse contre vous... Cependant elle m'a répondu d'un ton assez sec, me disant que tout était arrangé et qu'elle ne reviendrait plus sur ce qu'elle avait fait. Je dois dire qu'un sourire assez malicieux accompagnait ses paroles.

Anne n'entendit pas cette dernière phrase. Depuis quelques instants, elle était absorbée par une question qui lui brûlait les lèvres et qu'elle n'osait pas formuler, mais elle s'enhardit et demanda :

— Madame, comment avez-vous appris... que... je... je... n'étais pas mariée ?

— Oh ! très naturellement, répliqua M^{me} de Rabes : J'étais à Londres pour ramener Edith... le jour même de votre départ pour la France... Le hasard a voulu que nous allions vous dire au revoir chez les dames Heart. Ce sont elles qui nous ont appris la mort de M^{me} Tiphaine et votre retour précipité... Elles nous ont raconté aussi votre mariage supposé, et l'ennui qui en résultait sans nulle compensation. Les jeunes misses s'égayaient de la plaisanterie que vous aviez faite, mais leur mère paraissait soucieuse.

— Elle m'aurait arrêtée dans ma sottise si je lui avais demandé conseil..., murmura Anne, honteuse.

— Cela s'est terminé lamentablement, j'en conviens, mais il ne faut plus y penser... Nous ferons tous nos efforts pour vous faire oublier ces durs moments...

— Que vous êtes bonne, chère Madame...

M^{me} de Rabes embrassa affectueusement Anne qui se sentit toute réconfortée. Ces caresses maternelles étaient si rares pour elle.

L'excellente amie reprit :

— Et puisque nous sommes en pleines confidences, voulez-vous me permettre d'être indiscrete ?

— Autant que vous voudrez...

— Eh bien !... j'ai toujours cru qu'Henri Jolin vous aimait...

— Il m'aimait..., répéta Anne dans un souffle.

— Ah ! je ne m'étais pas trompée !... Alors la situation peut se dénouer simplement.

— Mais, poursuivit Anne, il ne me l'avait jamais fait entendre avant ce jour, et maintenant il ne peut m'épouser... parce qu'il me croit mariée.

— Quelle plaisanterie !... s'exclama M^{me} de Rabes en souriant... Vous l'avez revu, et il vous a exprimé cela ?

— Oui, murmura la jeune fille faiblement.

— Et vous n'avez pas dit la vérité ?... s'étonna la visiteuse dans un cri.

— Le pouvais-je ?... N'était-ce pas demander à l'héritier de partager sa nouvelle fortune ?... N'était-ce pas lui montrer un amour circonstanciel qui, certainement, m'aurait fait déchoir dans son estime ?... J'ai commis une erreur et je dois en supporter le poids...

— Ma pauvre enfant !... N'avez-vous pas pour lui un penchant tendre ?

Anne se redressa et, pâle, elle s'écria :

— Ah ! Madame, j'ose l'affirmer, ma vie chez ma tante ne possédait que cette lueur : l'attente de la visite d'Henri... Peut-être il n'osait se permettre aucune avance de peur de me frustrer de cet héritage...

— Quel imbroglio !... Il est évident que c'était une rude responsabilité pour un homme de vous enlever des millions...

— La clause était folle !... s'écria Anne.

— Comme je vous plains !... mais il faut absolu-

ment débrouiller cette affaire... Ce serait malheureux de laisser ce malentendu s'aggraver... Henri Jolin serait dénué de tout sentiment de justice s'il accaparait cette fortune sans vous en faire profiter!...

M^{me} de Rabes se montrait extrêmement agitée. Elle s'était levée de son siège et ne pouvait rester en place.

— Avouez, reprit-elle, que M^{me} Tiphaine, bien qu'intelligente, avait des conceptions incohérentes. On ne fait pas ainsi le vide autour d'une jeune fille. C'est moi qui ne réfléchis pas!... c'est cependant vrai que c'était la meilleure manière de vous garder!... Chacun agit à son point de vue, et quand il n'est pas celui du voisin, ce dernier vous traite de fou... Il me semblait pourtant que ma cousine avait adopté quelques-uns de mes raisonnements... Je prêchais le mariage, et elle méditait en souriant...

Elle s'indignait, tandis qu'Anne s'étonnait que l'on pût prendre son sort tant à cœur.

— Il faut absolument remédier à ce mal qu'a causé votre tante... Voulez-vous que je plaide votre cause près d'Henri Jolin?

— Non, non..., bégaya presque avec effroi la malheureuse Anne.

— Cependant, mon enfant, du moment que ce jeune homme vous aime et qu'il ne vous déplaît pas, il me semble qu'un mariage serait la manière idéale de concilier les choses...

— Il est trop tard, protesta Anne... Il pourrait croire que seule la fortune me pousse vers lui...

— Ce sont des scrupules désastreux. Il sait par votre soi-disant mariage que vous faites peu de cas de l'argent!

— Et puis, murmura Anne, comment le détromper et lui dire la vérité?... Jamais je n'oserai réapparaître à ses yeux... Non, je n'ai plus qu'une détermination à prendre, celle de m'en aller loin d'ici... et de ne pas trop penser que ma vie est gâchée...

Allons, pas tant de découragement, ni de respect humain... Vous avez voulu mystifier vos amis, convenez-en, et que tout soit fini... Ce serait stupide de négliger cet espoir de bonheur... laissez-moi agir...

— Je vous en supplie..., implora la jeune fille en joignant les mains.

M^{me} de Rabes n'insista pas, mais elle se promit de manœuvrer de façon à s'éclairer sur les sentiments d'Henri Jolin... Ces complications ne manquaient pas d'intérêt, et la curiosité secondait sa bonté.

Elle voulut emmener Anne chez elle pour le dîner, mais la jeune fille ne céda pas à ses instances, prétextant une extrême fatigue, ce qui était presque exact. Ces émotions la bouleversaient.

M^{me} de Rabes s'en alla, songeant aux moyens qu'elle pourrait employer pour amener Henri Jolin à épouser son amie d'enfance. Il lui semblait que ce mariage était absolument nécessaire. Elle trouvait M^{me} Tiphaine bien cruelle et songeait, durant le trajet, aux idées arrêtées amenant les gens hors du bon sens.

Mais philosopher n'arrangeait rien. Il fallait essayer d'accommoder la réalité et M^{me} de Rabes n'était pas loin de trouver la tâche ardue. Aller sommer Henri Jolin d'épouser Anne lui semblait excessif. Il se pouvait que le jeune homme prît mal cette invite. Quand on veut forcer un sentiment, il arrive qu'il s'éteint, et là, ce serait irréparable.

Il fallait une circonstance imprévue et l'excellente femme priait le Ciel de l'envoyer au plus tôt.

Tandis qu'elle se livrait à ces combinaisons multiples, Anne restait tout ébranlée par cette visite inattendue. Si elle lui avait fait du bien, ce n'était pas sans un fond d'amertume de se voir en butte aux critiques et à une commisération qui jaillirait forcément de son cas quand on en saurait le principal.

Elle trouvait sa conduite tellement absurde qu'elle s'en voulait atrocement et cette impression devenait une véritable souffrance.

Rien qu'en imaginant une entrevue entre M^{me} de Rabes et Henri, une sueur froide ruisselait à son front. Comment oserait-elle l'affronter encore, si jamais il demandait à la voir après cette explication?... Elle ne pouvait le concevoir.

La malheureuse Anne passait par tant d'émotions successives depuis quelques jours qu'elle se sentait affreusement vieillie. Nulle coquetterie ne la poussait vers un miroir. Un abattement la concentrait, lui faisant dédaigner toutes les choses extérieures. Il lui semblait que sa jeunesse était morte tout à coup.

Elle serait demeurée là sans bouger si elle n'avait eu soudain conscience d'avoir faim. M^{me} de Rabes avait retardé son dîner et elle pensa que rien de ce qu'il fallait n'était à la maison.

Elle sortit pour y pourvoir et put se livrer à ses achats. Elle ne put s'empêcher de noter la différence qui existait entre ces deux sorties. Dans la précédente, elle était mue par l'instinct de rester forte pour attaquer la lutte qu'elle allait poursuivre là-bas, en Angleterre. Elle voulait conserver tous ses facteurs d'énergie pour multiplier ses chances, et maintenant elle s'en allait de nouveau incertaine, guidée seulement par les brutalités soudaines de la faim.

Elle essaya d'adapter sur son visage un masque indifférent pour procéder à ses emplettes.

Bien que l'insouciance des commerçants soit à peu près générale devant l'afflux des clients, il paraissait inutile à Anne de leur montrer, ne fût-ce qu'en un éclair, les traits d'une martyre de la destinée. Elle se composa donc une attitude.

Cependant, aussi impassible qu'elle voulût rester, elle ne put retenir un geste d'effroi devant les prix qu'on lui soumit. Entre ses doigts, elle retournait son argent, ce pauvre argent qui s'en-volait, et elle envisageait avec une angoisse éper-

due l'heure proche où elle n'aurait plus rien.

— Vous prenez ce jambon, Madame ?

— Non, j'ai peur que ce ne soit un peu sec... donnez-moi un peu de ce pâté-là...

— De celui-ci ?

— Oui...

Le commerçant devint moins aimable. L'accueil est souvent basé sur la qualité des marchandises que l'on prend. Une dame qui se permettait de critiquer une de ses denrées pour se rattraper sur une autre plus démocratique ne méritait plus tant de gracieuses prévenances. Elles devaient être réservées, ces manières enveloppantes, pour les clientes qui s'abattaient sur les morceaux de choix.

Anne souffrit de ces nuances qu'elle devina parfaitement. Elle comprit que le commerçant n'était pas dupe de sa critique. Elle n'avait pas encore acquis cette sérénité qui plane au-dessus de ces petites insolences. Elle regretta simplement de n'avoir pas persisté dans son premier mouvement, quitte à se priver d'autre chose, pour ne pas sentir le dédain de cet homme.

Sa volonté était vacillante. Le manque d'initiative et l'affirmation du « moi » la poursuivaient dans tous les actes de sa vie. La seule autorité qu'elle eût prise était ce mensonge idiot, tourné aujourd'hui contre elle avec tant d'ironie.

Elle croisa, en retournant chez elle, des jeunes femmes affairées, des couples radieux, des mères souriantes.

Elle regardait ces divers passants avec envie, se figurant que tous étaient heureux et qu'elle était la seule que l'adversité touchait.

Elle rentra plus triste encore. Péniblement, serrant ses paquets contre soi, elle monta les deux étages qu'elle gravissait si allègrement quelques semaines auparavant. Un poids immense courbait ses épaules et raidissait ses membres.

Elle inclinait la tête, toute à ses pensées.

Sur le palier, l'attendant, se trouvait Henri Jo-

lin. Il était venu plus tard qu'il ne le croyait, retenu par ses courses. Il salua gravement.

De saisissement, Anne laissa tomber un des paquets qu'elle tenait. Henri se précipita pour le ramasser. C'était du pain qui sortait de son papier. Le jeune homme eut un sentiment de gêne.

Combien ce simple incident évoquait de choses !

Le manque de confort, l'absence de serviteurs, la solitude, les besognes fastidieuses. Il se représenta la jeune fille, habituée à être servie, cuisinant soi-même l'humble repas.

— Je viens d'arriver, murmura-t-il.

— Entrez..., répliqua Anne en mettant la clef dans la serrure.

Elle rougit quand il répondit :

— Non, il est trop tard...

Elle n'avait pas réfléchi qu'elle dépassait les bornes des convenances strictes. Elle vivait tellement en dehors des conventions pour le moment qu'il lui semblait naturel que son ami d'enfance pénétrât chez elle à une heure tardive.

Henri reprit :

— Je venais vous prévenir que le notaire nous attendra demain à quatorze heures... Il voulait vous envoyer un mot, mais je me suis chargé de la commission.

— Merci, je serai exacte au rendez-vous...

— Puis-je vous être utile à quelque chose?... demanda Henri en hésitant.

— Mais non, je vous remercie...

Il pensait qu'elle avait peut-être encore quelque achat à faire et voulait lui éviter la peine de redescendre ses étages.

Elle eut un mouvement comme si elle allait poser une question. Un silence s'établit entre eux, puis, enfin, elle murmura :

— N'avez-vous aucune idée de ce que le notaire peut avoir à nous communiquer ?

— Nullement, je suis intrigué comme vous, mais les notaires, vous le savez, ont des visages impénétrables.

Anne n'ajouta plus rien. Elle regretta même d'avoir posé cette question puisque le lendemain l'affaire serait éclaircie.

— Je vous présente mes respects, Anne...

— Au revoir, Henri, à demain...

Les deux jeunes gens se quittèrent et la jeune fille entra dans l'appartement. Elle se dirigea vers la cuisine où elle prépara son repas. Elle ne put pas la peine de dresser son couvert dans la salle à manger et se contenta d'un coin de la table de cuisine.

Elle absorba ses aliments tout en songeant que ce serait peut-être sa vie dorénavant que ces repas fabriqués en hâte, après le labeur de la journée.

Sa pensée se reporta vers Henri et elle frémit en envisageant ce que M^{me} de Rabes voulait lui raconter. Non, il valait mieux partir que de vivre des minutes aussi embarrassantes.

Elle évoquait le visage franc et sérieux de son ami d'enfance et se disait que jamais, lui, n'aurait pu soutenir un tel abus de confiance.

Elle lui ferait certainement horreur quand il apprendrait sa conduite, car elle lui serait dévoilée quelque jour, c'était fatal.

Enfin, le lendemain serait le dernier jour de contrainte. Elle s'embarquerait le plus rapidement possible ensuite, après avoir opéré le léger déménagement qui serait le sien.

Elle regarda autour d'elle : Les casseroles de cuivre s'alignaient, brillantes. La cuisine claire était engageante. Le fourneau astiqué, le carrelage élégant en composaient un lieu agréable qui respirait le bien-être.

Anne se dit avec amertume qu'elle n'aurait sans doute pas un ustensile à soi et qu'il lui faudrait se munir de tout.

Que ferait Henri Jolin d'un appartement si bien aménagé ?

Il se marierait..., répondit soudain sa raison.

Elle n'avait jamais songé à cette éventualité

et ces trois mots fulgurèrent devant son imagination. Anne éprouva soudain une autre peine, plus amère et plus profonde, en pensant qu'une autre femme évoluerait dans ces pièces. A l'idée qu'elle abandonnerait ce logis qu'elle habitait depuis quinze années et qu'elle y serait remplacée par une autre, tout le désespoir du monde déferla en elle.

Et cette femme serait la femme d'Henri.

Que deviendrait-elle, elle, Anne, qui l'aimait depuis si longtemps ? Elle traînerait une vie misérable, en proie à la terreur constante de ne pouvoir manger le lendemain.

Elle ne se doutait même pas qu'elle l'aimait autant ! N'était-ce pas son nom qu'elle avait pris : Harry ? N'était-ce pas son portrait qu'elle avait décrit lorsqu'il s'était agi de donner une consistance à son mari fictif ?

Cette lettre n'était jamais partie heureusement, elle l'avait même apportée avec elle par le plus grand des hasards, car, pour la soustraire aux jeunes misses, elle l'avait cachée dans son sac à main. Mais elle la déchirerait.

Dans sa douleur, Anne s'agitait. Une jalousie soudaine l'égarait. Elle se reprochait de nouveau ses scrupules exagérés.

Elle aurait dû se jeter sur le cœur d'Henri et lui dire : « Harry, c'est vous, le seul, l'unique mari que j'aime et que j'ambitionne. Ne vous reconnaissez-vous pas dans ce portrait que j'ai tracé avec ma tendresse latente, sans même m'apercevoir que c'était vous que je décrivais ! »

Au lieu de cet élan de sincérité, elle fuyait, laissant le malentendu croître, sa part de bonheur s'échappait de ses mains et elle n'esquissait pas un geste pour la retenir. Il lui aurait été facile cependant de reconnaître son ami d'enfance qu'elle sentait par moment si proche d'elle.

Ce soir, il aurait osé rester près d'elle comme un fiancé, et, au lieu de cette soirée lamentable qu'elle passait, solitaire, en butte à mille tor-

tures, ils auraient échangé des serments et ébauché des projets.

La fièvre montait aux joues d'Anne. Elle s'affaissait sur sa chaise de cuisine, prostrée dans une méditation où les regrets et la douleur surgissaient plus violemment à mesure que le temps coulait. Elle se leva enfin, songeant à se coucher.

En dormant, elle se libérerait des obsessions qui la hantaient.

Mais elle ne put trouver le sommeil. Elle chercha un livre, et le magazine anglais où elle avait lu le conte de l'institutrice anglaise lui tomba sous la main. Son premier mouvement fut de rejeter loin d'elle ce qui avait été la cause de tant de mal, mais elle garda le volume et le feuilleta.

Elle relut la nouvelle. L'héroïne avait été démasquée, n'ayant pu soutenir son rôle longtemps, et elle avait bu le calice de la honte jusqu'à la lie.

Chacun s'était moqué d'elle, et, plus pauvre qu'auparavant, moralement et matériellement, elle avait repris ses occupations, devenue d'autant plus humble que le geste d'orgueil qu'elle avait eu la précipitait de plus haut.

Anne se sentait très près de cette sœur sacrifiée. Elle se voyait humiliée à un degré extrême et pensait qu'elle ne se relèverait jamais de ce choc. Elle se demandait ce que dirait Henri s'il apprenait ses démarches pour chercher un gagnepain. La plaindrait-il ou jugerait-il que la punition était méritée?

Elle essaya d'oublier et lut fort avant dans la nuit, tressaillant au moindre bruit.

La lassitude la terrassa enfin et elle se réveilla moins déprimée le lendemain.

La pensée de M^{me} de Rabes la soutenait. Elle se rappelait avec douceur la sympathie qu'elle lui montrait et se promettait d'aller la voir en sortant de chez le notaire.

Le courage lui revint. Cependant, elle était fort ennuyée de se rendre à cette convocation. Elle

fugeait ce dérangement inutile, ne voyant pas ce qu'elle y apprendrait de bon.

La concierge lui apporta deux lettres : une du notaire qui rappelait l'heure du rendez-vous. Il tenait à procéder dans les règles.

L'autre lettre était de Betsy qui relatait le mariage de sa sœur. Jane était partie à l'issue de la cérémonie, toute joyeuse comme il convenait.

Betsy parlait aussi de la visite de M^{me} de Rabes si charmante, et qui avait pris très à cœur la déception qui survenait à sa jeune parente.

Très gentiment, la jeune Anglaise achevait ses pages en disant à Anne qu'on l'attendait et que le cottage paraissait bien vide sans elle.

Cette lettre fit du bien à la future exilée. Elle se sentait appréciée, et, encore une fois, elle entrevit l'avenir moins sombre.

Elle se représentait le caractère tout à la fois positif et puéril des trois blondes sœurs et souhaita de leur ressembler. Certainement, cela n'aurait pas été elles qui eussent laissé s'envoler une proie comme Henri Jolin ! Leur grâce, leur audace, leur détachement apparent auraient eu vite raison de cet amoureux.

Anne, égayée par la diplomatie imaginée dans ce cas, eut un sourire dont elle s'étonna, mais qui l'enchantait. Elle y vit le prélude d'heures moins angoissantes.

IX

L'heure d'aller chez le notaire arriva insensiblement et Anne, que cette convocation laissait presque indifférente jusque-là, sentit naître en elle une curiosité assez légitime.

Sans s'expliquer pourquoi, elle n'était ni triste, ni émue. Il semblait que la tempête qui l'avait secouée se fût calmée tout à coup, pour lui rendre cette sérénité et cette soumission au destin, acquises chez M^{me} Tiphaine.

Son visage revêtait une expression souriante. Ses beaux yeux clairs s'animaient de lueurs, et, sans se l'avouer, tout le charme qu'elle reprenait provenait de sa future rencontre avec Henri.

Ses lèvres, qu'elle aurait voulues graves, ne pouvaient retenir une joie qui la transformait.

Elle ne pensait plus à l'avenir, mais au présent, au beau soleil de juin, à la promenade qu'elle allait accomplir.

Sa toilette lui demanda plus de temps. Elle donna à sa chevelure un tour plus jeune et posa son chapeau avec soin. Sa robe, fort simple, l'habillait cependant bien, grâce à la façon dont elle la portait.

Une détente la soulageait et elle oubliait l'amertume qui la submergeait les jours précédents.

Elle s'en alla. Son pas était tranquille et elle ne craignait plus de rencontrer quelqu'un de connaissance parce qu'elle se sentait soutenue par M^{me} de Rabes. S'étant mise en avance, elle pouvait garder sa démarche un peu lente qui ajoutait tant de noblesse à sa distinction générale.

L'atmosphère était incomparable. Un souffle léger tempérant l'ardeur du soleil. La rue était gaie, pleine de mouvement sans agitation. Il semblait que chacun profitât de ce jour exquis.

Aussi peu vite qu'Anne fit le trajet, elle parvint avant l'heure chez le notaire.

Quand on l'eut annoncée, ce dernier ne lui imposa aucune attente et l'invita à passer tout de suite dans son cabinet.

— Bonjour, Madame, je constate que vous n'êtes pas en retard.

Anne entendait ce « Madame » sans émoi. Elle s'y accoutumait.

— M. Henri Jolin n'est pas encore là..., ajouta le notaire.

Sans répondre, elle prit le fauteuil qu'il lui désignait et la conversation s'engagea.

Anne remarqua que son interlocuteur n'avait pas la gravité qu'elle escomptait et elle se demandait si c'était un bon signe ou non.

Cependant l'entretien s'aiguillait sur la vie personnelle d'Anne qui sentit que ses projets voulaient être pénétrés.

Elle en augura que le testament ne contenait rien pour elle, sans quoi cette enquête n'aurait eu nulle raison d'exister.

Puis, était-il, comme M^{me} de Rabes, au courant de son mensonge ?

Elle ne savait que dire et répondait avec le plus d'adresse possible, s'exerçant à ne pas aller au delà de la vérité.

A vrai dire, le notaire était d'une discrétion admirable et ne lui posait aucune question. Il ne faisait aucune allusion au mariage, cause de tant de soucis, mais parlait de la vie anglaise, en homme instruit de ses usages. De temps en temps un mot direct visait Anne, mais sans insistance.

La jeune fille était assez intriguée par cette discrétion même. Il fallait certainement, pour avoir cette légèreté de touche, un doute sur la situation annoncée.

— Votre intention est d'abandonner Paris ?

Cette question pouvait tout aussi bien s'appliquer à la femme mariée qu'à la jeune fille.

Anne répondit sans hésiter :

— Je le crois.

Le terrain était brûlant, mais le notaire s'y attarda cependant sans que ses traits changeassent d'expression. Il ne paraissait pas désolé du tout de voir que M^{lle} Sidoil désertait sa patrie.

Il ne donna aucun signe d'approbation ou de regret. Après avoir discuté quelques minutes encore sur les coutumes britanniques, il prononça en

souriant, comme s'il n'attachait aucune importance à cet axiome :

— La femme suit son mari.

Anne vit de l'ambiguïté dans cette phrase. Elle plongea une seconde ses yeux dans ceux du notaire qui soutint son regard.

Avec habileté, il reprit la parole, en parlant de la campagne anglaise, si fraîche, si agréable au sortir de l'atmosphère pénible et brumeuse de Londres.

Anne répondit tant bien que mal. Elle commençait à se trouver gênée. L'attitude bizarre du notaire communiquait à l'entretien une sensation inattendue.

Deux heures sonnèrent et Anne regarda machinalement vers la porte.

Le tabellion surprit son regard et dit paisiblement :

— M. Henri Jolin a sa convocation pour deux heures et demie seulement.

Anne eut un étonnement, mais essaya de le dissimuler. Il fut perçu cependant et amena cette réplique :

— Je vous demande pardon pour la profession de foi que je vais vous avouer : je crains si fort le retard que certaines dames apportent inconsidemment aux affaires que j'ai cru devoir avancer... pour vous... l'heure de cette entrevue... Je me suis trompé... vous êtes de celles qui ont le sens du devoir.

Anne s'étonnait de plus en plus. Elle croyait maintenant se trouver en présence d'un de ces démons malicieux qui hantent les moments de cauchemar.

Elle le regardait, cherchant à comprendre.

Derrière les lunettes d'or, l'œil pétillant de malice, les lèvres rasées, serrées l'une contre l'autre, les cheveux blancs, le teint rose, les mouvements mesurés, le tabellion représentait merveilleusement le type de sa charge.

La conversation reprit, toujours animée de la

part du notaire, et de plus en plus circonspecte du côté d'Anne.

Soudain, à brûle-pourpoint, l'homme de loi prononça le nom d'Henri Jolin.

La jeune fille rougit soudain, comme si on lui arrachait le secret de son cœur. Ce qui augmenta sa confusion, c'est que son interlocuteur semblait goûter un plaisir extrême à la sournoise trahison de cette rougeur.

Enfin l'heure désignée pour la convocation d'Henri vibra, au grand soulagement d'Anne, et, avant que le timbre eût fini de résonner, le jeune homme se montra :

— A la bonne heure..., Monsieur..., l'exactitude est la plus enviable des politesses.

— Cependant, je me suis fait devancer, riposta Henri. C'était bien la demie que portait votre mot de ce matin ?

— Parfaitement.

Après s'être incliné devant Anne, Henri s'assit.

A l'encontre de la jeune fille, il semblait fort agité. Une pâleur inaccoutumée marquait ses traits et des mouvements nerveux le secouaient de temps à autre. Il regardait peu Anne, mais ses yeux se dirigeaient fréquemment vers le notaire comme en une sorte d'imploration que la jeune fille ne s'expliquait pas.

Durant qu'elle le contemplait, le notaire suivait ses jeux de physionomie, et l'air radieux qui la transforma, à l'entrée de son ami d'enfance, n'avait pas échappé au psychologue.

L'attendrissement qui avait suivi le confirma sans doute dans une conviction intime, car il se frotta les mains avec satisfaction sans cause apparente.

La conversation qu'il prit à tâche de continuer, sous des dehors détachés, faisait peut-être partie de son programme, parce qu'il la prolongea, à la grande surprise d'Anne.

Henri, lui, semblait s'y complaire. Il reprenait sa présence d'esprit et osait regarder Anne avec

plus de courage. Chaque fois que la jeune fille sentait ses yeux posés sur elle, son regard se tournait vers lui, tandis qu'un doux sourire irradiait son visage. Elle avait vaincu la sotte timidité qui la paralysait et, étant convaincue qu'Henri n'était plus pour elle, son audace naissait. Elle paraissait extrêmement jolie, car sa beauté n'émanait pas seulement de ses traits, mais de la tendresse émouvante de son cœur.

Le notaire constatait ces symptômes avec un contentement évident.

Soudain, son visage changea. De souriant, il devint grave. Les yeux se firent profonds et la bouche se resserra encore.

Dans une sorte de recueillement solennel, qui, tout à coup, envahit la pièce, il dit :

— Madame..., Monsieur..., je vous ai convoqués pour ceci : ma chère cliente, M^{me} Tiphaine, m'a remis une lettre que je ne devais vous lire que quelques jours après sa mort, après certaines investigations laissées à mon expérience et à mon jugement. Je crois le moment arrivé pour vous soumettre sa dernière volonté...

Un silence suivit.

Si Anne, maintenant, paraissait agitée par ce préambule inattendu, Henri semblait ne plus avoir conscience du lieu où il se trouvait. Immobile, il attendait.

D'un tiroir secret, le notaire sortit une enveloppe cachetée.

Anne tremblait et ne savait plus que penser; elle ne perdait aucun des mouvements du notaire et elle trouvait sa lenteur impitoyable.

Il posa la lettre enfin ouverte sur la table et prononça de sa voix rendue plus grave encore :

— M^{me} Tiphaine était une personne dont le caractère possédait autant d'originalité que de raisonnement. Elle était perspicace sous des dehors entêtés. J'aimais discuter avec elle, parce que ses vues étaient larges, bien que, parfois, elles semblaient étroites. La clause de son testament était

dure, surtout pour une jeune fille qui sentait en soi des élémens à prodiguer. Nous laisserons cependant de côté cette idée intransigeante qui a engendré un correctif.

Le notaire toussa, puis poursuivit dans un silence oppressant :

— Je vais vous lire cette lettre venant d'une femme de cœur qui a su tout deviner et tout pardonner.

Mes chers enfants,

Le notaire s'arrêta encore pour expliquer :

— M^{me} Tiphaine a cru devoir employer ces termes dont vous sentirez toute la valeur affectueuse un peu plus loin.

Anne, interloquée, pensa que sa tante s'adressait à son mari Harry, et elle rougit intensément, mal à l'aise.

Le notaire reprit :

Mes chers enfants,

J'ai vu trop tard qu'Anne n'était pas faite pour le célibat. Révoltée par la clause que comportait mon testament elle a voulu clairement faire savoir à tous que l'argent comptait moins pour elle que le cœur. Un excès d'amour-propre l'a poussée à imaginer un subterfuge qui la dispensait d'un aven embarrassant, tout en exprimant sa manière de penser. Or, Anne n'est pas mariée...

Une exclamation étouffée jaillit des lèvres de la jeune fille, mais le notaire affecta de ne point l'entendre, comme il fit semblant de ne pas remarquer qu'elle cachait son visage dans ses mains tremblantes.

Il poursuivit avec un grand calme :

Cependant je l'ai déshéritée, voulant maintenir ma clause malgré tout, afin de lui permettre de se marier, puisque c'est sa voie, et j'ai institué Henri Jolin mon légataire afin de lui donner la joie de rendre ma fortune à Anne en l'épousant. Ceci pour le compenser de n'avoir pas transmis à celle qu'il aimait la demande qu'il m'avait faite de sa main, en jan-

vier dernier. En agissant ainsi, je crois combler le bonheur de ces deux enfants, avant compris qu'Anne aimait aussi Henri depuis toujours.

Le notaire s'arrêta.

Il regarda Anne. Elle sanglotait, émue à un point extrême. Pleine de gratitude pour sa tante, pleine de confusion, elle était surprise aussi de savoir que sa main avait été sollicitée par son ami d'enfance.

Quel désintéressement il avait eu !

Le notaire, appuyant fortement sur ses mots, jeta soudain :

— Mademoiselle Anne Sidoil, j'ai l'honneur de demander votre main pour M. Henri Jolin.

Anne se leva. Son beau visage ruisselant de larmes apparut. Elle ne pouvait parler, mais elle avança de quelques pas vers Henri qui la reçut sur son cœur :

— Ma chère Anne, je vous trouve enfin !

— Mon cher Henri..., put-elle enfin articuler, brisée par tant d'émotions.

Maintenant elle comprenait l'attitude d'Henri, sa nervosité. Sans doute était-il vaguement au courant de ces événements futurs et appréhendait-il un refus de sa part.

Le notaire, silencieux, les contemplait, satisfait. Il pensa qu'il pouvait reprendre l'entretien, et, arrachant les jeunes gens à leur extase, il leur dit :

— J'ai à vous entretenir encore de quelques dispositions testamentaires. Veuillez bien me prêter encore votre attention.

La lecture ne fut pas longue et Anne sut que sa tante mettait à sa disposition une somme assez ronde pour ses dépenses personnelles.

Le tabellion ajouta :

— M^{me} Tiphaine, vous le voyez, Mademoiselle, n'a pas été dupe de votre stratagème. Femme intelligente, elle a enquêté en Angleterre et a découvert votre... accès d'humour... Je dois dire aussi que mon client, M. Henri Jolin, a été tout

aussi avisé. Il savait que vous n'étiez pas en puissance de mari. Il me l'a confié en même temps que son amour pour vous.

Anne restait confondue.

— Ainsi, vous saviez que j'avais menti? balbutia-t-elle, et moi qui étais si épouvantée à l'idée que vous pourriez l'apprendre!

— Je ne vous ai rien dit, répliqua Henri, parce que je craignais que vous ne vouliez pas de moi, votre tante m'avait tellement convaincu que vous ne m'aimiez pas, puis vous vouliez repartir en Angleterre, et vous me l'aviez annoncé avec tant de fermeté que je pouvais supposer que vous aviez peut-être un fiancé là-bas.

Le notaire intervint :

— Je veillais. M^{lle} Sidoil ne se serait pas réembarquée sans avoir eu une explication avec moi. Il faut que je vous dise aussi que vous auriez difficilement échappé au destin qui est le vôtre aujourd'hui, car M^{me} Tiphaine, si elle eût vécu, avait le projet ferme de vous voir unis. Si elle a écrit cette lettre, c'est qu'elle se sentait vieillir, et qu'elle était d'un caractère à ne rien laisser à l'aventure.

— Ma pauvre chère tante, murmura Anne, je l'ai méconnue.

— La morale de ces événements, prononça l'homme de loi, c'est qu'il ne faut jamais craindre d'affirmer ses convictions, car ceux qui vous entourent ne se méprennent pas et comptent alors avec.

Anne reconnut qu'elle s'était fourvoyée en acceptant docilement les théories de sa tante, sans jamais parler des siennes. Elles s'abusaient mutuellement.

Elle éloigna ces pensées pour ne s'occuper que de son bonheur présent. Son visage un peu soucieux alarma Henri :

— Anne, supplia-t-il, dites-moi bien, n'est-ce pas, qu'en m'acceptant pour mari vous n'accomplissez pas seulement les volontés de votre tante?

— Oh! Henri, alors que vous êtes toute ma vie!

Ce cri si spontané enchantait le jeune homme qui baisa la main de sa fiancée avec chaleur.

Le notaire dit en souriant :

— Je crois pouvoir vous confirmer, cher Monsieur, que M^{lle} Sidoil traduit la vérité. Je l'ai vue, à différentes reprises, vous porter un intérêt très vif, qui, croyez-en mon expérience, ressemble fort à de l'amour.

Anne comprit ainsi la conversation si étrange que le notaire avait eue avec elle avant l'arrivée d'Henri. Il accumulait des preuves.

Mais, maintenant, elle ne sentait aucun embarras de ces choses. Les nuées orageuses avaient fui devant le bel horizon. Elle regardait son fiancé de son doux regard afin de le convaincre pleinement.

Cependant ces événements la transportaient d'admiration. Subitement, toute sa vie se transformait. De pauvre, sans abri et sans protection qu'elle était une heure auparavant, elle devenait riche et se voyait aimée.

Le notaire prononça encore :

— J'ai soutenu M. Henri Jolin dans son projet, il voulait me persuader que vous ne l'aimiez pas.

Elle remercia avec grâce puis elle dit légèrement :

— Je ne trouve pas les mots qu'il faudrait pour exprimer mon émotion grave et joyeuse tout à la fois; grave, quand je songe à la compensation merveilleuse que me donne ma tante.

La jeune fille s'arrêta un moment comme si elle se recueillait dans un pieux souvenir, puis elle reprit en se tournant vers Henri :

— Et joyeuse, quand je vois le présent si radieux qui m'enchaîne à l'ami d'enfance que j'ai toujours aimé.

— Que vous me rendez heureux... Anne chérie..., répondit le jeune homme.

L'entretien avec le notaire dura quelques instants encore. Quelques legs furent réglés, mais ce fut dans un rêve que les deux jeunes gens écoutèrent ces dispositions. Ils planaient très haut dans l'azur éternel où règne la poésie.

Un peu plus tard, elle se trouvait dans la rue avec son fiancé.

Son bonheur était encore trop récent pour qu'à certains moments il ne lui parût douteux et alors elle demandait à Henri :

— C'est bien réel, tout ce que je viens d'entendre ? je serai votre femme ?

— Mais oui, ma chérie, puisque vous le voulez bien. Je l'ai mérité, j'ai été si malheureux, si vous saviez, quand votre tante m'a éconduit.

— Ne parlons plus d'elle que pour nous souvenir du bien qu'elle nous a fait. Elle a eu des torts, mais si bien rachetés. Louons-nous de sa clairvoyance. Je suis si heureuse qu'elle ait deviné mon mensonge et qu'elle ne soit pas partie sans m'avoir pardonné, j'avais un si grand remords. Quelle douleur j'ai ressentie !

— Tout est oublié, Anne.

Les deux fiancés se dirigèrent vers le Bois. Ils éprouvaient le besoin de poursuivre leurs confidences dans le décor silencieux des arbres.

Anne avoua qu'elle avait craint de laisser voir sa tendresse, à Henri de peur qu'il ne la crût avide de fortune. Elle déplorait tellement de ne pas la lui avoir montrée plus tôt ! Ah ! si elle avait su !

— Rien n'est perdu..., murmura Henri en lui serrant doucement le bras..., le bonheur longtemps désiré est le meilleur.

— Mais nous avons tellement failli passer à côté..., répliqua Anne en frissonnant.

— Il est certain que le malentendu s'aggravait chaque jour, mais notre bon génie le notaire veillait. Il ne vous aurait pas laissée partir.

— Je m'explique maintenant la plupart de ses paroles, dit Anne en riant. Son attitude me pa-

raissait par moment si peu solennelle, et ses phrases contenaient tant de sous-entendus, que je me livrais à un vrai travail pour deviner ce qui allait survenir.

— Il savourait d'avance le plaisir de nous rendre heureux..., répondit Henri gravement.

Anne éprouva soudain l'impression pleine de sécurité qui l'envahissait le matin. La vie lui sembla belle et bonne et elle s'écria :

— Quel joli réveil après mes angoisses ! Savez-vous que j'ai cherché une situation ?

— Comment ! vous avez eu ce courage, si vite ! s'exclama Henri désolé.

— Mais oui, je n'avais presque plus de quoi me nourrir dans votre bel appartement.

La jeune fille narra joyeusement ses déboires, mais Henri ne partageait pas sa gaieté. De savoir que celle qu'il aimait avait été en butte aux caprices et aux impertinences de quelques personnes le révoltait :

— Ma pauvre Anne, que nous avons eu tort de ne pas nous entendre plus tôt.

— Chut ! vous m'avez dit de n'y plus penser.

— C'est vrai.

Il n'est si bonne promenade qui ne prenne fin et Anne songea à rentrer chez elle.

— Cher Henri, combien cela me semble bizarre maintenant de me savoir chez vous, tout en étant chez moi.

— Bientôt je vous y accompagnerai en maître, chère madame Harry.

La jeune fille rit sans embarras et riposta :

— Savez-vous que ce nom d'Harry m'est venu spontanément à l'esprit quand il m'a fallu poursuivre ma plaisanterie ?

— Comme cela me plaît !

— Et quand je vous montrerai le portrait que j'ai fait de mon mari, vous vous y reconnaîtrez sans peine.

— Est-ce vrai ? demanda Henri tout joyeux.

Anne s'épanchait. Tout ce que son cœur avait

gardé jusqu'alors s'échappait sous la pression de son bonheur. Elle éprouvait le désir de parler, de se raconter, de regarder Henri pour se convaincre qu'elle ne rêvait pas et que c'était bien elle qui cheminait à ses côtés comme sa future femme.

Ils arrivèrent devant l'immeuble où habitait Anne quand M^{me} de Rabes en sortait.

Elle s'arrêta devant eux et n'eut pas besoin d'explications. Leurs visages radieux trahissaient leur bonheur.

— Que je suis enchantée ! dit-elle après les salutations échangées. Mettez-moi bien vite au courant de ce beau changement de destinée.

Elle monta jusqu'à l'appartement d'Anne et, avec ce chaperon, Henri suivit sa fiancée.

L'excellente femme sut rapidement les événements par le menu. En les détaillant, l'émotion gagnait Anne de nouveau. Elle pensait à sa tante en lui rendant grâces.

M^{me} Tiphaine rachetait en un moment tout le passé d'esclavage auquel elle avait contraint sa nièce.

M^{me} de Rabes dit :

— Je ne suis plus surprise maintenant de cet air malicieux que je lui voyais parfois, elle préparait sa surprise. Cependant elle a voulu vous donner une leçon, ma chère petite, en vous infligeant l'angoisse de lutter avec l'adversité.

— Et ma pauvre Anne l'a eue, et cruellement, cette leçon, intervint Henri.

— C'était un petit prélude à des jours qui auraient pu être pires, mais aujourd'hui combien son sort lui paraît doux !

— Je puis à peine y croire ! Cependant votre visite d'hier, chère Madame, m'avait déjà bien réconfortée, j'étais plus courageuse, malgré mon chagrin de m'éloigner à jamais d'Henri.

— Chère Anne...

— Quelle date allez-vous fixer pour votre mariage ? demanda M^{me} de Rabes.

— Mais la plus rapprochée, posa vivement le

jeune homme. Nous avons un appartement, Anne est sans protection, et il vaut mieux ne rien retarder.

— Ce sont des considérations qui vous servent, évidemment, riposta la parfaite amie, et on ne peut que vous donner raison. Mais je pense qu'en attendant que l'on fasse quelques changements à l'appartement, Anne me fera le plaisir d'accepter mon hospitalité. Nous sommes presque voisines et elle pourra surveiller ses ouvriers.

— Votre proposition me ravit, répondit Anne.

— Et cela vous permettra, à vous le fiancé, de venir faire votre cour, chaque soir. Cela conciliera tout, la correction et votre affection mutuelle.

FIN

*Le prochain roman (n° 216) à paraître
dans la Collection "STELLA"*

Péril d'Amour

par

CHAMPOL

I

AU GRAND AIR

— Grand-père?

— Monsieur est au Bois.

— Et grand'mère?

-- Madame n'est pas encore revenue de la messe

L'allure triomphante d'Isabelle Lecoûteux se ralentit.

Languissamment elle entra dans le salon, jeta son chapeau, puis se laissa tomber elle-même sur le grand canapé Louis XIV.

Dehors, au gros soleil de juillet, insensible à cette lourde chaleur de Paris l'été, elle avait, courant presque, de l'avenue Reille au boulevard Saint-Germain, mis à bout de souffle la vieille femme de chambre asthmatique chargée de l'escorter; toute à cette sensation de cage ouverte éprouvée en quittant le pensionnat des sœurs Rigal, pour n'y plus rentrer cette fois, à cette joie de reprendre la vie de famille, de commencer la

PÉRIL D'AMOUR

vie du monde, à cette illusion d'être attendue avec une impatience égale à la sienne.

Dans ce grand salon vide, son bel entrain de dix-huit ans se brisait soudain.

Une minute elle resta là abattue, pantelante, comme un petit oiseau auquel, brusquement, on aurait coupé les ailes. Puis, d'un air mélancolique, elle se remit à sautiller à travers la pièce, s'amusant, faute de mieux, à revoir les choses connues.

Pénétrant dans cet intérieur de gens riches, un psychologue eût, à première vue, fait une remarque :

La famille devait compter une personnalité dominante.

Quelqu'un régnait ici.

Comme un saint dans sa chapelle, grand-père s'offrait partout en effigie à tous les âges, sous tous les aspects, raconté par l'image, suivi pas à pas à travers les phases ascendantes de son existence : d'abord, petit étudiant aux environs de 1872 — au crayon dans un cadre de bois — modeste, maigre, la lèvre à peine ombrée d'une moustache naissante, les cheveux à la Capoul, les jambes étroitement emprisonnées dans un pantalon à petits carreaux se terminant en pieds d'éléphant, le buste sanglé dans une jaquette à poches, bordée d'un large galon, puis, jeune marié, poétisé par un pastelliste sentimental, remplumé, rose et souriant, avec un collier de barbe blonde; peint ensuite par Carolus Duran, dans tout l'éclat d'une maturité prospère, rutilant, florissant, portant beau, une brochette de décorations sur son habit noir; parvenu récemment à l'apothéose du marbre, ennobli par l'âge et montrant dans le buste exposé au dernier Salon une belle tête de patriarche au front dégarni, au profil calme et à la barbe majestueuse.

— Quel dommage qu'il n'ait pas le nez un peu plus long! soupira Isa chez laquelle, aisément, la sincérité l'importait sur le respect.

Elle passait devant la glace, et la figure qui lui apparut cette fois n'avait pas le nez trop court.

A vrai dire, le plus difficile n'y eût rien trouvé à reprendre.

(A suivre.)

ALBUMS de BRODERIE et d'OUVRAGES de DAMES

Modèles en grandeur d'exécution

- ALBUM N° 1.** *Ameublement, Layette, Blanchissage, Repassage.* Explications des différents Travaux de Dames. 100 pages. Format $37 \times 27 \frac{1}{2}$.
- ALBUM N° 2.** *Alphabets et monogrammes pour draps, taies, serviettes, nappes, mouchoirs, etc.* 108 pages. Format $44 \times 30 \frac{1}{2}$.
- ALBUM N° 3.** *Broderie anglaise, plumetis, passé, richelieu et application sur tulle, dentelle en filet, etc.* 108 pages. Format $44 \times 30 \frac{1}{2}$.
- ALBUM N° 4.** *Les Fables de La Fontaine en broderie anglaise.* 36 pages. Format $37 \times 27 \frac{1}{2}$.
- ALBUM N° 5.** *Le Filet brodé. (Filets anciens, filets modernes.)* 300 modèles. 76 pages. Format $44 \times 30 \frac{1}{2}$.
- ALBUM N° 6.** *Le Trousseau moderne : Linge de corps, de table, de maison.* 56 doubles pages. Format $37 \times 57 \frac{1}{2}$.
- ALBUM N° 7.** *Le Tricot et le Crochet.* 100 pages. 230 modèles variés pour Bébés, Fillettes, Jeunes Filles, Garçonnetts, Dames et Messieurs. *Dentelles pour lingerie et ameublement.*
- ALBUM N° 8.** *Ameublement et broderie.* 19 modèles d'ameublement. 176 modèles de broderies. 100 pages. Format $37 \times 27 \frac{1}{2}$.
- ALBUM N° 9.** *Album liturgique.* 42 modèles d'aubes, chasubles, nappes d'autel, pales, etc. 36 pages. Format $37 \times 28 \frac{1}{2}$.
- ALBUM N° 10.** *Vêtements de laine et de soie au crochet et au tricot.* 150 modèles. 100 pages. Format $37 \times 28 \frac{1}{2}$.
- ALBUM N° 11.** *Crochet d'art pour ameublement.* 200 modèles. 84 pages. Format $37 \times 28 \frac{1}{2}$.

Chaque album : 8 fr. ; franco France : 8 fr. 75.

La collection des 11 albums : 76 fr. ; franco France : 84 fr.

Éditions du "Petit Écho de la Mode", 1, rue Gazan, PARIS (XIV^e).
(Service des Ouvrages de Dames.)

La Collection " STELLA "

est la collection idéale des romans pour la famille
et pour les jeunes filles par sa qualité morale
et sa qualité littéraire.

Elle publie deux volumes chaque mois.

La Collection " STELLA "

constitue donc une véritable
publication périodique.

Pour la recevoir chez vous, sans vous déranger,
ABONNEZ-VOUS

SIX MOIS (12 romans) :

France. .. 18 francs. — Etranger.. 30 francs.

UN AN (24 romans) :

France. .. 30 francs. — Etranger.. 50 francs.

Adressez vos demandes, accompagnées d'un mandat-poste
(ni chèque postal, ni mandat-carte),
à Monsieur le Directeur du *Petit Echo de la Mode*,
1, rue Gazan, Paris (14^e).

